



BIBL. COLL.  
S. F. XAVERII  
VENETENSIS.

Nº .....

Nº .....

MAR 23 1965

Universitas  
BIBLIOTHECA  
Ottaviensis

#tang  
Bell. spec.

Docteur MAURICET

LES LEÇONS

D E

*THALIE.*

TOME PREMIER.

Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto

# LES LEÇONS

*DE THALIE*

O U

## LES TABLEAUX

DES DIVERS RIDICULES

Que la Comédie présente :

*Portraits , Caractères , Critique des mœurs ;  
Maximes de conduite propres à la Société.*

Lectorem delectando , pariterque monendo.

*Hor. Art. Poët.*

TOME PREMIER.



A PARIS, QUAI DES AUGUSTINS;

{ NYON Fils, à l'Occasion.

Chez { GUILLYN, du côté du Pont  
Saint Michel, aux Lys d'Or.

---

M. D C C L I.

*Avec Approbation & Privilege du Roi,*

BIBLIOTHECA

Ottaviensis

PN

6183

.A4

1751

m.1

coll. spec.





## AVERTISSEMENT.

**L**ES plus beaux traits d'une sérieuse morale sont souvent moins puissans pour instruire & corriger les hommes que des portraits ridicules de leurs défauts. Attaquer les vices par ce côté, est les prendre par leur endroit foible : on souffre aisément une réprimande, mais une raillerie fine & délicate est trop sensible à l'amour propre, \* on veut bien être méchant, mais on craint d'être ridicule.

*Ridiculum acri,  
Fortius ac melius magnas plerumque secatur res.*

C'est ainsi que pensoit Moliere, le Pere de la Comédie en France, le Maître & le vrai modele de tous ceux qui se sont adonnés à ce genre d'écrire.

\* Préface du *Tartuffe*.

vj  
Quelle autorité sur cette matière plus grave que celle de ce grand homme ? Qui connut jamais mieux le cœur humain & qui porta plus loin l'art de tourner en ridicule les vices les plus accredités de son siècle ? Si nous cherchons parmi les Modernes de quoi appuyer encore ce sentiment, Rousseau nous dira :

Des fictions la vive liberté,  
Peint souvent mieux l'austère vérité,  
Que ne feroit la froideur monacale ;  
D'une lugubre & pesante morale.

Ce n'est pas qu'on prétende ici justifier la Comédie dans toutes ses parties : il est un juste milieu entre deux excès également opposés ; les uns sans aucun examen condamnent absolument ce genre d'écrire comme contraire aux bonnes mœurs. Les autres prennent hautement sa défense dans toutes ses parties : enfin des gens plus raisonnables prétendent

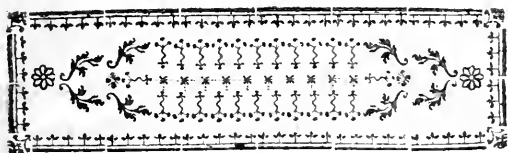
qu'il faut regarder la Comedie sous deux points de vue tout-à-fait différens.

Dans le premier, c'est une représentation où l'intrigue, le jeu de théâtre, les situations sont les parties qui forment l'ensemble d'une piece, parties nécessaires à la vérité, mais qui n'en sont que l'accessoire, destinées à intéresser le Spectateur, mais qui renversent quelquefois le but principal de la Comedie, sçavoir, la réformation des mœurs. Que de rolles étrangers à ceux de la piece, se jouent entre les spectateurs!

Dans le second point de vue, la Comedie est un tableau où l'on voit des caracteres, des portraits, une critique fine des mœurs, des exemples de vertu & des sentimens d'honneur, le vice démasqué, le sot orgueil confondu. C'est précisément par ce côté que nous nous sommes proposés de la faire envisager, ce sont là les matériaux que l'on

a tâché de mettre en œuvre pour en former un Tout de morale amusante , dépoüillée de ce serieux & de cette fécheresse qui ennuye fort souvent & qui corrige rarement.

L'attention que l'on a apportée au choix des matieres , puisées dans les meilleurs sources ; les maximes appliquées aux différens morceaux choisis pour former ce Recueil , n'en feront pas le moindre ornement , & nous donnent lieu d'espérer qu'il sera reçu favorablement du Public & lû sans scrupule par les personnes des états les plus sérieux.



# LES LEÇONS DE THALIE,

O U

## LES TABLEAUX

*des divers Ridicules que la Comédie  
présente*

### AFFRONTEUR.



*Affronteur. Son Caractère. Les Auteurs comiques les font ordinairement représenter par les Habitans de certaines Provinces, lesquels avec un accent accompagné d'une pétulante vivacité qu'on prend souvent pour de l'esprit, & un peu d'effronterie brochant sur le tout, plaisent à peu de frais. On en rencontre en qui ces qualites du Climat sont une étoffe à faire des Affronteurs.*

A

G A S C O N *en Marquis.*

Hé Cadedis mon cher , quelle heureuse fortune !  
Que je t'embrasse encor , & mille fois pour une  
Quelque contentement que j'aye à te revoir ,  
Regarde-moi , je suis outré de désespoir.  
Le jour me scandalise & voudrois contre quatre ,  
Pour terminer mon sort trouver seul à me battre.

M E N E C H M E.

Monfieur , je suis fâché de vous voir en couroux ,  
Mais je n'ai pas le tems de me battre avec vous.

L E M A R Q U I S.

Un coup de pistolet , me feroit coup de grace ,  
Je voudrois que quelqu'un m'écrasât sur la place.

M E N E C H M E.

Quel est ce Gascon là ?

V A L E N T I N.

C'est un de vos amis ,  
Sans doute & des plus chers.

M E N E C H M E.

Jamais je ne le vis.

L E M A R Q U I S.

Je fors d'une maison , que la terre engloutisse ,  
Et qu'avec elle encor la nature périsse.  
Où jusqu'au dernier fol j'ai quitté mon argent ,  
D'un maudit Lansquenet le caprice outrageant ,  
M'oblige à te prier de vouloir bien me rendre  
Cent Louis que de moi le besoin te fit prendre.

AFFRONTEUR.

3

Excuse si je viens ici t'importuner,  
En l'état où je suis, on doit tout pardonner.

MENECHME.

Je vous pardonne tout, pardonnez-moi de même,  
Si je dis qu'en ce point ma surprise est extrême.  
Je ne vous connois point, comment auriez vous  
pu

Me prêter cent Louis, ne m'ayant jamais vû.

LE MARQUIS.

Quel est donc ce discours ? Il me passe à l'enten-  
dre,

MENECHME.

Le vôtre est-il pour moi plus facile à comprendre ?

LE MARQUIS.

Vous ne me devez pas cent Louis ?

MENECHME.

Non, ma foi.

Vous les avez prêtés à quelqu'autre que moi.

LE MARQUIS.

Il ne vous souvient pas qu'allant en Allemagne,  
Etant vuide d'argent pour faire la Campagne,  
Sans âne ni mulet prêt à demeurer là ...

MENECHME.

Je ne me souviens pas d'un mot de tout cela,

LE MARQUIS.

Vous vîntes me trouver pour vous faire ressource,  
Et que sans déplacer je vous ouvris ma bourse.

A ij

AFFRONTEUR.

MENECHME.

A moi ? j'aurois perdu le sens & la raison ,  
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gascon.

LE MARQUIS.

Cet homme ci présent peut rendre témoignage ,  
Il étoit avec vous , je remets son visage.

Viens ça , Belitre , parle ; oseras tu nier ,  
Ce que son mauvais cœur tâche en vain d'oublier ?

VALENTIN.

Monsieur . . . .

LE MARQUIS.

Parle , ou ma main de fureur possédée.

VALENTIN.

Il m'en vient dans l'esprit quelque confuse idée,

LE MARQUIS.

Quelque confuse idée ? Oh moi , j'en suis certain ,  
Ça Monsieur , mon argent , ou l'épée à la main ,

MENECHME.

Quoi ? pour ne vouloir pas vous donner cent  
pistoles

Il faut que je me batte . . . .

LE MARQUIS.

Un peu ; treve aux paroles ,  
Il me faut des effets , vite , dépêchez vous.

MENECHME.

Jene suis point pressé , de grace expliquez-vous.



AFFRONTÉUR.

5

LE MARQUIS.

Point d'explication , la chose est assez claire.

MENECHME.

Mais Monsieur . . . .

LE MARQUIS.

Mais Monsieur , il faut me satisfaire.

MENECHME.

Vous satisfaire ? mais je ne vous dois rien ,

Faites nous assigner , nous vous répondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on me doit,voilà là le sergent que je porte.

*Il met l'épée à la main.*

MENECHME.

Juste Ciel ! quel brutal ; si faut-il que j'en sorte ,

Combien vous est-il du ?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié ?

Cent Louis.

MENECHME.

Cent Louis ? j'en payerai la moitié.

LE MARQUIS.

Que je devienne atome,ou qu'à l'instant je meure,

Si vous ne me payez le tout dans un quart d'heure.

VALENTIN.

Il nous tuera d'eux ; quand vous ne serez plus ,

De quoi vous serviront quarante mille écus.

Lui, n'a plus rien à perdre.

A iij

AFFRONTEUR.

MENECHME.

Il est pourtant bien rude. . . .

LE MARQUIS.

Que de réflexions &amp; que d'incertitude !

MENECHME.

Si vous êtes si prompt, Monsieur, tant pis pour vous  
 Il me faut plus de tems pour me mettre en cour-  
 roux.

Je n'ai pas cent Louis , mais en voilà soixante.

*A Valentin.*

Tirez-moi de ses mains , faites qu'il se contente.  
 Ah ! si je n'avois pas hérité depuis peu ,  
 Je me battois en diable & nous verrions beau  
 jeu.

VALENTIN *au Marquis.*

Voilà plus de moitié , Monsieur de votre dette ;  
 Demain on vous fera votre somme complete.

LE MARQUIS *prenant la bourse.*

Adieu , Monsieur, adieu, je vous croyois du cœur,  
 Et vous m'aviez fait voir des sentimens d'honneur.  
 Mais cette occasion me prouve le contraire ,  
 Ne m'approchez jamais que de loin.... plus d'af-  
 faire.

Je serois dégradé de Noblesse chez nous ,  
 Si j'étois accosté d'un lâche tel que vous.

*Des Menechmes. Act. 4. Sc. 5. de Regnard.*

*Même Caractère.*

LE BARON GASCON.

Ah Monsieur, je vous cherche, eh, permettez de  
grace,

Que sans plus différer, ici je vous embrasse.

SOTANCOUR.

Pour la première fois l'accueil est fraternel.

LE BARON.

N'est-ce pas vous, Monsieur, qui vous nommez  
un tel.

SOTANCOUR.

Oui, je me nomme un tel, mais j'ai, ne vous déplaît  
Encore un autre nom.

LE BARON.

Je viens vous montrer l'aise ;  
Que j'ai d'avoir appris que vous vous mariez.

SOTANCOUR.

Je ne mérite pas, Monsieur, tant d'amitiés.

LE BARON.

Nul ne prend plus que moi de part à cette affaire.

SOTANCOUR.

Et pourquoi, s'il vous plaît, peut-elle tant vous  
plaire ?

LE BARON.

Pourquoi ? cette demande est bonne ! maintenant  
Que vous allez rouler dessus l'argent comptant,  
Vous ne ferez je crois, loyal comme vous êtes,

Nulla difficulté de bien payer vos dettes.

SOTANCOUR.

Graces au Ciel, Monsieur, je ne dois nul argent ;  
Et vais le front levé sans crainte du sergent.

LE BARON.

Cinq cens Louis pour vous, c'est une bagatelle ;  
Allons payez-les-moi.

SOTANCOUR.

La demande est nouvelle ;  
Sotancour est mon nom, me connoissez-vous bien ?

LE BARON.

Sotancour... justement, c'est pour vous que je  
viens.

SOTANCOUR.

Je vous dois quelque chose.

LE BARON.

Hé donc, le tour est drôle ;  
C'est cet argent, Monsieur, que sur votre parole,  
Je vous ai très gagné l'autre hyver à trois dez.

SOTANCOUR.

A moi Monsieur ?

LE BARON.

A vous.

SOTANCOUR.

Et parbleu vous rêvez ;  
Pour connoître vos gens, mettez mieux vos lunettes.

## L E B A R O N.

Comment chétif mortel , vous déniez vos dettes ?  
 Vous ne connoissez pas le Baron d'Aubignac.  
 Vicomte de Dougnac , Croupignic , Foulignac ,  
 Gentilhomme Gascon plus noble que personne,  
 D'une race ancienne autant que la Garonne.

## S O T A N C O U R.

Quand elle le feroit encore plus que le Nil ,  
 Votre propos , Monsieur , n'est ni beau ni civil.  
 Je ne vous connois point , ni ne veux vous con-  
 noître.

## L E B A R O N.

Il ne me connoît pas , le scélerat , le traître !  
 Ne vous souvient-il plus de cet hyver dernier  
 Quand notre Régiment fut chez-vous en quartier.  
 Un jour de Carnaval , chez cette Conseillère ,  
 Qui m'adoroit , hé donc ! vous memorez l'affaire.

## S O T A N C O U R.

Pas plus qu'auparavant , je ne sçai ce que c'est.

L E B A R O N *mettant la main sur  
 son épée.*

Ah je vous en ferai souvenir , s'il vous plaît ,  
 Car Cadedis , je veux que le Diable me scie,

L I Z E T T E *l'arrêtant.*

Ah tout beau, dans ce lieu , point de bruit, je vous  
 prie ,

Monsieur est honête homme , & qui vous payera  
 bien

A V

AFFRONTÉUR.

SOTANCOUR.

Moi payer : eh pourquoi ? si je ne lui dois rien.

LE BARON.

Vous ne me devez rien ?

LIZETTE.

Un Gascon n'est pas homme ;  
A venir sans sujet demander une somme.

SOTANCOUR.

Un Gascon ? un Gascon a grand besoin d'argent ;  
Et pourvu qu'il en trouve , il n'importe comment.  
Jamais de son pays ne vint lettre de change ,  
Et quoi qu'il mange peu , si faut-il bien qu'il mange.

LIZETTE.

Donnez-lui seulement deux ou trois cens écus.

SOTANCOUR. ( dus.

J'aimerois mieux cent fois vous voir tous deux pen-

LE BARON *l'épée à la main.*

C'est trop contre un faquin retenir ma colere.

LIZETTE.

Eh de grace , Monsieur.

LE BARON.

Non non , laissez-moi faire ,  
Que je le perce à jour.

SOTANCOUR.

A l'aide , je suis mort.

GERONTE *qui vient.*

Pour quel sujet , Messieurs , criez-vous donc si fort ?

LE BARON.

Un atome Bourgeois , qui perd sur sa parole ,  
Et ne veut pas payer ; mais ce qui me console ,  
Je veux devenir nul , ou j'en aurai raison.

GERONTE.

Que veut dire cela ?

SOTANCOUR.

Monfieur , c'est un fripon.

Un Gascon affamé, qui cherche à vous surprendre.

LE BARON *le voulant percer.*

Retirez-vous , Monfieur.

GERONTE.

Ah tout beau , c'est mon gendre.

LE BARON.

Cet homme est votre gendre ?

GERONTE.

Il le fera dans peu.

LE BARON.

Tant mieux , vous me payerez ce qu'il me doit au  
jeu.

Je fais arrêt sur vous , sur la fille & la dote.

GERONTE.

Quoi vous avez perdu ?

SOTANCOUR.

Je vous dis qu'il radotte

Je ne ſcai.. . .

A vj

LE BARON.

Nuit & jour il hante les brelans ;  
Il doit encore au jeu plus de vingt mille francs.

GERONTE.

Plus de vingt mille francs ?

LE BARON.

Oui Monsieur.

SOTANCOUR.

Je vous jure  
Foy de vrai bas Normand, que c'est une imposture ,

Que je ne comprends riens à ce maudit jargon ,  
Et ne scai pour tout jeu , que l'Oye & le Toton.

LE BARON.

Vous me gêtez ici bien du tems en paroles ,  
Monsieur , je veux toucher mes quatre cens pistoles ,

Ou Cadedis je veux le saigner à l'instant.

GERONTE.

Si mon Gendre vous doit. . . .

LE BARON.

S'il me doit !

GERONTE.

Je prétens

Que vous soyez payé ; mais sans plus de colere ,  
Permettez qu'à demain nous remettions l'affaire,  
Je marie aujourd'hui ma fille & retiendrai ,



Sur sa dot cet argent que je vous donnerai.

## LE BARON.

C'est parler comme il faut, quand on est raisonnable,

Tout Gascon que je suis, je suis doux & traitable;  
Adieu jusqu'à demain, mais souvenez-vous en;  
Que j'ai votre parole & grand besoin d'argent.

*Le Bal de Regnard. Sc. 12.*

## A M I S.

*Faux amis. Amis mercenaires. Quels sont  
les véritables. Les maximes suivantes  
donnent d'excellentes leçons sur  
cette matiere.*

Cette espèce d'amis n'est pas la moins commune;  
Habiles à prévoir de loin une infortune,  
Ils ne paroissent plus dans les tems orageux,  
Le calme revient-il? on peut compter sur eux;  
Il ramène avec lui leur troupe mercenaire,  
Dans le monde en un mot, c'est l'usage ordinaire;  
On n'aime à partager que le bonheur d'autrui...  
On cesse d'être amis sitôt que l'on varie,  
D'abord que l'amitié balance, elle est trahie.  
La moindre alternative y porte un coup mortel,  
Elle n'est plus qu'un nom, qui n'a rien de réel...

*Ecole des amis de la Chaussée Sc. 5. Act. 1.*

Non, quand on est ami on s'annonce autrement ;  
 En effet l'amitié donne un air moins austère,  
 Un véritable ami, n'a d'autre caractère  
 Que celui qui nous plait. Il se règle sur nous,  
 Il adopte nos mœurs, il se fait à nos goûts,  
 Il se métamorphose au gré de nos caprices,  
 Il prend nos passions, nos vertus & nos vices ;  
 C'est un caméléon qui reçoit tour à tour. . . .

## A R I S T E.

Ce portrait là, Monsieur, est celui de l'amour ;

*Ibid. Sc. 7.*

## C O N S E I L S S U R L' A M I T I E.

Quand j'y pense entre nous, je vois présentement,  
 Que l'amitié se donne & se prend aisément.  
 Elle est comme l'amour hazardeuse & légère,  
 Une conformité frivole & passagere  
 D'âge, d'état, d'humeur & surtout de plaisir,  
 Sans nul autre examen suffit pour nous saisir.  
 Nous nous associons comme on fait en voiage,  
 Sans sçavoir avec qui le hazard nous engage,  
 Et l'on devient amis, comme on devient amant.  
 Pour faire une maitresse il ne faut qu'un moment.  
 Mais l'amitié du moins comme je l'envisage,  
 De part & d'autre exige un long apprentissage,  
 Et vous devez sçavoir à vos propres dépens,  
 Qu'un ami véritable est l'ouvrage du tems.  
 J'aimerois cent fois mieux un amitié stérile,

Que celle qui me nuit en voulant m'être utile.  
 Pour être serviable il faut être prudent ,  
 On est bien dangereux quand on est trop ardent...  
 Dans le monde souvent voilà ce qui se passe ,  
 On conseille un ami sans se mettre à sa place.  
 Ce qui fait qu'on le perd c'est qu'ordinairement ,  
 La vanité , l'humeur & le tempérament ,  
 Suggèrent la plupart des avis qu'on lui donne ,  
 Il vaudroit cent fois mieux ne conseiller personne.

*Ibid. Sc. 8. Act. 2.*

## A M O U R.

*Amour pour ses enfans. Aimer un de ses enfans beaucoup plus que les autres , c'est un chemin à devenir injuste , & même tyran à l'égard de ceux ci.*

*Caractere de certains peres qui voudroient que toutes leurs filles fussent religieuses. Il y a beaucoup de vivacité dans cette Scène.*

## D O R A M E.

Vous allez au Couvent pour voir votre cousine,

## L I S E.

Oui mon pere.

## D O R A M E.

Fort bien.

Si cela vous chagrine

Je n'irai pas.

D O R A M E.

Non non, allez c'est fort bien fait,  
Et cette volonté répond à mon souhait.  
De combien d'embarras le Cloître nous délivre !  
Life, votre cousine est un modèle à suivre.

L I S E.

Il est vrai, mais il faut pour la Religion,  
Reffentir dans le cœur de la vocation.  
Je n'en sens point encore.

D O R A M E.

Que le Ciel te l'envoie,  
Te voir dans un Couvent feroit toute ma joie.  
Si ta sœur & Toinon en vouloient faire autant,  
Je vivrois satisfait & je mourrois content.

T O I N O N.

A suivre cette avis je ne suis pas fort prête,  
Vous n'avez plus, Monsieur, que le Couvent en  
tête.

Vous voulez tout cloîtrer & qui vous en croiroit,  
Avant qu'il fut dix ans le monde périroit.  
Eh bien, mettez-vous-y s'il vous en prend envie,  
Et laissez à chacun mener son train de vie.  
Pour moi j'aime le monde & sans tant discourir,  
Je ne suis pas d'humeur à le laisser périr.

D'avoir un bon mari j'ai tentation grande ,  
Et tout franc du Couvent je ne suis point friande.

D O R A M E.

C'est parler sans façon.

T O I N O N.

Vous nous en contez bien.

Parce que maintenant vous n'êtes bon à rien ,  
Et que tous les plaisirs n'ont pour vous aucun  
charme ,

Contre nos jeunes sens votre esprit se gendarme ;  
Si vous êtes sans gout devons-nous en pâtir ,  
Et sans avoir mal fait doit-on se repentir ?

Dans votre jeune tems l'hymen à sçu vous plaire ;  
On veut vous imiter, Monsieur, laissez-nous faire.

D O R A M E.

La franchise , Toinon , regne dans tes discours.

T O I N O N.

Monsieur , comme je fus je veux être toujours . . .  
De tout tems sans courroux vous souffrez ma  
franchise ,

Et vous ne voulez pas que rien je vous déguise.  
Je vais m'expliquer net en vous donnant avis ;  
Qu'on vous blâme tout haut d'aimer trop votre  
fils ,

Que pour son intérêt vos filles non pourvûes ,  
Pour la Religion vous font avoir des vues ,  
Et que pour l'avancer vous voulez les cloîtrer.

Dans le fond de mon cœur, on sçait mal pénétrer.  
Je prêche le Couvent, mais c'est dans la pensée,  
Que l'ame en ce lieu saint est bien moins traversée.

Fais-je mal ?

T O I N O N.

Mais faut-il pour un Fils...

D O R A M E.

Tais-toi, c'est un enfant soumis ;  
Que je sçaurai tourner en sortant du college.

T O I N O N.

Cloîtrer les gens par force est un pur sacrilège.  
Pensez-y bien Monsieur, souvent on s'en repent ;  
La raison le condamne & le Ciel le défend.

D O R A M E.

Mon Fils est un garçon que tout le monde admire.

T O I N O N.

Sur vos Filles aussi je ne vois rien à dire.  
Il leur manque un Epoux c'est là tout leur défaut ;

D O R A M E.

Il leur manque.... Toinon je sçai ce qu'il leur faut.

T O I N O N.

Il leur faut un Epoux, c'est le plus nécessaire

D O R A M E.

Il leur faut.... je le sçai, ce n'est pas ton affaire.

## T O I N O N.

Non ; mais c'est un époux dont chacun a besoin,  
 Et déjà vous devriez être exempt de ce soin.  
 Considérez leur âge il est plus que nubile ,  
 Cessez d'être Monsieur, l'entretien de la Ville ,  
 En donnant à chacune un agréable époux ,  
 Faites taire par là ceux qui parlent de vous.  
 Toute votre famille... *Il s'en va.* Eh quoi point  
 de réponse ,

A lui parler raison il faut que je renonce.

*De Crispin Musicien de Hauteroche.*

## M E M E S U J E T.

*Appréciation du mérite de la beauté. Exemple d'un bon naturel dans une fille qui n'est point aimée de sa Mere.*

Mr. De BONACCUEIL. *Oncle.*

Quoique ma folle sœur m'ait joué mille pièces ,  
 Son intérêt m'est cher ; ses filles sont mes nièces ,  
 Je les aime toujours & veux absolument ,  
 Assurer au plutôt leur établissement.  
 Je travaille sur tout à celui de l'aînée ,  
 Qui s'éloigne un peu trop de sa vingtième année.  
 Elle est ma favorite & l'a bien mérité.  
 Il ne lui manque rien qu'un peu plus de beauté.  
 Quels talens ! quel esprit ! je l'estime , je l'aime ,

Parceque je suis sur qu'elle est la raison même.  
 Qu'eile joint la sagesse à l'agréable humeur ,  
 Le fin discernement à la bonté du cœur.  
 Digne de recevoir l'encens de tous les hommes ;  
 Si nous ne vivions pas dans le siècle où nous sommes.

Siècle injuste , pervers ! où le gout fasciné ,  
 Par l'extérieur seul est d'abord entraîné.

L I S E T T E.

Ah que vous dites vrai !

Mr. De BONACCUEIL.

N'est-ce pas une honte ;  
 Que de tant de mérite on ne fasse aucun compte.  
 Qu'à l'aimable Sophie on préfère une sœur ,  
 Qui n'a d'autre talent qu'un minois séducteur.  
 Qui gâte une beauté parfaite & surprenante ,  
 Par une humeur hautaine & même impertinente ;  
 Et par un esprit vain dont l'idiot orgueil ,  
 A l'hommage d'un Roi feroit un froid accueil ?

L I S E T T E.

Oui , mais le pis de tout c'est que sa sotte mere ;  
 Pardonnez si je suis avec vous si sincere ,  
 L'idolatre la perd , l'aplaudit qui plus est ,  
 Lui permet de parler , d'agir comme il lui plaît.  
 Et loin de s'opposer à mille extravagances ,  
 Semble se faire honneur de ses impertinences.  
 La modeste Sophie à chaque occasion ,



Exposée au contraire à son aversion  
N'en reçoit que rebuts , que duretés, qu'injures ,  
Ce qui cause ceans mille secrets murmures :  
J'en ai le cœur percé ; je n'y puis plus tenir.

Mr. DE BONACCUEIL *attendri.*

Et la pauvre Sophie ?

L I S É T T E.

Elle a sçu se munir

D'un fond de patience , incroyable , invincible ,  
Qu'elle a l'art de pousser jusques à l'impossible ;  
Mais je lis dans son cœur malgré tous ses efforts  
Elle pleure en dedans & ne rit qu'en dehors.

Mr. DE BONACCUEIL.

Et voilà ce qu'on voit dans plusieurs familles ,  
On porte jusqu'au Ciel une idole de fille  
Tandis qu'à sa fortune on immole ses sœurs ,  
Que pour elle on condamne à la retraite , aux  
pleurs.

Je veux bannir d'ici cette erreur trop commune ,  
Et de ma pauvre niece empêcher l'infortune.  
Va la chercher , dis-lui que je l'attens ici.  
Corbleu nous allons voir,

L I S É T T E.

Ah Monsieur , la voici.

Mr. DE BONACCUEIL.

Viens , ma chere Sophie , embrasse moi ; ta mere  
Est une extravagante , & je veux en bon frere

Redresser aujourd'hui son esprit fourvoyé.

L I S E T T E.

Oh ma foi , tout le vôtre y doit être employé ,  
Et s'il en vient à bout , c'est tout ce qu'il peut  
faire.

S O P H I E.

Lisete taisez-vous , & respectez ma mere ;  
Je ne sçaurois souffrir qu'on ose la blâmer.  
Si d'elle plus que moi , ma sœur se fait aimer ,  
Dois-je trouver mauvais & voir comme une injure  
Les effets d'un penchant qu'inspire la nature ?  
Ne suit-on pas ses loix , parlons de bonne foi  
En aimant une sœur plus aimable que moi ?  
Ma mere n'a pas tort. Je vois que tout le monde  
Loin de la condamner , l'approuve & la seconde.  
Tout ce qui vient ici court encenser ma sœur  
Sans qu'on daigne me dire un seul mot de dou-  
ceur.

Je ferois donc en vain valoir le droit d'aînée ;  
Pour vivre dans l'oubli , je sens que je suis née ,  
J'en ai pris le parti sans aigreur & sans fiel  
Et n'ai de volonté que les ordres du Ciel.

Mr. DE BONACCUEIL.

Le Ciel ordonne t-il qu'une mere bizarre  
Par un aveugle instinct se conduise & s'égare ,  
Prodigue à votre sœur tout ce qui peut flatter  
Et n'use de ses droits que pour vous maltraiter. ?

Je ne puis plus souffrir cet injuste parage ,  
 La plus rare beauté n'est qu'un frêle avantage ,  
 Qui bien que passager , qui bien qu'éblouissant  
 Après avoir brillé , souvent meurt en naissant ;  
 C'est un feu qui s'éteint au moment qu'il enflâme,  
 Mais la bonté du cœur , mais la beauté de l'ame,  
 L'esprit & les talens sont des dons précieux,  
 Qui n'étant point bornés à fasciner nos yeux ,  
 Nous inspirent pour eux un penchant légitime  
 Et sont l'objet constant d'une éternelle estime ,  
 Voilà ce qui pour toi m'a toujours fait pencher  
 En faveur de ta sœur on a beau me prêcher.  
 Et tu veux vainement justifier ta mere.  
 En admirant l'effet de ton bon caractère ,  
 Contre elle mon esprit n'en est que plus aigri ,  
 Je veux absolument t'assurer un mari  
 Et plutôt que plus tard, . . . . Que veut ce Frelu-  
 luquet ?

## L I S E T T E.

C'est un des soupirans de votre belle Niece.  
 Un Robin petit maître.

## M. DE B O N A C C U E I L.

Il est tout d'une piece.

## L I S E T T E.

Son esprit & son corps  
 Assujettis à l'art ne vont que par ressorts ,

Il arrange avec soin sa vaste chevelure,  
Puis il va concerter son air & son allure.

M. DE BONACCUEIL.

Hon le fat !

S O P H I E.

Dans sa pompe il veut nous aborder  
Voyons s'il daignera seulement me parler ?

D O R A N T E à *Lisette*.

Ma Chere ,

Est-il jour là dedans ? Puis-je voir Pulcherie ?

L I S E T T E.

Non . . . . .

D O R A N T E.

Quel est cet homme là ?

L I S E T T E.

Le Frere de Madame.

D O R A N T E.

Un Campagnard sans doute ?

Il en a l'air.

L I S E T T E.

Paix donc, je crois qu'il vous écoute.

D O R A N T E.

Ma foi , tant pis pour lui. N'est-ce pas là la sœur  
De Pulcherie ?

L I S E T T E.

Eh oui.

D O R A N T E

AMOUR CONJUGAL. 25  
DORANTE *prenant du tabac.*

Je suis son serviteur.

L I S E T T E.

Voulez vous lui parler ?

D O R A N T E.

Je n'ai rien à lui dire.

Fais-lui mes complimens. Entens-tu ?

*Il sort après avoir salué Sophie.*

*Sc. 1. 2. 3. 4. 5. de la belle orgueilleuse de Destouches*

AMOUR CONJUGAL.

*Il doit triompher sur tout autre , qu'il faut  
sacrifier à l'amour légitime.*

On apprend à un homme qui étoit épris  
pour une personne aimable , que sa  
femme qu'il croioit morte est en vie.

Sortez d'une erreur trop cruelle ,  
Je vous ai retrouvé cette Epouse fidele ,  
Toujours digne de plaire & de vous enflamer.  
Elle respire encore & c'est pour vous aimer.

LE MARQUIS.

Melanide ?

T H E O D O N ,

Oui, la mort n'a point tranché sa vie ,

B.

Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie.

LE MARQUIS.

Ah Melanide ! hélas ! quel moment prenez-vous !

Pour venir réclamer le cœur de votre époux ?

Malgré moi , malgré lui , l'amour vous a trahie ,

Je ne l'ai plus ce cœur , il est à Rosalie.

Ce n'est point sans combat qu'il s'est enfin rendu ,

Je l'ai trop disputé , je l'ai trop défendu.

Pour oser espérer de pouvoir le reprendre.

Il est trop tard.

THEODON.

Comment & qu'osez-vous m'apprendre ?

LE MARQUIS.

Que je crains de céder à la fatalité ,

Qui pourroit m'entraîner à l'infidélité.

THEODON.

Cette fatalité n'est autre que vous-même ,

Vous craignez de céder ? quelle foiblesse extrême !

Hélas ! presque toujours c'est elle qui nous perd ,

Le prétexte est honteux , malheur à qui s'en sert.

Sans faire un seul effort vous vous laissez abattre ,

De peur de triompher , vous n'oseriez combattre ?

LE MARQUIS.

Mes efforts pouroient bien devenir superflus.

THEODON.

Ah ! vous devez sentir qu'il en coûte bien plus

A trahir son devoir qu'à vaincre sa foiblesse.

LE MARQUIS.

Vous n'avez ni mon cœur ni le trait qui le blesse.

THEODON.

Non, mais j'ai comme ami votre gloire à sauver.

C'est un bien assez cher pour vous le conserver :

Etouffez un amour qui n'est plus légitime,

Le penchant doit finir où commence le crime,

LE MARQUIS.

Le crime, dites-vous ?

THEODON.

Le mot m'est échapé.

Je ne m'en dédis point quoi qu'il vous ait frapé,

Je vois quelles raisons votre amour nous prépare.

Vous allez m'alléguer qu'un arrêt vous sépare.

Pouvez-vous à présent revendiquer des loix,

Que vous ne trouviez pas si justes autrefois ?

Soyez vrai, j'interroge ici votre droiture,

Vous êtes-vous cru libre après cette rupture ?

Pourquoi donc Melanide a-t-elle si long-tems

Nourri dans votre sein les feux les plus constants ?

Vous n'aurez donc été fidele qu'à son ombre ?

Quoi ! si-tôt qu'elle sort de la nuit la nuit la plus  
sombre.

Vous objectez l'arrêt qui vous a séparé ?

Ce n'est plus lui, c'est vous qui la deshonnez.

Bij

Quel prix réservez vous à l'amour le plus tendre ?  
 Quel horreur sur vos jours est prête à se répandre ?  
 Vous n'aurez donc été qu'un lâche suborneur.

### LE MARQUIS.

Cet amour excessif qui maîtrise mon cœur ,  
 N'a jamais dans le vôtre altéré la sagesse ,  
 On censure aisément quand on est sans foiblesse ;  
 A rompre mes liens je vois trop peu de jour ,  
 La pente qui m'aideroit sert d'obstacle au retour.  
 Cependant quel que soit cet amour si funeste ,  
 J'armerai contre lui la vertu qui me reste.

### THEODON.

J'en dois tout espérer.

*Le Marquis reprend sa femme.*

*Sc. 7. Act. 3. de Melanide de la Chaussée.*

## A M O U R , P A S S I O N ,

*Quoi qu'avec un but honête. Ses dangers pour  
 les personnes du Sexe.*

*C'est une femme qui parle.*

Nous avons des devoirs qui ne sont que pour nous,  
 Vous pouvez être amans , avant que d'être époux.  
 Et vous livrer sans crainte à votre ardeur extrême :  
 Mais que pour notre sexe il n'en est pas de même !  
 Quand nous prenons trop tôt un légitime amour ,



Il peut nous coûter cher par un affreux retour.  
 Il arrive souvent qu'on nous en fait un crime,  
 Qu'un trop injuste époux nous ôte son estime,  
 Et qu'il se croit alors en droit de nous taxer,  
 D'avoir un cœur, hélas ! trop facile à blesser. . .

*Sc. 5. Act. 3. Ecol. des Amis de la Chauffée*

J'ignore si l'on peut aimer plus d'une fois,  
 Mais quand on s'est livré sans réserve à son choix,  
 Il est bien dangereux de prendre d'autres chaînes,  
 Que l'on s'apprête un jour de tourmens & de peines !  
 Sait-on ce que l'on donne ? est-on bien sûr d'un  
 cœur ?

Qu'on arrache de force à son premier vainqueur ?

*Ibid.*

## A M O U R.

*Ses dangers pour les jeunes gens. Prudence,  
 Modération, Patience dans les choses de  
 la vie.*

C'est une mere qui parle à son fils, qui  
 ne faisoit que commencer sa carrière  
 dans le parti des armes.

Il ne tiendrait qu'à vous qu'elle \* fut plus heu-  
 reuse,

\* *Sa situation.*

Mais par un contre tems qu'on éprouve toujours,  
La prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.  
Vous vous dissimulez le tort que vous vous faites,  
Vous convient-il d'aimer dans l'état où vous êtes ?  
Laissez, Monsieur, laissez l'amour aux gens heureux,

Helas ! c'est un plaisir qui n'est fait que pour eux.  
Accablé sous le poids d'une chaîne importune,  
Et comment voulez-vous aller à la fortune ?  
Il sera tems d'aimer quand vous serez au port.

## L E F I L S.

Vous verrai-je toujours soupirer pour mon sort ?

## L A M E R E.

L'amour qui peut vous faire un tort si manifeste,  
N'est pas le seul écueil qui vous fera funeste.  
Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.  
Vous avez dans l'esprit un feu séditieux,  
Qui prend de plus en plus sur votre caractère,  
Le plus léger obstacle aussi tôt vous altère,  
Vous ne supportez rien. N'apprendrez-vous jamais,  
L'art de dissimuler, ou de souffrir en paix  
Les contrariétés dont la vie est semée ?  
La moindre dans votre ame, aisément enflammée,  
Vous donne du dépit, du dégoût, de l'humeur.  
Quand on veut dans le monde avoir quelque bonheur,

## AMOUR.

31

Il faut légèrement glisser sur bien des choses,  
On y trouve bien plus d'épines que de roses.  
Aux contradictions il faut s'accoutumer,  
Ou loin de tout commerce aller se renfermer.  
Ce discours vous ennuye.

## LE FILS.

En quoi donc.

## LA MERE.

J'en soupire,

Mais tels sont les avis que l'amitié m'inspire,  
A la veille du jour où vous m'allez quitter,  
Par tout où vous serez tâchez den profiter.

*Act. 1. Sc. 2. de Melanide de la Chaussée.*

## MEME SUJET.

*Dangers de l'amour. Avis aux personnes  
du sexe sur les promesses de mariage  
faites en secret par des mineurs. Senti-  
mens d'un jeune homme fort épris. Vé-  
rités qui peuvent diriger la conduite d'un  
Pere sur le Mariage de ses enfans.*

## LA GOUVERNANTE.

Ne voyez plus Sainville ?

B iiii

A M O U R.  
A N G E L I Q U E.

Hélas !

L A G O U V E R N A N T E.

Daignez m'en croire ;

C'est pour vous conserver votre honneur , votre gloire.

A N G E L I Q U E.

L'honneur est donc toujours l'ennemi de l'amour !

L A G O U V E R N A N T E.

Non, vraiment , au contraire il l'approuve à son tour.

A N G E L I Q U E.

Et pourquoi donc le mien vous semble-t-il un crime ?

L A G O U V E R N A N T E.

C'est qu'il faut que l'amour ait un but légitime ,  
Puisque vous me forcez. Eh ! peut-on ignorer,  
Que pour pouvoir aimer sans se déshonorer ,  
Il faut qu'un doux espoir mieux fondé que le  
vôtre

Assortisse deux cœurs qui soient faits l'un pour  
l'autre.....

## ANGELIQUE.

Vous doutez seulement que l'amour de Sainville,  
 Ait un but legitime ; eh bien , soyez tranquille ,  
 Tenez , voyez , lisez.

*Elle montre une promesse de mariage.*

## LA GOUVERNANTE.

O Ciel ! est-il possible ?

## ANGELIQUE.

Un nœud qu'à tous les yeux nous rendons invi-  
 sible ,

Nous enchaîne à jamais au gré de nos soupirs.

Eh quoi ! n'étoit-ce pas l'objet de vos desirs ? . . .

Gardez bien le secret.

## LA GOUVERNANTE.

Cette nécessité

De vous envelopper des ombres du mystère

Auroit dû vous donner un remords salutaire.

Voyez quelle est l'abîme où vous vous entraî-  
 nez.

Ces nœuds défectueux toujours infortunés

Sont un piège couvert d'une fausse espérance ;

Un écueil invisible aux yeux de l'innocence ,

Et qu'elle n'apperçoit que lorsqu'il n'est plus  
 tems.

B v.

Ah ! pourquoi voulez vous l'apprendre à vos dépens ?

Eh ! n'est-on pas assez à plaindre quand on aime ?

Un amant n'est déjà trop fort que par lui-même,  
Sans lui fournir encor des titres & des droits  
Dont on a vu l'amour abuser tant de fois.

ANGELIQUE.

Je ne ferai jamais dans ce cas déplorable.

LA GOUVERNANTE.

La Sagesse n'est pas toujours inaltérable  
C'est en vain qu'on se flatte & qu'on croit être sûr  
De ne brûler jamais que du feu le plus pur !  
Malgré soi-même , enfin , l'on manque sa promesse.

Et l'on cede par force à sa propre foiblesse.

Tout se découvre alors , un nœud si criminel  
Ne laisse en se brisant qu'un opprobre éternel.

ANGELIQUE *à part.*

Cette femme n'a rien à voir que de funeste.

*haut.*

Eh tranquillisez-vous , je prendrai soin du reste.

LA GOUVERNANTE:

Vos yeux ne portent pas plus loin que votre  
amour

Votre cœur dans l'ivresse est plongé sans retour ,

Votre bonheur présent qui n'est qu'une chimere.  
Fait que votre avenir ne vous occupe guere ,  
Vous ne sçavez qu'aimer & ne prévoyez rien.  
Que de sujet de crainte avec un tel lien. . . .  
Si Sainville est contraire à l'hymen qu'on propose ,

Le Président surpris en cherchera la cause.  
Craignez tout d'un couroux justement mérité.  
N'en doutez pas , son fils sera desherité ,  
Et vous aurez causé son malheur & le vôtre ;  
Alors vous deviendrez à charge l'un à l'autre.  
Vous croyez que l'amour qui vous unit tous  
deux  
Vous tiendra lieu de tout ? il fuit les malheurs.

Il aime la fortune , & n'est pas plus fidele :  
On ne l'a que trop vû s'envoler avec elle.  
Et ne laisser à ceux qu'il avoit enflammés  
Que l'affreux desespoir de s'être trop aimés.

## M E M E S U J E T.

## L E P R E S I D E N T

*Après qu'on lui a montré la promesse de mariage de son fils,*

B vj

Dites-moi donc Sainville, est-ce moi qui m'abuse ?

Qu'ai-je lu ?

SAINVILLE.

*montrant Angelique.*

Vous voyez ma faute & mon excuse. . . . .

LE PRESIDENT.

Quelque soit votre choix ;

Ainsi donc vous croyez être au dessus des Loix.

Voilà de votre part un oubli qui me passe.

SAINVILLE.

Mon Pere, je sçai tout ; mais je demande grace.

La forme est contre moi ; mais sans aller plus loin ,

Voulez-vous mon bonheur ? laissez m'en donc le soin.

Eh qui peut mieux choisir sa chaîne que soi-même ?

Si vous avez sur moi l'autorité suprême,

Est-ce un droit tyrannique , une loi de rigueur ?

Ah ! voulez-vous m'ôter l'usage de mon cœur ?

Et des liens du sang me faire des entraves.

Les enfans sont-ils donc de malheureux esclaves ?

LE PRESIDENT.

Non mon fils , mais enfin , nous en sçavons plus qu'eux ,



Ce n'est donc que par nous, qu'ils peuvent être heureux.

Et c'étoit là le droit d'un Pere qui vous aime ,

SAINVILLE.

Eh que n'ai-je pas fait pour me vaincre moi-même ?

LE PRESIDENT.

Votre prudence ici me paroît en défaut ,

SAINVILLE.

Une compagne aimable est tout ce qu'il me faut.

J'épouse pour aimer , pour être aimé de même ,

Je ne pourrois prétendre à ce bonheur extrême.

Vingt exemples pour un semblent m'en avertir ,

C'est se vendre \* en un mot & non pas s'affortir.

*Sc. de la gouvernante de la Chaussée.*

ANTIPATIE.

*Antipatie. Une Image de caracteres antipathiques fait comprendre la verité de cette maxime ; que le raport des humeurs & des sentimens est très nécessaire avant de se lier à quelqu'un pour toute la vie.*

Cette Scene est un contraste de caracteres , entre celui d'un honête homme ,

\* Que d'épouser une personne pour le bien , & telle que celle qu'on lui proposoit.

mais d'un esprit Philosophe , qui se propose de vivre hors du grand monde avec une femme qu'il aimeroit & celui d'une coquette qui ne respire que les divertissemens & la dissipation.

### L I S I D O R.

Mon ame au changement ne fut jamais sujette ;  
 Et bien loin d'attiedir les feux de mon amour ,  
 L'hymen redoublera leur force chaque jour.  
 Des époux d'aujourd'hui que je ne scaurois suivre,  
 J'ai toujours condamné la manière de vivre.  
 Ils n'envisagent tous dans leur engagement ,  
 Que l'avantage seul d'un établissement.  
 L'usage & l'intérêt déterminent leur ame ,  
 Sur le pied d'une charge ils prennent une femme ,  
 Et les tendres devoirs du lien conjugal ,  
 Sont remplis les derniers & toujours le plus mal.  
 Mon suplice est de voir un mari petit maître ,  
 Eviter son épouse , & rougir de paroître  
 Avec elle en public ; quoique charmante enfin ;  
 Il croiroit déroger s'il lui donnoit la main.  
 Mon cœur est révolté contre des mœurs sem-  
     blables ,  
 Qui d'un lien charmant font des nœuds méprisables ,

Elles blessent l'amour & choquent le bon sens.

Oui, malgré la coutume & les mauvais plaisans ,

Je veux suivre les loix que la raison inspire ,

Adorer ma moitié, je veux oser lui dire.

Mettre toute ma gloire à posséder son cœur,

De sa félicité faire tout mon bonheur,

Je veux sans me laisser du nœud qui nous assemble,

Lui prodiguer mes soins à toute heure être en-  
semble.

Avec elle n'avoir qu'un même appartement ,

Et sous le nom d'époux être toujours amant.

LUCILE.

Un semblable projet est digne qu'on le louë ,

Mais j'y vois un défaut, Monsieur, je vous l'avouë.

LISIDOR.

Quel ?

LUCILE.

C'est de n'être beau qu'en spéculation ,

Il faut pour le remplir trop de perfection.

Et dans le fond du cœur vous le pensez vous-  
même.

LISIDOR

Non pour l'exécuter il suffit que l'on s'aime ,

Croyez en ma tendresse & daignez l'approuver.

Vous ne parlez ainsi qu'afin de m'éprouver.

L I S I D O R.

L'aveu que je vous fais , Madame , est véritable ;

Et je ne conçois point de bonheur comparable

A la félicité que goutent chaque jour ,

Deux époux occupez d'un mutuel amour.

Quel plaisir de s'aimer , de le dire à toute heure ,

De se voir sans obstacle en la même demeure ?

L U C I L E.

Et voila le malheur , on a tout surmonté.

L'amour s'éteint toujours par la facilité.

Les grandes passions naissent des grands obstacles ;

Et l'hymen n'a jamais produit de tels miracles.

L'unique & vrai moyen de s'aimer sûrement ,

Est quand on est époux de se voir rarement.

On se doit éviter si tôt qu'on se possède ,

L'ennui gagne autrement , puis la haine succede.

L I S I D O R.

Ce que vous dites là pouvez-vous le penser ?

De se voir quand on s'aime , ah peut-on se lasser ?

Deux cœurs qui sont d'accord ne craignent que

l'absence.

L U C I L E.

Du contraire en hymen on fait l'expérience.

Etre ensemble toujours ! sentez-vous le danger ?

Je bâille en ce moment seulement d'y songer.  
C'est pourquoi je m'en tiens au système à la mode,  
Comme plus agréable & comme plus commode.  
Je ne puis m'élever à ces grands sentimens,  
Malgré votre éloquence & vos raisonnemens.  
Je veux suivre les loix que le grand monde inspire,  
Estimer mon mari, mais sans jamais le dire.  
Chérir la liberté, la préférer à tout,  
Par là du mariage éviter le dégoût. . .

L I S I D O R.

Pardon si je vous dis que faite pour l'estime,  
Et trop sûre d'avoir tout mon attachement,  
Vous perdez à montrer un pareil sentiment.  
Mais mon amour sçaura l'arracher de votre ame.

L U C I L E.

Il y tient fort, j'en doute.

L I S I D O R.

Et j'en suis sur, Madame;

Que vous pensez trop bien pour n'en pas revenir,  
Mes soins dès que l'hymen aura sçu nous unir,  
Deffilleront vos yeux d'une erreur si fatale,  
Vous connoîtrez le prix d'une tendresse égale,  
Pour mieux vous détromper mon cœur forme le  
plan,  
D'abandonner Paris deux ou trois mois de l'an.  
Devivre pour vous seul en mon château tranquille;

Et de le préférer au fracas de la Ville:

LUCILE.

Monsieur, c'est ce fracas que j'aime à la fureur,  
Et j'ai pour la campagne une invincible horreur.  
Dès que j'y mets le pied, je tombe évanouie...  
Je n'y pourrois mener qu'une mourante vie,  
Moi qui sans l'Opéra, le Bal, la Comédie,  
Ne sçaurois concevoir qu'on puisse respirer.

LISIDOR *à part.*

Quel fond d'esprit coquet, elle ose me montrer!  
Mais je vous donnerai le bal par complaisance,  
Car à vous dire vrai, je n'aime pas la danse.

LUCILE.

Vous n'aimez pas la danse? ah! que me dites-vous?

C'est des amusemens le plus charmant de tous.

LISSIDOR.

Ajoutez le plus fou.

LUCILE.

C'est tant mieux. A votre âge:  
Pouvez-vous me tenir un semblable langage?  
Est-il possible, ô Ciel! de vivre sans danser?  
Pour moi, je danserois huit jours sans me lasser.

LISIDOR.

C'est votre passion, la musique est la mienne,

Mais singulièrement j'aime l'Italienne.

LUCILE.

Musique Italienne ! ah quel gout dépravé !

LISIDOR.

Par tous les vrais sçavans il se voit approuvé.

LUCILE.

Il me prend des vapeurs au seul nom de Cantate.

Je pensai l'autre jour mourir d'une sonate.

LISIDOR.

Oh pour moi si j'en meurs, ce sera de plaisir,

La musique, après vous, aura tout mon loisir.

LUCILE.

La musique après moi ! la fleurette est nouvelle,

Mais c'est encor beaucoup d'avoir le pas sur elle.

LISIDORE.

Je suis bien malheureux, chaque mot que je dis !

Madame, a le secret d'attirer vos mépris.

LUCILE.

C'est vous-même, Monsieur, qui m'osez contredire,

A tous mes sentimens, vous trouvez à redire,

Quoi qu'ils soient bien fondés & que vous ayez tort.

LISIDOR.

Les miens sur la raison, sont appuyez si fort....

Non, Monsieur, non, mon droit l'emporte sur le  
*Sc. 5. Act. 1. de la surprise de la haine de Boissy.*

## P O R T R A I T.

*C'est une femme qui parle d'un homme qui  
 lui déplaît.*

Avant que de s'aimer il faut s'être connu,  
 D'abord par sa figure, il m'avoit prévenu,  
 Mais par tous ses discours il m'a bien détrompée,  
 Ce n'est qu'en ridicule, en mal qu'il m'a frappée.  
 Qu'une heure d'entretien m'a fait voir de défauts!  
 Qu'il est de mauvais goût & qu'il a l'esprit faux!  
 Sous un dehors fardé de fausse politesse,  
 C'est un pédant qui veut avoir de la finesse.  
 Gothique en son amour, fade dans ses douceurs,  
 Qui plaïsante aussi mal, qu'il juge des couleurs.  
 D'autant plus revoltant alors qu'il vous conteste,  
 Qu'il est opiniâtre avec un air modeste.  
 Mais ce dont mon esprit est le plus irrité,  
 Il prend avant l'hymen un ton d'autorité.  
 Donnant son sentiment comme une règle à suivre.  
 Il veut me gouverner, il veut m'apprendre à vivre.  
*Elle lui parle dans les vers suiv.*  
 Oui, je parle toujours avec sincérité,  
 Et dans les jeunes gens je hais la gravité.  
 Ce dehors sérieux en vous me désespère,



Il est l'image au vrai de votre caractère.  
 Je ne vois rien de pis , car , Monsieur , sérieux ,  
 Est un terme poli , qui veut dire ennuyeux.  
 Je suis gaye , & chez vous la joye est étrangere ;  
 Elle ne vous sied pas quoi que vous puissiez faire.  
 Votre maintien , Monsieur , jure avec la gayté ,  
 Votre esprit de ce trait , est encor révolté.  
 Vous ne scauriez souffrir la moindre repartie ,  
 Et sous un air forcé de fausse modestie ,  
 Vous renfermez chez vous un fond de vanité ;  
 Qui portant à l'excès la sensibilité ,  
 Se gendarme d'abord pour peu que l'on la blesse ;  
 Elle vous fait tenir sur vos gardes sans cesse.  
 Toujours clos & couvert , vous n'osez vous livrer ;  
 Et lorsque l'on vous parle , il faut se mesurer.  
 Par là votre commerce est difficile & triste ,  
 Au froid qui l'accompagne il n'est rien qui résiste.  
 Il inspire la gêne , ôte la liberté ,  
 Et chasse le plaisir de la société.

LISIDOR.

Madame , je me tais pour avoir trop à dire ,  
 Et de peur d'éclater , adieu , je me retire.  
*Sc. 8. Act. 2. de la surprise de la haine de Boissy*

A V A R E.

*Avare qui veut se marier. Son caractère. Ses propos. C'est ici le caractère d'un homme*

*dont la franchise est aussi outrée que l'avarice ; ce qui rend cette Scène fort plaisante.*

BERNADILLE.

Mais j'apperçois Constance : il la faut approcher.  
Je ne sçavois que faire & jallois vous chercher.  
Bon jour.

CONSTANCE.

Fort bien.

BERNADILLE.

Enfin vous voyez Bernadille.  
Avec qui vous perdrez la qualité de fille....  
Je crois qu'un tel discours ne sçauroit vous déplaire,  
Mes ordres sont donnez pour tout ce qu'il faut faire....

CONSTANCE.

Quels habits vous fait-on ? il faut qu'un homme veuf....

BERNADILLE.

A quoi bon des habits ? le mien est presque neuf.

CONSTANCE.

Il n'est pas à la mode.

BERNADILLE.

Il n'est mode qu'à tienné.

A V A R E.  
C O N S T A N C E.

47

Mais la mode voudroit. . . .

B E R N A D I L L E.

Mais il est à la mienne.

Je ne suis pas d'avis n'étant pas courtisan ,  
De mettre sur mon dos mon revenu d'un an ,  
Ni que vous prétendiez ayant plus d'une robe ,  
Des sottises du tems faire une garde robe.

C O N S T A N C E.

Il suffit , mais du moins il vous faut des rabats.  
De quoi vous les fait-on ?

B E R N A D I L L E.

Pourquoi ? n'en ai-je pas ?

J'en ai deux tous pareils , & ce seroit je pense ,  
Fort inutilement faire de la dépense.  
Regardez ce patron.

C O N S T A N C E.

Il est fort ancien.

B E R N A D I L L E.

Tout le point que l'on fait à présent ne vaut rien.  
Cela vaut mieux cent fois.

C O N S T A N C E.

Je le crois.

B E R N A D I L L E.

Je vous jure.

Que depuis quatorze ans ce rabat là me dure.

## C O N S T A N C E.

Pourquoi cette calotte ? on est mille fois mieux  
 Outre que vous devez avoir froid sans cheveux.  
 Avec une perruque. . . .

## B E R N A D I L L E.

Est-il une perruque ;  
 Qui pût si chaudement entretenir ma nucque ?  
 Voyez si sur ce point je dois être content  
 Cela tient bien plus chaud & ne coute pas tant.  
 Chacun dedans ce tems à son gré s'accomode ,  
 On ne voit que des foux esclaves de la mode.  
 Et j'aime mieux me voir revenu de ces soins ,  
 Deux pistoles de plus & deux perruques moins.  
 Il faut pour le besoin avoir quelque ressource ,  
 Ce qui sied bien au corps, sied très mal à la bourse,  
 Et je ne veux enfin avoir rien d'affecté ,  
 Qu'un habit bien commode & de la propreté.

## C O N S T A N C E.

C'est assez. Fera t'on le festin chez ma mere ?  
 Avez-vous donné l'ordre ?

## B E R N A D I L L E.

Un festin ! pourquoi faire ?  
 Ceux qui le mangeroient me prendroient pour  
 un fat ,  
 Je souperai chez vous , & porterai mon plat.  
 Sans façon : c'est agir prudemment ce me semble,  
 Et

Et puis dans ma maison nous reviendrons ensemble.

## C O N S T A N C E.

Quel est cet ordre donc que vous avez donné ?

## B E R N A D I L L E.

Que mon lit soit bien fait , & qu'il soit brossé ,  
Vous riez , & m'allez encor citer la mode ,  
A ce que je puis voir , vous daubez ma methode.  
Parce qu'il est des fous , dont le prodigue amour ,  
Leur fait d'un sot éclat solemniser ce jour.  
De qui la vanité pour leur bourse cruelle ,  
Les charge de rubans , de points & de dentelle ;  
Qui croiroient ce jour là n'être pas mariez ,  
S'ils n'étoient neufs depuis la tête jusqu'aux pieds.  
Qui ne refusent rien aux soins qui les transportent ,  
Et qui se font de loin montrer tout ce qu'ils portent  
Quoi ! parce que des fots se piquent , quoi que mal ,  
Du pompeux appareil d'un cadeau nuptial ,  
Il faut faire comme eux ? & quand on se marie ,  
Ce n'est donc pas assez de faire une folie ?  
La raison sur ce point ne doit pas s'écouter ?  
Il faut suivre leur piste & pour les imiter ,  
Dépensant tout d'un coup ce que l'on a de rente ;  
Se donner en un jour du chagrin pour cinquante ,  
Et tenant table ouverte enfin à tous venans ,  
Passer pour un bon jour six mois de mauvais tems ?

C

Je pourrois concevoir une pareille envie ?  
 Je demeurerois veuf plutôt toute ma vie.  
 Je vous le dis tout net , cet article est réglé ,  
 Ce n'est pas mon avis , qu'il n'en soit plus parlé.

## C O N S T A N C E.

Vous vous fâchez à tort , vous en êtes le maître ;  
 Je souscris à tout , mais je vois quelqu'un paroître.

*De la femme juge & partie. Sc. 2. Act. 3.*

## M E M E S U J E T.

*Un vieux avare est exposé à une infinité de  
 tours & de pieges que lui tendent ses col-  
 lateraux & ses propres domestiques pour  
 avoir part à son héritage. Exemples de  
 cette maxime.*

## C R I S P I N.

Mon maître toujours plein du soin qui l'inquiete ,  
 M'envoye à ton lever zélé collatéral.  
 Sçavoir comment son oncle a passé la nuit.

## L I S E T E.

Mal.

## C R I S P I N.

Le bon homme chargé de fluxions , d'années ,  
 Lute depuis long-tems contre les destinées.  
 Et pare de la mort le trait fatal envain ,

Il n'évitera pas celui du Médecin.  
Si mon maître pouvoit être fait légataire ,  
Je ferois de bon cœur les frais du luminaire.

L I S E T T E.

Un remède par moi lui vient d'être donné ,  
Tel que l'Apoticaire en avoit ordonné.  
J'ai cru que ce feroit le dernier de sa vie ,  
Il est tombé sur moi deux fois en léthargie.

C R I S P I N.

De ses bouillons de bouche & des postérieurs ,  
Tu prens soin.

L I S E T T E.

De ma main il les trouve meilleurs,  
Aussi sans me taxer d'une vaine science,  
J'entens ce métier là mieux que fille de France.

C R I S P I N.

Peste le beau talent ! tu te fais bien payer ,  
Je croi de tous les soins qu'il te fait employer.

L I S E T T E.

Il ne me donne rien , mais j'ai pour récompense ,  
Le droit de lui parler avec toute licence.

Je lui dis à son nez des mots assez piquans ,  
Voilà tous les profits que j'ai depuis cinq ans.  
C'est le plus ladre vert qu'on ait vu de la vie.

Je ne puis t'exprimer où va sa vilenie ,  
Il trouve tous les jours dans son fécond cerveau ,

Cij

Quelque trait d'avarice admirable & nouveau;  
 Il a pour médecin pris un Apotiquaire ,  
 Pas plus haut que ma jambe & de taille sommaire :  
 Il croit qu'étant petit il lui faut moins d'argent ,  
 Et qu'attendu sa taille il ne payra pas tant.

CRISPIN.

S'il est court il fera de très-longues parties ,

L I S E T T E.

Mais dans son testament ses graces départies ,  
 Doivent me raquiter de son avare humeur ,  
 Ainsi je renouvelle avec soin mon ardeur.

CRISPIN.

Il fait son testament ?

L I S E T T E.

Dans peu de tems j'espere ;  
 Y voir coucher mon nom en riche caractère.

CRISPIN.

C'est très bien espérer , j'espère bien encor ,  
 Y voir aussi coucher le mien en lettres d'or.

L I S E T T E.

Tout beau l'ami , tout beau , l'on diroit à t'en-  
 tendre ,

Qu'à la succession tu peux aussi prétendre.  
 Déjà ne sont-ils pas assez de concurrens ,  
 Sans t'aller mettre encore au rang des aspirans ?  
 Il a tant d'héritiers , le bon Seigneur Geronte ,



Il en a tant & tant que par fois j'en ai honte.  
Des oncles , des neveux , des niées , des cousins ,  
Des arriere cousins remuez de germains.

CRISPIN.

Je suis un peu parent & tiens à la famille,

L I S E T T E.

Toi.

CRISPIN.

Ma premiere femme étoit assez gentille ,  
Une Bretonne vive & coquette sur tout ,  
Qu'Erasme que je sers trouvoit fort à son goût.  
Je crois comme toujours il fut aimé des Dames ,  
Que nous pourrions bien être alliez pour les fem-  
mes.

Et de Monsieur Geronte il s'en faudra bien peu ,  
Que par là je ne fusse un arriere neveu.

L I S E T T E.

Oui da, tu peux passer pour parent de campagne,  
Ou pour neveu , suivant la mode de Bretagne.

C R I S P I N.

\* Mais raillerie à part nous avons grand besoin ,  
Qu'à faire un testament Geronte prenne soin.  
Si mon maître *primo* , n'est nommé legataire ,  
Le reste de ses jours il fera maigre chere.

\* Il dit toute cette tirade d'un ton de déclamation  
comme s'il plaidoit.

*Secundo.* Quoi qu'il soit diablement amoureux ;  
 Madame Argante avant de couronner ses feux ,  
 Et de le marier à sa fille Isabelle ,  
 Veut qu'un bon testament bien sûr & bien fidele ;  
 Fasse le dit neveu légataire de tout.

Mais ce qui doit le plus être de notre goût ,  
 C'est qu'Erasme nous fait trois cent livres de rente ;  
 Si nous réussissons au gré de son attente.

Ce don de notre hymen formera les liens ,  
 Ainsi tant de raisons font autant de moyens ,  
 Que j'emploie à prouver qu'il est très nécessaire ,  
 Que le susdit neveu soit nommé Légataire.

Et je conclus enfin , qu'il faut conjointement ,  
 Agir pour arriver au susdit testament.

L I S E T T E.

Comment diable, Crispin, tu plaides comme un  
 Ange ,

C R I S P I N.

Je le croi ? mon talent te paroît-il étrange ?  
 J'ai brillé dans l'étude avec assez d'honneur ,  
 Et l'on m'a vû trois ans Clerc chez un Procureur.

L I S E T T E.

Si l'étude étoit bonne, eh pourquoi la quitter ?

C R I S P I N.

L'époux un peu jaloux m'en a fait désertier.  
 Un procureur n'est pas un homme fort traitable ,  
 Sur sa femme il m'a fait des chicanes de diable.

J'ai bataillé ma foi deux ans sans en sortir,  
Mais je fus à la fin contraint de déguerpir.  
Mais mon maître paroît.

E R A S T E.

Ah ! te voilà Lisette.

Guéri moi si tu peux du soin qui m'inquiète.  
Hé bien mon oncle , est-il en état d'être vû ?

L I S E T T E.

Ah ! Monsieur , depuis hier il est encor déchu.  
J'ai cru que cette nuit étoit sa nuit dernière ,  
Et que je ferois pour jamais sa paupière.  
Les lettres de répy qu'il prend contre la mort ,  
Ne lui serviront guère , ou je me trompe fort.

E R A S T E.

Ah ! Ciel , que dis-tu là ?

L I S E T T E.

C'est la vérité pure.

E R A S T E.

Quelque soit mon espoir , je sens que la nature ;  
Excite dans mon cœur de tristes sentimens.

C R I S P I N.

Je sentis autrefois les mêmes mouvemens.  
Quand ma femme passa les rives du Cocyte.  
Pour aller en bateau rendre aux défunts visite.  
J'en avois dans le cœur un plaisir plein d'appas ,  
Comme tant de maris l'auroient en pareil cas.

C i i i j

Cependant la nature excitant la tristesse,  
Faisoit quelque conflit avecque l'âlegresse.  
Qui par certains ressorts & mélanges confus,  
Combattoient tour à tour & prenoient le dessus.  
Ensorte que l'espoir. . . . la douleur légitime. . . .  
L'amour. . . on sent cela bien mieux qu'on ne l'ex-  
prime.

Mais ce que je puis dire en vous accusant vrai,  
C'est que tout à la fois j'étois & triste & gay.

*Il s'agit dans cette Scened'un neveu pleind'in-  
solence & d'effronterie qui vient du fond  
de la province à Paris faire tapage dans  
la maison de son oncle malade, & qui lui  
parle avec la dernière grossiereté. Il est  
vrai que Crispin qui fait ce personnage;  
outre le caractère & sort même du vrai  
semblable, mais le lecteur étant prévenu  
qu'il ne fait ainsi l'insolent que pour dé-  
gouter Gêronte de donner son bien à d'au-  
tres neveux qu'à Erasfe, passe légèrement  
sur ce défaut, étant d'ailleurs emporté par  
le plaisir que lui cause cette Scène.*

CRISPIN en Gentilhomme campagnard.

Hola quelqu'un, hola.

Tout est-il mort ici, laquais, valet, servante,  
J'ai beau heurter, crier, aucun ne se présente.

Le diable puisse-t-il emporter la maison.

L I S E T T E.

Eh qui diantre chez nous heurte de la façon ,  
Que voulez-vous , Monsieur , quel démon vous  
agite ?

Vient-on chez un malade ainsi rendre visite ?

*A part.*

Dieu me pardonne, c'est Crispin, c'est lui ma foy.

C R I S P I N. *bas.*

Tu ne te trompe pas , ma chere enfant , c'est moi ,  
Bon , bon jour la fille , on m'a dit par la Ville ,  
Qu'un Gêronte en ce lieu tenoit son domicile.  
Pourroit-on lui parler ?

L I S E T T E.

Pourquoi non ? le voilà.

C R I S P I N *lui secouant le bras.*

Parbleu j'en suis bien aise. Ah! Monsieur touchez-  
là.

Je suis votre valet , ou le diable m'emporte ,  
Touchez-là de rechef , le plaisir me transporte.  
Au point que je ne puis assez vous le montrer.

G E R O N T E.

Cet homme assurément prétend me démembrer.

C R I S P I N.

Vous paroissez surpris autant qu'on le peut-être ,  
Je vois quevous avez peine à me reconnoître.

C v

Met traits vous sont nouveaux , sçavez-vous bien  
pourquoi ,

C'est que vous ne m'avez jamais vû.

GERONTE.

Je le croi.

CRISPIN.

Mais feu Monsieur mon Pere , Alexandre Chou-  
pille ,

Gentilhomme Normand prit pour femme une  
fille ,

Qui fut à ce qu'on dit votre sœur autrefois ,

Et qui me mit au jour au bout de quatre mois.

Mon pere se fâcha de cette diligence ,

Mais un ami sensé lui dit en confidence ,

Qu'il est vrai que ma mere en faisant ses enfans ,

N'observoit pas encore assez l'ordre des tems.

Mais qu'aux femmes l'erreur n'étoit pas inouïe ,

Et qu'elle ne manquoit qu'à la Chronologie.

GERONTE.

A la Chronologie !

L I S E T T E.

Une femme en effet ,

Ne peut pas calculer comme un homme auroit-  
fait.

CRISPIN.

Or donc cette femelle à concevoir si prompt ,

Qu'à tout considérer, quelque fois j'en ai honte.  
En me mettant au jour soit di'grace ou faveur,  
M'a fait votre neveu, puisqu'elle est votre sœur.

## G E R O N T E.

Apprenez, mon neveu, si par hazard vous l'êtes,  
Que vous êtes un sot au discours que vous faites.  
Ma sœur fut sage & nul ne lui peut reprocher,  
Que jamais sur l'honneur on l'ait pu voir bron-

cher.

## C R I S P I N.

Je le croi, cependant tant qu'elle fut vivante,  
On tient que sa vertu fut un peu chancelante.  
Quoi qu'il en soit enfin, légitime ou bâtard,  
Soit qu'on m'ait mis au monde, ou trop tôt ou

trop tard,

Je suis votre neveu quoi qu'en dise l'envie,  
De plus votre héritier venant de Normandie.  
Exprès pour recueillir votre succession.

## G E R O N T E.

C'est fort bien fait, & je loue assez l'intention,  
Quand vous en allez-vous ?

## C R I S P I N.

Voudriez-vous me suivre ?

Cela dépend du tems que vous avez à vivre.

Mon oncle soyez sûr que je ne partirai,  
Qu'après vous avoir vu bien cloué, bien muré.

Cvj

Dans quatre ais de sapin reposer à votre aise.

L I S E T T E.

Vous avez un neveu , Monsieur ne vous déplaîse ;  
Qui dit ses sentimens en pleine liberté.

G E R O N T E.

A te dire le vrai j'en suis épouvanté.

C R I S P I N.

Je suis persuadé de l'humeur dont vous êtes  
Que la succession sera des plus complètes.  
Que je vais manier de l'or à pleine main ,  
Car vous êtes dit-on , un avare , un vilain.  
Je sçai que pour un sol d'une ardeur héroïque ;  
Vous vous feriez fesser dans la place publique.  
Vous avez dit-on , même acquis en plus d'un lieu,  
Le titre d'usurier & de fesse mathieu.

G E R O N T E.

Sçavez-vous mon neveu , qui tenez ce langage ;  
Que si de mes deux bras j'avois encor l'usage ,  
Je vous ferois sortir par la fenêtre.

C R I S P I N.

Moi ?

G E R O N T E.

Oui , vous , & dans l'instant sortez.

C R I S P I N.

Ah ! par ma foy.

Je vous trouve plaisant de parler de la sorte.



C'est à vous de sortir & de passer la porte.

La maison m'appartient, ce que je puis souffrir,

C'est de vous y laisser encor vivre & mourir.

L I S E T T E.

Ah Ciel ! quel garnement !

G E R O N T E.

Où suis-je ?

C R I S P I N.

Allons ma mie.

Au bel appartement, mène-moi, je te prie,

Est-il voisin du tien ? je te trouve à mon gré,

Et nous pourons la nuit converser de plein pié.

Bonne chère, grand feu, que la cave enfoncée,

Nous fournisse à plein brocs une liqueur aisée.

Fais main basse sur tout, le bon homme a bon dos,

Et l'on peut hardiment le ronger jusqu'aux os.

Mon oncle, pour ce soir il me faut, je vous prie,

Cent Louis neufs comptans en avance d'hoirie,

Sinon demain matin, si vous le trouvez bon,

Je mettrai de ma main le feu dans la maison.

G E R O N T E.

Grand Dieu ! vit-on jamais insolence semblable ?

L I S E T T E.

Ce n'est pas un neveu, Monsieur, mais c'est un  
diable.

Pour le faire sortir employez la douceur.

## G E R O N T E.

Mon neveu , c'est à tort qu'avec tant de hauteur ,  
 Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie ,  
 En repos laissez-moi finir ma triste vie.  
 Et vous hériterez au jour de mon trépas.

## C R I S P I N.

D'accord ; mais quand viendra ce jour ?

## G E R O N T E.

A chaque pas ,  
 L'impitoyable mort s'obstine à me pourfuivre.  
 Et je n'ai tout au plus que quatre jours à vivre.

## C R I S P I N.

Je vous en donne six , mais après ventrebleu ,  
 N'allez pas me manquer de parole, ou dans peu ,  
 Je vous fais enterrer mort ou vif , je vous laisse ;  
 Mon oncle encore un coup tenez votre promesse ;  
 Ou je tiendrai la mienne.

*Légat. univ. de Regnard.*

## A U T R E E X E M P L E.

*Crispin en veuve. Caractère d'une Provin-  
 ciale , & en même tems plaideuse & qui  
 fait encore la précieuse & la minaudière.*

Permettez s'il vous plaît que cet embrassement ,  
 Vous témoigne la joye & mon ravissement.

Je vois un oncle enfin, mais un oncle que j'aime,  
Et que j'honore aussi cent fois plus que moi-même.

L I S E T T E *bas à Erasle.*

Monsieur, c'est-là Crispin.

G E R O N T E.

C'est lui, je le sçai bien.

Nous avons eu là bas un moment d'entretien.

G E R O N T E.

*Il croit que c'est véritablement une nièce à lui, ce qui rend toute cette Scene fort plaisante, mais on avoit aposté cette nièce prétendue pour dégouter Geronie de laisser ses biens à d'autres Collatéraux qu'Erasle, voilà pourquoi cette nièce ainsi que le neveu prétendu, viennent plutôt l'insulter que lui faire une visite.*

Elle a de la douceur & de la politesse,

Qu'on donne promptement un fauteuil à ma  
niece.

C R I S P I N.

Ne bougez s'il vous plaît, le respect m'interdit

Un fauteuil près mon oncle, un tabouret suffit.

G E R O N T E.

Je suis assez content déjà de la parente,

E R A S T E.

Elle sçait vraiment vivre & sa taille est charmante,

C R I S P I N.

Fi donc, vous vous moquez, je suis à faire peur,

Je n'avois autrefois que cela de grosseur.  
Mais vous sçavez l'effet d'un second mariage,  
Et ce que c'est d'avoir des enfans en bas âge,  
Cela gâte la taille , & furieusement.

L I S E T T E.

Vous passeriez encor pour fille assurément.

C R I S P I N.

J'ai fait du mariage une assez triste épreuve,  
A vingt ans mon mari me laissa mere & veuve.  
Vous vous doutez assez qu'après ce prompt trépas,  
Et faite comme on est, ayant quelques appas.  
On auroit pu trouver à convoler de reste,  
Mais du pauvre défunt la mémoire funeste,  
M'oblige à dévorer en secret mes ennuis,  
J'ai de bien facheux jours & de plus dures nuits.  
Mais d'un veuvage affreux les tristes insomnies,  
Ne m'arracheront point de noires perfidies.  
Et je veux chez les morts emporter si je peux,  
Un cœur qui ne brûla que de ses premiers feux.

E R A S T E.

On ne poussa jamais plus loin la foi promise,  
Voilà des sentimens dignes d'une Artémise.

G E R O N T E.

Votre époux vous laissant mere & veuve à vingt  
ans ,

Ne vous a pas laissé je crois beaucoup d'enfans.

A V A R E.

63

C R I S P I N.

Rien que neuf, mais le cœur tout gonflé d'amertume,

Deux ans encore après j'accouchai d'un posthume.

L I S E T T E.

Deux ans après ? voyez quelle fidélité ?

On ne le croira pas dans la postérité.

G E R O N T E.

Peut-on vous demander sans vous faire de peine ;

Quel sujet si pressant vous fait quitter le Maine.

C R I S P I N.

Le désir de vous voir est mon premier objet,

De plus certains procès qu'on m'a sottement fait,

Pour certain four bannal, scisen mon territoire,

Je propose d'abord un bon déclinaoire.

On passe outre, je forme empêchement formel,

Et sans nuire à mon droit j'anticipe l'appel.

La cause est au Bailliage ainsi revendiquée,

On plaide & je me trouve enfin interloquée.

L I S E T T E.

Interloquée ! ah ! ciel, quel affront est-ce là ?

Et vous avez souffert qu'on vous interloquât.

Une femme d'honneur se voir interloquée.

E R A S T E.

Pourquoi donc de ce terme être si fort piquée ?

C'est un mot de Barreau.

A V A R E.  
L I S E T T E.

C'est ce qu'il vous plaira.  
Mais Juge de ses jours ne m'interloquera.  
Le mot est immodeste & le terme m'en choqué,  
Et je ne veux jamais souffrir qu'on m'interloque.

G E R O N T E.

Elle est folle & souvent il lui prend des accès...  
Elle ne parle pas si bien que vous procès.

C R I S P I N.

Ce procès n'est pas seul le sujet qui m'amène,  
Et qui m'a fait quitter si brusquement le Maine.  
Ayant appris, Monsieur, par gens dignes de foi,  
Qui m'ont fait un recit de vous & que je crois,  
Que vous étiez un homme atteint de plus d'un  
vice,

Un yvrogne, un joueur. . . .

E R A S T E.

Comment donc ? quel caprice ?

C R I S P I N.

Qui hantiez certains lieux & le jour & la nuit,  
Où l'honneteté souffre & la pudeur gémit.

G E R O N T E.

Est-ce à moi, s'il vous plaît que ce discours s'adresse.

C R I S P I N.

Oui mon oncle, à vous-même, a t'il rien qui  
vous blesse ?

Puisqu'il est copié d'après la vérité.

GERONTE.

Je ne sçais où j'en suis.

CRISPIN.

On m'a même ajouté.

Que depuis très-long-tems avec Mademoiselle ,  
Vous meniez une vie indigne & criminelle ,  
Et que vous en aviez déjà plusieurs enfans.

LISETTE.

Avec moi ? juste Ciel ! voyez les médifans.  
De quoi se mêlent-ils ? est-ce là leur affaire ?

GERONTE.

Je ne sçai qui retient l'effet de ma colere.

CRISPIN.

Ainsi sur le rapport de mille honnêtes gens ,  
Nous avons fait, Monsieur, assembler vos parens,  
Et pour vous empêcher dans ce désordre extrême,  
De manger notre bien & vous perdre vous-même.  
Nous avons résolu d'une commune voix,  
De vous faire interdire en observant les loix.

GERONTE.

Moi ! me faire interdire ?

LISETTE.

Ah Ciel ! quel famille !

CRISPIN.

Nous sçavons votre vie avecque cette fille.  
Et voulons empêcher qu'il ne vous soit permis ,

De faire un mariage un jour *in extremis*.

GERONTE.

Sortez d'ici, Madame, & que de votre vie,

D'y remettre le pied, il ne vous prenne envie.

Sortez d'ici vous dis-je, & sans vous arrêter....

CRISPIN.

Comment? battre une veuve & la violenter,

Au secours, aux voisins, au meurtre, on m'assas-  
fine!

GERONTE.

Voilà je vous l'avoue une grande coquine.

CRISPIN.

Quoi! contre votre sang vous osez blasphémer,

Cela peut bien aller à vous faire enfermer.

LISETTE.

Faire enfermer? Monsieur.

CRISPIN.

Ne faites point la fiere.

On peut aussi vous mettre à la salpetriere.

LISETTE.

A la salpetriere?

CRISPIN.

Oui ma mie, & sans bruit,

De vos deportemens on n'est que trop instruit.

ERASTE.

Il faut développer le fond de ce mystere,

Que l'on m'aille à l'instant chercher un Com-  
missaire.



Un Commissaire, à moi ! suis-je donc , s'il vous  
plaît,  
Gibier à Commissaire ?

ERASTE.

On verra ce que c'est.

Et dans peu nous sçaurons, avec un tel tumulte ;  
Si l'on vient chez les gens ainsi leur faire insulte.  
Vous mon'oncle, rentrez dans votre appartement,  
Je vous rendrai raison de tout dans un moment.

GERONTE.

Ouf, ce jour ci sera le dernier de ma vie.

L I S E T T E.

Misérable, tu mets un oncle à l'agonie.  
La mauvaise famille & du Maine & de Caën !  
Qui, tous ces parens-là méritent le carcan.  
*Leg. uni v.*

M E M E. C A R A C T E R E.

*Un vieux avare est toujours le même : il se  
plaint jusqu'aux remèdes nécessaires dans  
sa dernière maladie. Propos d'un vieux  
avare qui s'est mis dans la tête de se re-  
marier.*

GERONTE *qui arrive.*

Ah ! bon jour mon neveu.

Jesuis en vérité

Charmé de vous revoir en meilleur santé.

De grace asséyez-vous, ote donc cette chaise,

Mon oncle en ce fauteuil sera plus à son aise.

Vous voilà beaucoup mieux, nous pouvons l'es-  
pérer,

Il faut présentement songer à réparer,

Les désordres qu'à pu causer la maladie,

Vous faire désormais un régime de vie.

Prendre de bons bouillons de surs confortatifs,

Nettoier l'estomac par de bons purgatifs.

Enfin ne vous laisser manquer de nulles choses.

## G E R O N T E.

Oui, j'aimerois assés ce que tu me proposes.

Mais il faut tant d'argent pour se faire soigner ;

Que puisqu'il faut mourir, autant vaut l'épargner.

Ces porteurs de seringue ont pris des airs si rogues,

Ce n'est qu'au poids de l'or qu'on achète leurs  
drogues.

Qui pourroit s'en passer &amp; mourir tout d'un coup,

De son vivant sans doute épargneroit beaucoup.

Je veux mon cher neveu, mettre ordre à mes af-  
faires,Et qu'on aille au plutôt me chercher deux No-  
taires. . . .

Quoique déjà je sois atteint & convaincu ,  
Par les maux que je sens d'avoir long-tems vécu.  
Quoiqu'un fable brûlant cause ma nephretique ,  
Que j'endure les maux d'un acre sciaticque.  
Qui malgré le bâton que je porte en tous lieux ,  
Fait souvent qu'en marchant je dissimule un peu.  
Je suis plus vigoureux que l'on ne s'imagine ,  
Et je vois bien des gens se tromper à ma mine.

L I S E T T E.

Il est de certains jours de barbe ou sur ma foi ,  
Vous ne paroissez pas plus malade que moi.

G E R O N T E.

Est-il vrai ?

L I S E T T E.

Dans vos yeux un certain éclat brille.

G E R O N T E.

J'ai toujours reconnu du bien dans cette fille.  
Je veux pourtant songer à mettre ordre à mon  
bien ,

Avant qu'un prompt trépas m'en ôte le moyen.  
Tu connois & tu vois par fois Madame Argante.

E R A S T E.

Oui , dans ses procédés elle est toute charmante.

G E R O N T E.

Et sa fille Isabelle , euh ! la connois-tu ?

A V A R E.  
E R A S T E.

For.

C'est une fille sage & qui charme d'abord.

G E R O N T E.

Je m'en vais l'épouser.

E R A S T E.

Vous mon oncle ?

G E R O N T E.

Moi-même.

E R A S T E.

J'en ai je vous l'avoue une allégresse extrême.

Vous ne pouvez mieux faire & j'en suis très content ,

Je voudrois comme vous en pouvoir faire autant.

L I S E T T E.

Quoi ! vous vieux & cassé, fiévreux, épileptique ;

Paralitique, éthique, asmatique, hidropique,

Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau ,

Et ne faire qu'un faut de la nôce au tombeau ?

G E R O N T E.

Je sçai ce qu'il me faut , apprenez je vous prie ,

Que même ma santé veut que je me marie.

Je prens une compagne & de qui tous les jours ;

Je pourrai dans mes maux tirer de grands secours.

Que me sert-il d'avoir une avide cohorte ,

D'héritiers qui toujours veille & dort à ma porte ?

Des

Des gens qui furetant les clefs du coffre fort ,  
Me détendront mon lit peut-être avant ma mort.  
Une femme au contraire à son devoir fidèle ,  
Par des soins conjugaux me marquera son zèle.  
Et de son chaste amour recueillant tout le fruit ,  
Je me verrai mourir en repos & sans bruit. . . .  
J'ai déjà sur ce point la parole donnée ,  
Le sort en est jetté suivons ma destinée.  
Je voudrois inventer quelque petit cadeau ,  
Qui coutât peu d'argent & qui parut nouveau.

## E R A S T E.

Reposez-vous sur moi du soin de cette fête,  
Des habits , du repas qu'il faut que l'on apprête.  
J'ordonne sur ce point bien mieux qu'un Medecin.

## G E R O N T E.

Ne vas pas m'embarquer dans un si grand festin.

## L I S E T T E.

Il faut que l'abondance avec soin répandue ,  
Puisse nous raquiter de votre triste vue.  
Il faut entendre aussi ronfler les violons ,  
Et je veux avec vous danser les cotillons.

## G E R O N T E.

Je valois dans mon tems mon prix tout comme  
un autre ;

D

Cela fait que bien peu vous valez dans le nôtre.

*Sc. 4. Act. 1. Legs. univ.*

## AUTEURS.

*Auteurs. Souvent une simple production d'esprit ; un ouvrage dont une infinité de gens seroient capables enivre certains Auteurs au point de s'imaginer que l'Etat devoit les récompenser de leurs travaux & les préférer à ceux qui exposent leur vie au service du Prince.*

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre Cour ,  
Et son malheur est grand de voir que chaque jour  
Vous autres beaux esprits vous déclamiez contre elle.

Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle.

Que font-ils pour l'Etat, vos habiles Héros ,  
Qui se plaignent sans cesse avec tous leurs grands mots ?

Quest-ce que leurs écrits lui rendent de service ?  
Pour accuser la Cour d'une horrible injustice ?  
Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes  
noms

Elle manque à verser la faveur de ses dons.

Leur sçavoir à la France est beaucoup neccessaire ,  
 Et des livres qu'ils font la Cour a bien affaire !  
 Il semble à trois gredins dans leur petit cerveau  
 Que pour être imprimés & reliés en veau  
 Les voilà dans l'état d'importantes personnes ;  
 Qu'avec leur plume ils font le destin des Cou-  
 ronnées ,

Qu'au moindre petit bruit de leurs productions  
 Ils doivent voir chez eux voler les pensions,  
 Que sur eux l'Univers a la vue attachée  
 Que par tout de leur nom la gloire est épanchée,  
 Et qu'en science ils font des prodiges fameux  
 Pour sçavoir ce qu'ont dit les autres avant eux ;  
 Et tous les vieux fatras qui trainent dans les  
 livres.

Gens qui de leur sçavoir paroissent toujours  
 yvres

Pour s'être barbouillés de Grec & de Latin ,  
 Et s'être bien remplis d'un ténébreux butin.

*Sc. 3. Act. 4. Femmes sçavantes.*

## BOURGEOISES

*Faisant les femmes de condition. Sortir de  
 sa condition par ses airs & son langage  
 est un ridicule parfait.*

*TOINON suivante.*

Ah c'est vous ?

D ij

M A R I A N E *filie cadete d'un Bourgeois.*

Avec toi j'ai cru voir l'Espérance.

T O I N O N

Lui-même : il s'est dit-il exercé d'importance.

Pour bien jouer son rolle il ne lui manque rien ;

Son train de Comte est prêt.

M A R I A N E.

Ah ! Toinon , je crains bien.....

T O I N O N.

Tout ira comme il faut , je répons de l'affaire.

M A R I A N E.

Ma Mere.....

T O I N O N.

A dire vrai , c'est une étrange Mere.

Votre sœur qui vous hait la possède si bien ,

Qu'il faut ou la tromper ou ne s'attendre à rien.

Elle ne voit , n'entend & n'agit que par elle.

M A R I A N E.

Toinon , c'est son aînée , & puis ma sœur est  
belle.

Sa beauté , tu le sçais , a des charmes si doux...

T O I N O N.

Belle tant qu'on voudra , l'est-elle plus que  
vous ?

Qu'elle ait l'œil mieux fendu , la bouche plus  
petite ?



Ma foi , quand c'est là tout , je dis fi du mérite.  
 Avecque ses grands airs méfurés au compas  
 Qui lui font regarder les gens de haut en bas ,  
 Elle en attrappe bien !

M A R I A N E .

Que veux-tu ?

T O I N O N .

Qu'elle est forte !

Tout le monde s'en rit.

M A R I A N E .

Chacun a sa marote.

Tous les aîrs de grandeur que tu veux condam-  
 ner ,

Ma mere qui les prend a sçu les lui donner.

T O I N O N .

Elle a bien réussi d'en faire son idole ,  
 Par ses leçons d'orgueil elle a fait une folle,  
 Qui se perdant de vue à se trop élever ,  
 S'est mise hors d'état de se plus retrouver.  
 C'est un grand bien pour vous qu'on vous ait né-  
 gligée,

Dans la même folie on vous auroit plongée,  
 Au lieu que l'évitant comme vous avez pu,  
 Votre heureux naturel ne s'est point corrompu,  
 Vous êtes douce , honnête , engageante & civile.  
 Grand attrait pour les cœurs , par là tout est fa-  
 cile,

Vous le voyez , Lifandre est si charmé de vous ;  
Qu'il fait tous ses souhaits de se voir votre époux ;  
Votre air fin & modeste , a fait cette conquête .

M A R I A N E .

Je ne sçai quel bonheur la fortune m'apréte ;  
Mais n'admires-tu point ce que fait le hazard ?  
Pour contenter ma sœur , on me tient à l'écart :  
Tandis qu'elle se fait une cour éclatante ,  
On veut que tous les jours j'aille chez une Tante .  
Lifandre est son ami , je le vois , je lui plais ,  
Il me parle , il se rend à mes foibles attraits :  
Toinon qu'en penfes-tu ? c'est tout de bon qu'il  
m'aime .

T O I N O N .

Si son cœur est touché , le vôtre l'est de même .

M A R I A N E .

D'autres cœurs que le mien de son amour flat-  
tés . . . . .

T O I N O N .

Je le confesse , il a cent bonnes qualités ,  
Généreux , obligeant ; mais la plus importante ,  
C'est ce qu'on trouve peu , dix mille écus de  
rente .

Un si gros revenu rend l'esprit bien content .

M A R I A N E .

Quand il en auroit moins , je l'aimerois autant

Ma Tante de l'affaire ayant pris la conduite,  
De son bien avec lui, malgré moi s'est instruite.  
La bonté de son cœur, son air doux, gracieux..

## TOINON.

Quoique cela soit beau, l'argent vaut encor  
mieux ,

Ce grand train , ce carosse où déjà je m'enfon-  
ce. ....

Je prétens être à vous , au moins je vous l'an-  
nonce. ;

Peut-être vous aurez quelque brave Ecuyer  
Avec qui quelque jour je puis me marier ,  
Vous mettant à votre aise , il faut que je m'en  
sente.

## MARIANE.

Tu m'aimes , c'est assez , je suis reconnoissante ;  
Mais Toinon je crains ....

## TOINON.

Quoi ?

## MARIANE.

Tu riras de ma peur.

Il faut pour s'introduire en conter à ma sœur ,  
Ainsi Lisandre a feint de soupirer pour elle ,  
Il lui dit des douceurs , cependant elle est belle ,  
A ses airs de hauteur il peut s'accoutumer ;  
Si la voyant souvent il venoit à l'aimer ?

## T O I N O N .

Al'aimer ! Vous voyez qu'afin de lui déplaire  
 Auprès d'elle d'un sot il prend le caractère . . . .  
 Laissez faire , on recueille après qu'on a semé .  
 Aujourd'hui l'Esperance en Comte transformé  
 Pour servir votre amour s'est chargé de paroître ,  
 C'est un valet habile & zélé pour son maître :  
 Il a dequoi flatter un cœur altier & vain.  
 Lisandre l'a pourvu d'un magnifique train . . . .  
 Des Laquais bien taillés , la livrée admirable ,

## M A R I A N E .

Quand on aime , on est de tout capable ,

## T O I N O N .

Votre sœur cherissant les Amans à fracas.  
 Ce faux Comte , je crois , ne lui déplaira pas.

*Bourgeoises de qualité de Hauteroche.*

## M E M E C A R A C T E R E .

*C'est toujours le critique d'une Bourgeoise  
 qui veut faire la femme de Condition.*

Cette Scene se passe après la visite de  
 l'Esperance valet de Lisandre déguisé  
 en faux Comte , & après qu'il en a  
 imposé par de grands airs à Angelique  
 sœur de Mariane.

BOURGEOISES. 81

OLIMPE *Bourgeoise faisant la femme de qualité. Elle parle à son mari.*

En vérité, Monsieur, il faut que je vous gronde,  
Vous dites contre vous certaines pauvretés  
Qui me faisant rougir . . . .

ANSELME.

Je dis des vérités  
Et ne vous comprenez point avec vos fots contes.

OLIMPE.

Il est bon, ce me semble, étant avec des Com-  
tes. . . . .

ANSELME.

Non, chaque chose doit paroître ce qu'elle est,  
Vos Comtes, vos Marquis, tout cela me déplaît,  
Angelique se perd vous prenant pour modele,  
Vos leçons de grandeur lui tournent la cervelle;  
Mais une bonne fois écoutez bien cela,  
Ma femme.

OLIMPE.

Le beau nom que vous me donnez là !

ANSELME.

Comment vous appeller ? N'êtes-vous pas ma  
femme ?

OLIMPE.

Je vous nomme Monsieur, appelez-moi Ma-  
dame.

Ma femme est si bourgeois.

D. v

ANSELME.

Que diable sommes-nous ?

Voilà l'entêtement qui produit tant de fous ,  
Chacun de qualité se pique , ose y prétendre.

OLIMPE.

On soutient ce qu'on est , pourquoi vouloir descendre ?

ANSELME.

Mais mon pere par vous dans les nobles rangé  
Qu'étoit-il ? que Marchand.

OLIMPE.

Il avoit dérogé ,

On vous l'a dit cent fois , vous êtes Gentilhomme.  
me.

TOINON.

Oh ! vous l'êtes , Monsieur ,

ANSELME.

Crains que je ne t'affomme ,

Maraude , qui lui vas sottement applaudir  
Sur la démangeaison qu'elle a de s'agrandir.

OLIMPE.

Puisque pour Gentilhomme on peut vous recon-  
noître. . . . .

ANSELME.

Non , je ne le suis point & ne le veux pas être ;  
Mais quand je le ferois , comme beaucoup s'en  
faut ,

Je vous prie , à quel droit le portez-vous si haut ?  
Fille d'un Procureur.

OLIMPE *en colere.*

D'un Procureur !

TOINON.

Madame.

Hé ! ne voyez-vous pas que....

OLIMPE.

Merci de mon âme.

Il doit apprehender de me pousser à bout.

ANSELME.

En quoi vous fais-je tort ?

OLIMPE.

En tout , Monsieur , en tout.

ANSELME.

Comment , Monsieur Trigaud n'étoit pas votre pere ?

OLIMPE.

Non.

ANSELME.

Que me faites-vous penser de votre mere ?

OLIMPE.

Oh vous en penserez tout ce qu'il vous plaira.

ANSELME.

Son honneur.

OLIMPE.

Son honneur ira comme il pourra.

D vj

Un pere Procureur me blesse , m'affassine ,  
 Je ne puis avoüer une telle origine.  
 Envers & contre tous j'en maintiendrai l'erreur ,  
 Et je ne serai point fille de Procureur.

TOINON.

Oh , Madame a raison , ses airs....

ANSELME.

Tais toi.

TOINON.

Peut-elle,

Avoir une fierté si louable , si belle.

A moins qu'un pere noble....

ANSELME.

A ce conte il faudroit ,

Qu'avec moi sa vertu n'eût pas marché bien droit.

Angélique son singe , ainsi qu'elle trop fiere...

OLIMPE.

Eh bien ?

ANSELME

Ne me ressemble en aucune maniere.

Puisqu'elle a des hauteurs qui ne sont pas de moi ,  
 Elle n'est pas ma fille.

OLIMPE.

Elle ne l'est pas ? quoi....

TOINON.

Vous allez vous fâcher.



OLIMPE.

Je suis honnête femme.

TOINON.

Sans doute.

OLIMPE.

Qu'il le dise autrement ?

TOINON.

Eh Madame ?

ANSELME.

Quel esprit !

OLIMPE.

L'honneur est mon plus sensible endroit.

TOINON à *Anselme*.

Vous avez tort. Faut-il dire ce que l'on croit ?

OLIMPE.

Il me soupçonnera ? moi qui sur la sagesse ,  
Pourrois sans craindre rien tenir tête à Lucrece  
Moi qui sur la réserve. . . .

TOINON.

On le connoît assez ,

Allez, le mal n'est pas si grand que vous pensez.  
Sur votre honneur enfin , aucun mortel ne glose ,  
Et quand sur la conduite on diroit quelque chose.  
Du moins il est d'un goût plus haut & plus exquis,  
D'assembler comme vous les Comtes, les Marquis.  
Au hazard , qu'il en coute un peu pour l'assem-  
blage ,

86 BOURGEOISES.

Que de s'encanailler & paroître trop sage.

OLIMPE.

M'encanailler ! jamais.

ANSELME.

Il faut vous excuser,

Quand sur votre noblesse on vous entend jaser :

Car la tête vous tourne.

OLIMPE.

Outragez-moi , courage.

Allons, continuez ; est-il d'un homme sage. . .

ANSELME *s'en allant.*

Vous perdez le bon sens.

TOINON.

Il nous quitte.

OLIMPE.

Suis-moi.

Il faut qu'il se démente, ou qu'il dise pourquoi.

*Bourgeoises de qualité de Haisteroche.*

BRUTAL.

*Brutal. Dire toujours la vérité en face , & ce qu'on pense des gens est une grossiereté choquante & dangereuse.*

ANSELME.

Ma fille , saluez Geraste votre époux.

C'est en lui que je mets l'espoir de ma famille.  
Monfieur vous la voyez.

GERASTE.

Quoi ! c'est là votre fille ?

ANSELME.

Oui, c'est-elle Monfieur.

GERASTE.

Où diable a-t'elle pris

Ces yeux doux & brillans qui d'abord m'ont surpris ?

ANSELME.

En elle vous voyez le portrait de fa mere.

GERASTE.

On ne diroit jamais que vous fuffiez fon pere.

Car, à n'en point mentir, je vois peu que fes traits  
Approchent de votre air ni de loin ni de près.

Que fon teint a d'éclat, ce n'est que lys & roses,  
N'est-elle point fardée ?

ANSELME.

Ah ! c'est lui faire tort ;

Elle est fans aucun fard.

GERASTE.

Je fuis comme la mort,

Ces femmes qui voulant avoir un teint d'albâtre.

Masquent le naturel d'un vifage de plâtre.

Ah le méchant ragout ! aimez-vous cela ?

Non.

GERASTE.

Je m'en vais lui parler si vous le trouvez bon.  
Vous pouvez tout ici, là, ma fille....

GERASTE.

Madame.

Puisque dans peu l'hymen vous doit rendre ma  
femme,

Je veux donc entre nous bannir le sérieux,  
Je ne devrois ici parler que de vos yeux.  
De soupirs & d'ardeur, d'amour & de tendresse.  
Mais de ces fots amans, c'est la commune adresse.  
Comme j'agis beaucoup, je parle aussi fort peu,  
Et sçai d'autre moyen de vous prouver mon feu.

FLORENCE *suivante.*

Ce début me plaît fort.

LUCRECE.

Il est incomparable.

ANSELME.

Il est assez nouveau.

LUCRECE.

Je le trouve admirable.

Monsieur a l'humeur franche, il est sans com-  
pliment,

Et sans rien déguiser il dit son sentiment.

Mon humeur, je l'avoüe, est très-particuliere ;  
Je ne sçai point flatter & suis homme sincere.  
Trahir ses sentimens est une lâcheté,  
Je ne puis rien souffrir contre la vérité.  
Ne vous étonnez pas de me voir de la forte,  
Je ne suis point un fou, qui de rubans s'escorte.  
Qui charge de galans la manche d'un pourpoint,  
Pour moi j'aime un habit qui ne me gêne point.

L U C R E C E.

En habit, en amour, chacun a sa méthode,  
G E R A S T E.

Vous avez de l'esprit & vous êtes commode.  
Dites-moi, s'il vous plaît, quel âge avez-vous  
bien ?

Dites.

L U C R E C E.

En vérité, Monsieur, je n'en sçai rien.

A N S E L M E.

Elle eut vingt trois ans à la Saint Jean dernière.

G E R A S T E.

La fille à mon avis, n'est pas fort printaniere.  
N'importe, elle me plaît, j'y vois de la santé,  
Aurez-vous des enfans en grande quantité ?  
Parlez.

BRUTAL.

ANSELME.

Sur ce sujet quelle réponse faire ?

GERASTE.

Elle peut se régler sur sa défunte mere.

ANSELME.

Le Ciel en dix-huit ans m'en donna vingt &amp; deux.

GERASTE.

Morbleu ! je n'aime point un tel présent des Cieux.

La quantité d'enfans met l'esprit à la gêne ,

C'est un rare trésor qu'une femme brehaine.

Et quand par un bonheur on la rencontre ainsi ,

Que celui qui l'épouse est exempt de souci !

Mais alors qu'on a pris femme un peu trop féconde,

On doit comme un reclus se retirer du monde.

Vivre en homme réglé , retrancher ses plaisirs ,

Ménager sa dépense &amp; borner ses desirs.

Et c'est ce que je crains beaucoup plus que la peste.

ANSELME.

Mais d'un nombre si grand elle seule me reste.

Pourquoi se chagriner &amp; se mettre en courroux ,

Le Ciel pourra répandre un tel bonheur sur vous.

GERASTE.

S'il faut s'en rapporter à Madame nature ,

Je puis bien me flatter d'une telle aventure.

Car tous vos enfans morts n'étoient pas des plus  
sains ,

Et l'on tient fort souvent de Messieurs ses germains.

ANSELME.

Mais, Monsieur, dites-moi, ma fille vous plaît-elle ?

GERASTE.

Oui, mais je ne sçai quoi lui broüille la cervelle ;  
Je vois qu'elle est chagrine & rêve incessamment,  
J'ai lieu de présumer que c'est pour quelque amant

ANSELME.

Monsieur, sur ce sujet n'ayez aucun caprice,  
Car ma fille en amour est tout à fait novice.  
Elle n'aima jamais.

GERASTE.

Eh bien donc dès demain,  
Il faut que sans façon nous nous donnions la main.  
Je suis impatient de la voir mon épouse,  
Mais à vous dire vrai j'ai l'ame un peu jalouse.  
Lucrece, au moins sçachez que je hais l'entretien,  
De Messieurs les blondins, ces grands diseurs de  
rien.

Ces muguets ajustez, aiguillons des coquettes,  
Conteurs de sots discours que l'on nomme fleu-  
rettes.

L'entretien de ces gens est toujours dangereux,  
Et souvent la vertu se corrompt avec eux.

Je crains peu ces Messieurs.

GERASTE.

Et pour moi je les crains ;  
Ils pourroient me causer mille & mille chagrins.

*Florence rit.*

Et quoi ! vous riez donc.

ANSELMÉ.

C'est une impertinente ,

Excusez-la , Monsieur.

GERASTE.

Est-ce votre servante ?

ANSELMÉ.

Oui.

GERASTE.

Si je ne me trompe , elle a le minois fin.  
Et porte la façon d'un esprit fort malin.  
Elle a bien l'encolure en faisant la rieuse ,  
De conduire à la fin une intrigue amoureuse.  
Et la mine sur-tout de glisser le poulet ,  
Et de faire un bon tour avec quelque valet.  
Mais entrons au logis.

*De l'ami qui ne flatte point. De Hanteroche.*



## CAPRICIEUX.

*Son portrait.*JACINTE *Suivante.*

Depuis près de vingt ans que pour votre bonheur  
Albert vous mit au monde, ou qu'il s'en fit hon-  
neur ,

N'avez-vous pas encor appris tout à votre aise  
Que c'est assez de voir qu'une chose lui plaise  
Pour gager à coup sûr qu'il ne la fera pas ?  
Ne connoissez-vous plus son esprit haut & bas ?  
Sans cesse possédé de nouvelles pensées.  
Qui sont au même instant par d'autres effacées.  
En moins d'un tour de main passant du blanc au  
noir,

Le matin raisonnable , impertinent le soir ,  
Tantôt faisant le foû , tantôt le politique ,  
Aujourd'hui querelleur & demain pacifique ;  
Sans raison satisfait , sans sujet irrité ,  
Contrariant , bourru , chimérique éventé,  
Homme dont la cervelle incessamment voltige ;  
Enfin persécuté d'un éternel vertige ,  
Combien d'états divers si les gens en sont crus  
Depuis qu'on les connoît n'a-t-il pas parcourus ?  
Campagnard , citadin , voyageur , solitaire ,

Courrivan, Financier, Magistrat, Mousquetaire;  
Enfin que vous dirai-je, il m'a vingt-fois sem-  
blé

Aux combats différens de son cerveau troublé  
De voir un bataillon d'ames de toute espee  
Qui mutuellement voulant se faire piece  
Se chamaillent sans cessé & le jour & la nuit,  
Et dont l'une défait ce que l'autre a construit.

## HORTENSE.

Tu me le dépeins là d'une étrange figure;  
Il est homme d'esprit cependant.

## JACINTE.

Chose sùre.

Mais il n'en a pas moins le défaut que j'ai dit :  
Chacun pour être fou n'a pas assez d'esprit.  
Tout bien examiné, les plus grands personnages  
Ne sont pas, croyez moi, quelquefois les plus  
sages;  
Des gens d'esprit souvent la folie est le lot,  
Et parfois la sagesse est la vertu d'un sot.

*Sc. 2. Act. 1. du Capricieux de Rousseau.*



## CAPRICIEUX.

*Ses boutades. Dans la mauvaise humeur où est Albert de ce que son carrosse a été accroché dans Paris par une voiture & qu'il a versé, il prend le parti sur cette seule raison de se retirer à la Campagne, & d'y confiner sa famille.*

ALBERT.

Maugrebleu du voyage, & peste soit l'amour ;  
Ah c'est vous. \* Que les fièvres quartaines  
( Puissent serrer Pamphile & son chien de )  
cennes.

LUCILE.

Quel sujet.....

ALBERT.

J'ai failli de me rompre le cou.

HORTENSE.

Vous, mon Pere, &amp; comment ?

ALBERT.

En cherchant ce vieux fou.  
Comme nous étions prêts de sortir de la Ville,

\* Il apperçoit Lucile fille de Pamphile : on lui avoit fait croire que Pamphile étoit à Vincennes.

Mon benet de Cocher voulant faire l'habile  
 A de trois coups de fouet appliqués brusquement  
 De mes chevaux tardifs hâté le mouvement.  
 Deux traîtres de Rouliers venoient bride abba-  
 tue ,

Frifant également les côtés de la rue ;  
 Et mon double Coquin se lançant au milieu  
 A rencontré si juste & l'un & l'autre effieu ,  
 Qu'ils ont en s'accrochant emmené mes deux  
 roues ,

Et laissé mon carosse au beau milieu des boues.

A L B E R T.

L'accident. . . Ah parbleu , je n'y serai plus pris :  
 Et si passé demain l'on me trouve à Paris . . .

H O R T E N S E.

Quoi ! vous quittez Paris ?

A L B E R T.

Oui , c'est chose conclue.

Tout me déplaît ici , tout me choque la vue.  
 Je vais à la Campagne établir mon séjour ,  
 Et demain je décampe à la pointe du jour.  
 Il faut être morbleu , bien fat , bien imbecille  
 Pour vouloir habiter une maudite Ville ,  
 Où les dangers par tout vous suivent à foison ,  
 Où sans compter tous ceux qu'on court dans sa  
 maison.

Le

Le bruit , le mauvais air , l'ennui , les maladies ,  
La chute des planchers , le vol , les incendies ;  
Vous n'osez pas sortir , faire un pas sans trembler.  
Sans risquer qu'un bandit vous vienne quereller ,  
Qu'une tuile en tombant vous fasse plaie ou  
bosse ;

Ou qu'un maudit Roulier brise votre carosse ,  
C'en est fait , j'y renonce , & j'ai lieu de cherir  
Le péril fortuné que je viens de courir ,  
Qui m'inspirant l'ennui d'une vie inquiète  
A fait naître en mon cœur l'amour de la retraite.

H O R T E N S E.

Loin de blâmer en vous les justes mouvemens ,  
Nous avons toutes deux les mêmes sentimens ;  
Et le choix d'un séjour tranquille & solitaire ,  
Est la seule faveur qui nous puisse être chère.

A L B E R T..

Comment la solitude ?

H O R T E N S E.

Est mon plus doux objet.

A L B E R T.

Est-il possible ? Et vous ?

L U C I L E.

C'est le choix que j'ai fait.

A L B E R T.

Parbleu , je vous en loue &amp; je suis ravi d'aise

E

De voir que comme à moi , ce parti là vous  
plaîse.

En effet , c'est le seul à regarder de près  
Qui puisse convenir à des esprits bien faits.

On n'a pas devant soi quand on renonce au  
monde

Mille fâcheux objets dont par tout il abonde,  
On ne voit point un fat de valet escorté  
Du mérite indigent morguer la pauvreté,  
Ni d'indignes flatteurs une troupe importune  
Lâchement prosternée aux pieds de la fortune  
Rendre au vice en faveur un hommage effronté,  
Et vendre au plus offrant la libre vérité ;  
En un mot , loin d'ici , je veux finir ma vie ,  
Et je vous sçai bon gré d'avoir la même envie.  
Pamphile doit ce soir venir ici , je croi ,  
Et je veux l'enroller pour venir avec moi.

LUCILE.

De grace obtenez-en l'aveu que je desiré,  
Qu'il approuve le choix du Couvent où j'aspire.

ALBERT.

Du Couvent ?

LUCILE.

Oui , c'est là notre soin le plus doux,  
Et ce que toutes deux nous espérons de vous.

ALBERT.

Quoi ! l'amour du Couvent est donc l'unique cause. ....

LUCILE.

Sans doute : comment donc entendez-vous la chose ?

ALBERT.

J'entens que nous serons mariés cette nuit :  
Que demain du matin nous partirons sans bruit ;  
Et que tous quatre unis dans une paix profonde,  
Nous irons oublier tout le reste du monde.

LUCILE.

A ce que je puis voir nous nous entendons mal.

HORTENSE.

Oui , mon Pere , & l'hymen est un lien fatal ;  
Un joug qui changeroit en maux insupportables  
Nos plaisirs les plus doux & les plus souhaitables.

ALBERT.

Comment donc ? quel mystere. . . . hom , je vois  
ce que c'est :

Notre hymen vous chagrine à ce qu'il me paroît.  
Le prétexte du Cloître est un trait de prudence  
Pour attraper du tems & flatter l'Espérance ,  
Vous de Valere , & vous de quelque autre blondin ,

E ij



Et moi, vous me prenez pour un bon Paladin;  
Pour un homme à donner dans tout ce qu'on  
propose.

Mais nous verrons tantôt quel tour prendra la  
chose.

Pour Valere, je veux être pétrifié.

Si jamais moi vivant, il met ici le pié;

Et pour lui retrancher tout sujet d'espérance

Je lui veux dès ce soir prononcer sa sentence.

### HORTENSE.

Hélas! vous flatez là mon plus solide espoir,

Sauvez-moi pour jamais du péril de le voir.

### ALBERT.

Oh de ce côté là, vous serez bien servie,

Et si pour le Couvent vous avez tant d'envie,

Vous pouvez toutes deux compter qu'en nous  
suivant,

Vous vivrez comme on fait au plus rude Cou-  
vent.

Nous irons sans former de courses incertaines,  
Quelque part dans l'Auvergne, ou bien dans les  
Cévennes.

Tranquiles vous vivrez en ces lieux écartés,  
Dans le mépris du monde & de ses vanités.

Vous passerez ainsi toute l'année entière,  
Les jours dans le travail, les nuits dans la  
prière.



Et comme en cet état les tribulations ,  
 Du mérite parfait sont les occasions.  
 Nous vous en donnerons tant , de toute ma-  
 niere .  
 Que vos vœux y pourront trouver ample ma-  
 tiere.

Sc. 4. Act. 4. du Capricieux de Rousseau.

## CHARLATAN.

*Charlatan qui s'annonce pour un homme  
 rare dans son espèce , & qui vient à bout  
 de guérir tous les maux par la sympathie.  
 Bien des hommes se laissent séduire au  
 langage d'un Charlatan.*

## GERONTE.

Nous vous avons Monsieur, fait venir de bien loin;  
 Mais les habiles gens se cherchent au besoin.  
 Pardonnez cette faute au caprice d'un pere ,  
 Qui sçait ce qu'un tel soin demande de salaire.

## LE MEDECIN.

Cela suffit , sur moi l'intérêt n'a rien fait ,  
 Et si je réussis je suis trop satisfait.  
 Mon dessein n'est pas tel qu'on se le persuade ,  
 Mais sans perdre de tems voyons notre malade.

## GERONTE.

La voilà près de vous.

Voyons en quel état.

Est votre poux ?

GERONTE.

Eh bien ?

LE MEDECIN.

*lente febricitat.*

GERONTE.

Que veut dire cela ? hem ?

LE MEDECIN.

Que sa fièvre est lente.

GERONTE.

J'entens.

LE MEDECIN.

Depuis quel tems êtes-vous languissante ?

LUCILE.

Depuis près de trois mois.

GERONTE.

Elle a l'esprit fort sain.

LE MEDECIN.

Fortbien , de quelle espèce étoit le Medecin  
Qui vous a visitée ? étoit-il dogmatique ?  
Étoit-il méthodique ? étoit-ce un Empirique ?

LUCILE.

Je me sens un peu mal , mais Lise que voilà ,  
Vous rendra sur le champ , compte de tout  
cela.

Excusez ma foiblesse , elle pourra suffire.

L I S E *suivante.*

Ma foi , je ne sçai pas ce que cela veut dire ,  
Mais Je puis assurer sans en sçavoir les noms ,  
Que nous en avons vû de toutes les facons.  
Sur ce chapitre là , tout le monde raffine ,  
Il n'est point de voisin , il n'est point de voisine ,  
Qui donnant là dessus dedans quelque panneau ,  
Ne nous ait envoyé quelque docteur nouveau.  
Nous avons v   ceans un plumet qui gascone ,  
Un Abbé qui guérit par des poudres qu'il donne.  
Un diseur de grands mots , jadis Musicien ,  
Qui fait un dissolvant & ne guérit de rien.  
Six Medecins crasseux , qui venoient sur des mules ;  
Un arracheur de dents , qui donne des pillules.  
La veuve d'un Chimiste , & la sœur d'un Curé ,  
Qui font à fraix communs d'un baume coloré ,  
Un Chevalier de Malte , une dévote , un Moine ,  
Le Chevalier guérit avec de l'antimoine.  
Le Moine avec des eaux de diverses facons ,  
La dévote guérit avec des Oraisons.  
Que vous dirai-je enfin , Monsieur , de chaque  
espèce ,

Il est venu quelqu'un visiter ma maîtresse.

Chacun à la guérir s'étoit bien défendu ,

Cependant vous voyez , c'est de l'argent perdu. . .

Je guérirai Madame , & cent autres comme elle ;  
J'ai trouvé pour guérir une mode nouvelle.  
Prompte , sûre , agréable & facile.

GERONTE.

Tant mieux.

CRISPIN.

Voici quelque Sorcier.

ERASTE.

Ou quelque cerveau creux.

LE MEDECIN.

Les autres Medecins dont ici vous parlez ,  
Sont gens infatuez d'une vieille méthode ,  
Qui n'ont pas le talent d'inventer une mode.  
Pour guérir un malade.

GERONTE.

Allons de grace au fait.

Quelle cause produit ce surprenant effet ?  
Que faut-il pour guérir un mal dont la racine. . .

LE MEDECIN.

De ses ongles rognez ou bien de son urine.  
Ou même si l'on veut de ses cheveux , après ;  
Par l'occulte vertu d'un mixte que je fais.  
Je prétends la guérir , fut elle à l'Amérique.

LISE *à part.*

Je gage que voici le docteur sympathique ,

Dont on a tant parlé....

GERONTE.

Ce secret me surprend.

Mais comment se produit un miracle si grand,  
Comment cela se fait, voyons je vous en prie?

LE MEDECIN.

C'est par cette vertu, dite de sympathie,  
Voici comment; ce sont des effets merveilleux;  
De ces ongles rognez, Monsieur, de ces cheveux,  
Ou bien de cette urine, il sort une matiere;  
Comme de tous nos corps, subtile, singuliere,  
Que Democrite appelle en ses doctes écrits,  
Atomes, petits corps, & d'autres, des Esprits.  
Ce sont de petits corps, Monsieur, que je m'ap-  
plique,

A guérir par l'effort d'un mixte sympathique.  
Ces petits corps guéris, dès ce moment, dès  
lors,

Vont à travers de l'air chercher les petits corps,  
Qui sont sortis du corps du malade, de grace  
Suivez-moi pas à pas; & pénétrant l'espace,  
Qui les a séparés depuis qu'ils sont dehors;  
Sans s'arrêter jamais aux autres petits corps,  
Qui sont sortis du corps de quelqu'autre, de sorte  
Qu'ayant enfin trouvé dans l'air qui les transporte,  
Les petits corps pareils à ceux dont nous parlons,

E v

Les fufdits petits corps comme de poffillons ,  
 Guéris par la vertu du mixte fympathique ,  
 Leur portent la fanté que je leur communique ;  
 Et le malade alors reprenant fa vigueur ,  
 Se fent gaillard, dispos, fans mal & fans douleur.

CRISPIN.

Ainfi ces petits corps qui vont avec viteffe ;  
 Emportent par écrit avec eux leur adrefse ;  
 Et pour connoître ceux qu'ils vont chercher  
     fi loin ,  
 Sans doute ils font marqués , Monsieur à quel-  
     que coin.

GERONTE.

Écoutez ce maraud.

CRISPIN.

Se pourroient-ils ?....

GERONTE.

Ecoute.

Ce remède eft-il sûr ?

LE MEDECIN.

S'il eft sûr ? Le beau doute !  
 Qu'un Malade ait la fièvre , & qu'on me mette en  
     main ,  
 De fes ongles rognez , de fes cheveux , foudain  
 Les mettant dans un arbre avec certains mé-  
     langes ,

Mon mixte produira des prodiges étranges ,  
Et par un changement que l'on admirera ,  
L'homme perdra la fièvre & l'arbre la prendra.

CRISPIN.

Ainsi, si vous vouliez, vous donneriez les fièvres,  
A toute la forêt d'Orleans.

GERONTE.

Si tes lèvres....

LISE.

La fièvre ! Mais Monsieur à quoi connoissez-vous  
Que l'arbre l'a ? Par où lui tâtez-vous le pouls ?  
Je serois bien aisé de l'apprendre.

LE MEDECIN.

Voici comment la chose est aisée à comprendre.  
Quand vous vous promenez, ne remarquez-vous  
pas ,

Que des arbres souvent éloignés de six pas ,  
Sont si fort ébranlés , que leurs branches s'as-  
semblent.

LISE.

Oui , quelquefois.

LE MEDECIN.

Eh bien , c'est la fièvre qu'ils tremblent

LISE.

Quels contes !

E vj

Qu'un malade ait la gangrene

GERONTE.

Bon

LE MEDECIN.

L'arbre prendra son mal de la même façon.

CRISPIN.

A quoi reconnoit-on que l'arbre a la gangrene ?

GERONTE.

Maraud.

CRISPIN.

Plus que ce mot.

LE MEDECIN.

On le connoit sans peine

Par les rameaux qui sont jaunâtres, demi verts,

Ou par ses fruits qui sont pourris & pleins de vers.

LISE.

A ce compte il n'est point, si la preuve est  
certaine,

D'arbre qui n'ait, Monsieur, la fièvre ou  
la gangrene.

ERASTE *à part.*

Cet homme aux petits corps, n'a pas l'esprit  
bien sain,

*haut.*

Mais, Monsieur, j'apperçois votre autre Me-  
decin.



S'il connoît celui-ci, vous aurez de la peine....

LE MEDECIN.

Je reviendrai ce soir.

GERONTE.

Cet homme est fort habile,

*De la fille Medecin de Montfleuri.*

CHIRURGIEN DE CAMPAGNE.

qui fait le Docteur.

*Un homme qui vit à la Campagne , &  
qui est seul de sa profession , devient fa-  
cilement pédant & Charlatan.*

M. CHIROS.

Comment depuis trois jours s'est-on ici conduit ?

Madame a-t-elle bien reposé cette nuit ?

A-t-elle de la joye ? est-elle sans tristesse ?

Prend-elle tous les jours encor du lait d'anesse ?

Mon remède a-t'il fait son opération ?

N'a-t'il point adouci son inflammation ?

A-t-elle l'appétit meilleur qu'à l'ordinaire ?

Un bon dormir, qui est, qu'aucun songe n'altère ;

Répond donc si tu veux : as-tu perdu la voix ?

FLORINE.

Eh vous me demandez vingt choses à la fois ;

Comment fournir à tout en même tems ?

CHIROS.

Tous les momens sont chers en fait de médecine,  
Sur-tout à moi qui suis tellement occupé,  
Que tout autre en auroit l'esprit un peu troublé.

FLORINE.

Vous avez donc beaucoup de malades ?

CHIROS.

Je pense

En avoir plus de cent, la plupart d'importance,  
Tous les jours, Dieu-merci, quelqu'un perd la  
santé.

FLORINE.

Cela vous accommode ?

CHIROS.

Oui, mais en vérité

On se fatigue bien à courir. Sur mon ame  
Quelquefois...

FLORINE.

Ecoutez. Avant de voir Madame  
Dont vos raisonnemens font tout le mal qu'elle a.

CHIROS.

Si je la vois souvent, c'est.....

FLORINE.

Quatre mots pour Crispin.....

CHIRO S.

Eh bien que faut-il faire ?

Qu'a-t'il ?

FLORINE.

Il a ce mal que vous nous avez dit ?

CHIRO S.

Quel mal ?

FLORINE.

Ces vertigos qui lui tournent l'esprit ;  
Vous nous disiez tout bas qu'il étoit hypocondre.

CHIRO S.

Je ne m'en souviens pas , mais je puis vous ré-  
pondre.

*Il regarde Crispin.*

Que si j'ai dit qu'il l'est, il doit l'être ; en effet ;  
Je vois par ses regards qu'il a l'esprit mal fait ;  
Il a les yeux roulans effarés.

CRISPIN.

Je vous prie ;

Croyez-vous que je sois en péril de ma vie ?

CHIRO S.

Non , à moins qu'à ce mal quelqu'autre ne soit  
joint.

CRISPIN.

Eh quel est-ce donc ce mal que je ne connois  
point ?

## CHIROS.

C'est sans en rien sentir, que le cerveau s'attaque;  
 Mais on ne laisse pas d'être hypondriaque,  
 L'esprit quoiqu'agité paroît être en repos :  
 Or hyponcondrion , *id est* , Lagonopos.  
*Vel præcordiorum inflammatio.*

## CRISPIN.

Peste ;

C'est être bien malade..

## CHIROS.

Ecoute donc le reste ;  
 De ce qu'une humeur noire à causé de chaleur ,  
 Aux viscères qui sont les plus voisins du cœur ,  
 Il se porte au cerveau des vapeurs dont ensuite  
 L'Imagination échauffée & séduite....  
 Elle engage si bien le malade à rêver ,  
 Qu'il va jusqu'au délire & ne s'en peut sauver.

## FLORINE.

Tu vois Crispin.

Jentens à peu près.

## FLORINE.

La folie.

Vient comme il l'a conté.

## CRISPIN.

Sans doute en Italie  
 J'ai bien vu de ces maux de trop de chaleur.

CHARLATAN. 113  
CHIRO S. *tirant son étui.*

Va ,

Je prétends te guérir dans peu.....

CRISPIN.

Serviteur.

CHIRO S.

Voyons comment te bat le poul.

CRISPIN.

Eh oui da.

CHIRO S.

La saignée

Jamais dans un tel mal ne doit être épargnée ,

Pour en guérir plutôt , nous ne ferons point mal

De te tirer d'abord du sang artériel.

Comme il est fort subtil , c'est son intemperie

Qui cause les vapeurs....

CRISPIN.

Vapeurs soit , je vous prie ;

CHIRO S.

Bois-tu souvent ?

CRISPIN.

Selon que j'ai soif,

CHIRO S.

L'appétit ;

L'as - tu bon , bien ouvert ?

CRISPIN.

J'en suis content, suffit.

CHIRO S.

Dors - tu ?

CRISPIN.

Non, vous voyez que je veille.

CHIRO S.

N'as-tu point quelquefois des tintoins dans l'oreille ?

Car en fait d'hypocondre....

CRISPIN.

Ah ! plus de questions.

Je pourrais envoyer vos hypocondrions....

CHIRO S.

L'accès te prend, il faut afin qu'il soit moins rude,  
Te saigner promptement ; par ton inquiétude,  
Je vois bien que tu vas....

CRISPIN.

Ma foi, Monsieur Chiros ;

Vous ferez sagement de me tourner le dos,  
Dans l'humeur où je suis, il n'en faudroit plus  
guere

Pour vous faire appliquer.....

CHIRO S.

Tu te mets en colere ;

Ça donne-moi la temple, afin qu'un peu plus bas,

Je t'ouvre le Vaisseau.....

CRISPIN.

Ne vous y frottez pas.

CHIROS.

Écoute, on sçait par où te rendre plus traitable ;  
Il est des bistouris.

CRISPIN.

Des bistouris ; au diable.

Cherche qui tu voudras pour le bistouriser.

*Act. 2. Sc. 10. Des Nobles de Province, de Hauteroche.*

## COMEDIE.

*Bonne Comédie. Quelles sont en partie les  
qualités qu'elle doit avoir.*

On devroit ce me semble en une Comedie ;  
Y rencontrer toujours ce qu'on y trouve pas ,  
Ces traits , ces incidens , heureux & nécessaires ,  
Cet aimable embarras qui vous tient en arrêt ,  
Et qui de Scene en Scene augmentant l'intérêt ,  
Par des événemens qui paroissent contraires ,  
Mene insensiblement l'action à son but.

*Critique de la fausse Antipatie.*

## FIN COMIQUE.

*Un Auteur habile sçait faire un jeu de Theatre très-amusant d'un trait fabuleux & hors de vrai semblance,*

Le mérite de cette Scene consiste dans la situation que l'Auteur a imaginée, comme capable de plaire au Spectateur. Le jeu de Théâtre est si plaisant, & l'Auteur a répandu tant d'agrement & de génie dans les propos de Sosie, que le Lecteur sera bien aise de voir ici une des plus plaisantes Scenes de l'Amphitruon.

## S O S I E.

Qui va là? ma peur à chaque pas s'accroît;

Messieurs, ami de tout le monde,

Ah! quel audace sans seconde,

De marcher à l'heure qu'il est....

Mais enfin dans l'obscurité,

Je vois notre maison, & ma frayeur s'évade;

Il me faudroit pour l'ambassade,

Quelque discours prémédité,

Je dois aux yeux d'Alcmene un portrait militaire,

Du grand combat qui met nos ennemis à bas,

Mais comment diantre le faire,

Si je ne m'y trouvai pas?



N'importe parlons-en , & d'estoc & de taille ,

Comme oculaire témoin :

Combien de gens font-ils des récits de bataille ;

Dont ils se sont tenus loin ?

Pour jouer mon rôle sans peine ,

Je le veux un peu repasser ,

Voici la chambre où j'entre en Courrier que l'on  
mène ,

Et cette Lanterne est Alcmene ,

A qui je me dois adresser.

*Il pose la lanterne à terre & lui adresse son  
compliment.*

Madame , Amphitrion mon maître & votre  
époux ,

Bon ! beau début ! l'esprit toujours plein de  
vos charmes ,

M'a voulu choisir entre tous ,

Pour vous donner avis du succès de ses armes.

Et du désir qu'il a de se voir près de vous.

*Ha ! vraiment mon pauvre Sosie ,*

*A te revoir j'ai de la joye au cœur.*

Madame , ce m'est trop d'honneur ,

Et mon destin doit faire envie ,

Bien répondu ! *Comment se porte Amphitrion ?*

Madame , en homme de courage.

Dans les occasions ou la gloire l'engage.

Fort bien ! belle Conception !

*Quand viendra-t'il par son retour charmant ;*

*Rendre mon ame fatissait ?*

**Le** plutôt qu'il pourra , Madame assurément.

Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite.

*Ah ! mais quel est l'état , où la guerre l'a mis ?*

*Que dit-il ? que fait-il ? contente un peu mon ame.*

Il dit moins qu'il ne fait , Madame ,

Et fait trembler les ennemis.

**Peste !** où prend mon esprit toutes ces gentilleses ?

*Que font les revoliez ? dis-moi quel est leur sort ?*

Ils n'ont pu résister , Madame à notre effort.

Nous les avons taillez en pieces ,

Mis Pteleras leur chef à mort.

**Pris** Telebe d'affaut & déjà dans le port ,

Tout rétentit de nos proüesses.

*Ah quel succès ! ô Dieux ! qui l'eut pu jamais croire !*

*Raconte-moi Sosie un tel événement.*

Je le veux bien , Madame , & sans m'enfler de gloire ,

Du détail de cette victoire ,

Je puis parler très sçavament.

Figurez-vous donc que Telebe ,

Madame est de ce coté : \*

C'est une Ville en vérité ,

\* Il marque les lieux à terre.

Aussi grande quasi que Thèbe,  
La riviere est comme là.

Ici nos gens se camperent ,  
Et l'espace que voilà ,  
Nos ennemis l'occuperent.  
Sur un haut vers cet endroit ,  
Etoit leur Infanterie ,  
Et plus bas du coté droit ,  
Etoit la Cavalerie.

Après avoir aux Dieux adressé les prieres ,  
Tous les ordres donnez , on donna le signal ,  
Les ennemis pensant nous tailler des croupieres ,  
Firent trois pelottons de leurs gens à cheval ,  
Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée ,  
Et vous allez voir comme quoi.

Voilà notre avant-garde à bien faire animée ,  
Là les archers de Creon notre Roi ,  
Et voici le corps d'armée ,  
Qui d'abord... \* attendez, le corps d'armée a peur ,  
J'entens quelque bruit ce me semble ,

MERCURE.

Sous ce minois qui lui ressemble ,  
Chassons de ces lieux ce causeur.

S O S I E.

Cette nuit en longueur me semble sans pareille ,

*\* On fait un peu de bruit.*

Il faut depuis le tems que je suis en chemin ;  
 Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin ;  
 Ou que trop tard au lit le blond Phœbus somme-  
 mille ,

Pour avoir trop pris de son vin.

## MERCURE.

Comme avec irrévérence ,

Parle des Dieux ce maraut ,

Mon bras sçaura bientôt ,

Châtier cette insolence ,

Et je vais m'égayer avec lui comme il faut ,

En lui volant son nom avec sa ressemblance.

## S O S I. E.

Eh par ma foi , j'avois raison ,

C'est fait de moi , chétive créature ,

Je vois devant notre maison ,

Certain homme dont l'encolure ,

Ne me présage rien de bon ,

Pour faire semblant d'assurance ,

Je veux \* chanter un peu d'ici.

## MERCURE.

Qui donc est ce Coquin qui prend tant de  
 licence ,

Que de chanter & m'étourdir ainsi ?

\* Il chante , & lorsque Mercure parle , sa voix s'a-  
 foiblit peu à peu.

Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique.

S O S I E.

Cet homme assurément n'aime pas la musique.

M E R C U R E.

Depuis plus d'une semaine ,

Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os ,

La vertu de mon bras se perd dans le repos ,

Et je cherche quelque dos ,

Pour me remettre en haleine.

S O S I E.

Quel diable d'homme est ceci ?

De mortelles frayeurs, je sens mon ame atteinte.

Mais pourquoi trembler tant aussi ?

Peut-être a-t'il dans l'ame autant que moi de  
crainte ,

Et que le drôle parle ainsi ,

Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.

Oui , oui , ne souffrons point qu'on nous croye  
un Oïson.

Si je ne suis hardi , tâchons de le paroître ,

Faisons-nous du cœur par raison.

Il est seul comme moi , je suis fort , j'ai bon  
Maître ,

Et voilà notre maison.

M E R C U R E.

Qui va là ?

F

S O S I E.

Moi.

M E R C U R E.

Qui moi ?

S O S I E.

Moi, courage Sosie;

M E R C U R E.

Quel est ton fort, dis-moi ?

S O S I E.

D'être homme &amp; de parler;

M E R C U R E.

Es-tu maitre ou valet ?

S O S I E.

Comme il me prend envie

M E R C U R E.

Où s'adressent tes pas ?

S O S I E.

Où j'ai deffein d'aller.

M E R C U R E.

Ah ceci me déplaît.

S O S I E.

J'en ai l'ame ravie.

M E R C U R E.

Résolument par force ou par amour ,

Je veux sçavoir de toi Traître ,

Ce que tu fais , d'où tu viens ayant jour ;

Où tu vas à qui tu peux être.

S O S I E.

Je fais le bien & le mal tour à tour,  
Je viens de là, vais là, j'appartiens à mon Maître;

M E R C U R E.

Tu montre de l'esprit, & je te vois en train,  
De trancher avec moi de l'homme d'importance,  
Il me prend un désir pour faire connoissance,  
De te donner un soufflet de ma main.

S O S I E.

A moi-même !

M E R C U R E.

A toi-même, & t'en voilà certain.\*

S O S I E.

Ah ah ! c'est tout de bon ?

M E R C U R E.

Non ce n'est que pour rire,  
Et répondre à tes quolibets.

S O S I E.

Tu Dieu, l'ami, sans vous rien dire,  
Comment vous baillez des soufflets !

M E R C U R E.

Ce sont-là de mes moindre coups  
De petits soufflets ordinaires.

\* Il lui donne un soufflet.

S O S I E.

Si j'étois aussi prompt que vous,  
Nous ferions de belles affaires.

M E R C U R E.

Tout cela n'est encor rien ,  
Pour y faire quelque pause ,  
Nous verrons bien autre chose ,  
Poursuivons notre entretien.

*S O S I E veut s'en aller.*

Je quitte la partie.

M E R C U R E.

Où vas tu ?

S O S I E.

Que t'importe ?

M E R C U R E.

Je veux sçavoir où tu vas ?

S O S I E.

Me faire ouvrir cette porte.  
Pourquoi retiens-tu mes pas ?

M E R C U R E.

Si jusqu'à l'approcher tu pousse ton audace ,  
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

S O S I E.

Quoi tu veux par ta menace ,  
M'empêcher d'entrer chez nous ?



MERCURE.

Comment chez nous ?

SOSIE.

Oui chez nous.

MERCURE.

O le Traître !

Tu te dis de cette maison ?

SOSIE.

Fort bien. Amphitrion n'en est-il pas le maître ?

MERCURE.

Eh bien, que fait cette raison ?

SOSIE.

Je suis son valet.

MERCURE.

Toi.

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet.

SOSIE.

Sans doute ;

MERCURE.

Valet d'Amphitrion ?

SOSIE.

D'Amphitrion, de lui ;

F ij

Ton nom est !

S O S I E.

Sofie.

MERCURE.

Heu comment ?

S O S I E.

Sofie.

MERCURE.

Ecoute.

Sais-tu que de ma main je t'affomme aujourd'hui.

S O S I E.

Pourquoi ? de quelle rage est ton ame saisie ?

MERCURE.

Qui te donne, dis-moi, cette témérité ?

De prendre le nom de Sofie.

S O S I E.

Moi je ne le prens point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible, & l'impudence extrême !

Tu m'oses soutenir que Sofie est ton nom ?

S O S I E.

Fort bien, je le soutiens, par la grande raison ;  
Qu'ainsi l'a fait des Dieux la puissance suprême.

Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,  
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE *le bat.*

Mille coups de bâton doivent être le prix  
D'une pareille effronterie.

S O S I E.

Justice, Citoyens ! au secours je vous prie.

MERCURE.

Comment, bourreau, tu fais des cris ?

S O S I E.

De mille coups tu me meurtris,  
Et tu ne veux pas que je crie ?

MERCURE.

C'est ainsi que mon bras....

S O S I E.

L'action ne vaut rien.

Tu triomphe de l'avantage,

Que te donne sur moi, mon manque de cou-  
rage.

Et ce n'est pas en user bien,

C'est pure fanfaronnerie,

De vouloir profiter de la poltronerie ;

De ceux qu'attaque notre bras.

Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une  
belle ame,

Et le cœur est digne de blâme,

F iiij

Contre des gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Eh bien , es-tu Sosie ; à présent qu'en dis tu ?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de Metamorphose ,

Et tout le changement que je trouve à la chose ,  
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE.

Encor ? cent autres coups , pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grace fais treve à tes coups.

MERCURE.

Fais donc treve à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira , je garde le silence ,  
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Est-tu Sosie encor , dis traître ?

SOSIE.

Hélas ! je suis ce que tu veux ,

Dispose de mon sort , tout au gré de tes vœux ,

Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie , à ce que tu disois.

## SOSIE.

Il est vrai , jusqu'ici j'ai cru la chose claire ,  
 Mais ton bâton sur cette affaire ,  
 M'a fait voir que je m'abusois.

## MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie , & tout Thebe l'avouë ;  
 Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi ;

## SOSIE.

Toi Sosie ?

## MERCURE.

Oui Sosie ; & si quelqu'un s'y jouë ,  
 Il peut bien prendre garde à soi.

## SOSIE.

Ciel ! me faut-il ainsi renoncer à moi-même ;  
 Et par un imposteur me voir voler mon nom ;  
 Que son bonheur est extrême ,  
 De ce que je suis poltron ! ...

## MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie enfin de certitude ;  
 Fils de Dave honnête berger ,  
 Frere d'Arpage mort en pays étranger ,  
 Mari de Cleanthis la prude ,  
 Dont l'humeur me fait enrager ,  
 Qui dans Thebe ai reçu mille coups d'étrivieres ;  
 Sans en avoir jamais dit rien ,  
 Et jadis en Public fut marqué par derriere ,

Pour être trop homme de bien.

S O S I E.

Il a raison , à moins d'être Sosie ,

On ne peut pas sçavoir tout ce qu'il dit.

Et dans l'étonnement dont mon ame est saisie ,

Je commence à mon tour à le croire un petit.

En effet maintenant que je le considère ,

Je vois qu'il a de moi , taille , mine , action ,

Faisons lui quelque question ; afin d'éclaircir ce  
mystère.

Parmi tout le butin fait sur nos ennemis ;

Qu'est ce qu'Amphitrion obtint pour son partage ?

M E R C U R E.

Cinq fort gros diamans , en nœud proprement  
mis ,

Dont leur Chef se paroît , comme d'un rare  
Ouvrage

S O S I E.

A qui destine-t'il un si riche présent ?

M E R C U R E.

A sa femme , & sur elle il le veut voir paroître.

S O S I E.

Mais où pour l'apporter est-il mis à présent ?

M E R C U R E.

Dans un Coffret scellé des armes de mon Maître.

FIN COMIQUE. 131.  
SOSIE.

Il ne ment pas d'un mot à chaque repartie ,  
Et de moi je commence à douter tout de bon ;  
Près de moi par sa force il est déjà Sosie ,  
Il pourroit bien encore l'être par la raison ,  
Pourtant quand je me tâte & que je me rappelle  
Il me semble que je suis moi.

Où puis-je rencontrer une clarté fidele ,  
Pour démêler ce que je vois.

Ce que j'ai fait tout seul & que n'a vu personne  
A moins d'être moi-même on ne le peut sçavoir ,  
Par cette question il faut que je l'étonne :  
C'est de quoi le confondre & nous allons le voir ;  
Lorsqu'on étoit aux mains , que fis-tu dans nos

Tentes ,

Où courus-tu seul te fourrer ?

MERCURE.

D'un Jambon.

SOSIE.

L'y voilà.

MERCURE.

Que j'allai déterrer ;

Je coupai bravement deux tranches succulentes ;

Dont je sçûs fort bien me bourrer ,

Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage ,

Et dont avant le goût les yeux se contentoient.

E vj.

Je pris un peu de courage ,  
Pour nos gens qui se battoient.

S O S I E.

Cette preuve sans pareille ,  
En sa faveur conclut bien ,  
Et l'on n'y peut dire rien ,  
S'il n'étoit dans la bouteille.

Je ne sçaurois nier aux preuves qu'on m'expose ;  
Que tu ne sois Sosie , & j'y donne ma voix ,  
Mais si tu l'es , dis-moi qui tu veux que je sois ,  
Car encor faut-il bien que je sois quelque chose.

M E R C U R E.

Quand je ne serai plus Sosie ,  
Sois-le , j'en demeure d'accord ;  
Mais tant que je le suis , je te garantis mort ,  
Si tu prends cette fantaisie.....

S O S I E.

Laiſſons ce diable d'homme & retournons au  
Port ,

Juste Ciel ! j'ai fait une belle Ambassade !

*Amphitruon Act. I. Sc. 1. & 2.*



## COMIQUE FACETIEUX.

*Image d'un Comique Facetieux. Il y a un grand Jeu de Théâtre dans cette Scène, & il est aisé de se le représenter à la seule lecture.*

MIROBOLAN *Médecin.*

*parlant à une Suivante.*

Qu'on fasse ajuster cette Salle proprement ; afin de bien recevoir tous ceux qui me feront l'honneur de se trouver à la dissection de ce Corps que doit m'envoyer aujourd'hui le Maître des hautes œuvres, & aussitôt qu'on l'aura apporté, songe à le faire mettre dans la cave. Cependant je m'en vais voir trois ou quatre malades dont je n'espère pas grand chose.

*Il sort.*

CRISPIN.

Comme je rodois autour d'ici pour voir si je te pourrois donner cette Lettre que mon maître écrit à Alcine, j'ai vu sortir M. Mirobolan, & en même tems je suis entré comme tu vois.

DORINE.

Ferme cette porte afin que nous parlions en sûreté ; Eh bien qui envoie cette Lettre ?

34 COMIQUE FACETIEUX.  
CRISPIN.

Mon Maître qui se désespère de ce qu'Alcine lui a dit tantôt touchant le mariage de son père & d'elle.

DORINE.

Il faut empêcher que cela ne se fasse.

CRISPIN.

Diantre, tu y perdrais plus que personne : tu n'aurois pas l'avantage de m'avoir pour mari, moi qui t'aime plus que cinquante.

DORINE.

Tu crois donc que ce soit un grand avantage ?

CRISPIN.

Affurément, mais ne parlons pas de cela davantage, dis-moi, d'où vient que tu étois ici avec M. Mirobolan ?

DORINE.

C'est qu'il doit faire demain la dissection d'un Pendu ; & comme il choisit ce lieu pour ce sujet, il m'ordonnoit de le faire ajuster au plutôt : maintenant il faut que ton maître prenne d'autres mesures pour parler à notre fille, car cet endroit étant occupé, ils n'auront plus la liberté de s'entretenir si facilement qu'ils l'avoient. Donne-moi cette Lettre, je vais faire en sorte de la donner & d'en avoir réponse.

COMIQUE FACETIEUX. 135  
CRISPIN.

Tiens, va vite.

MIROBOLAN *frappant à la porte  
de la rue.*

Hola, hola, Dorine qu'on m'ouvre promptement.

DORINE.

Mon Dieu, que ferai-je, c'est notre Maître ?

CRISPIN.

Ah! jernie je voudrois être bien loin.

FELIANTE *frappant à l'autre porte.*

Oh Dorine, ouvre-moi.

DORINE.

Ah ! voilà bien encore pis , c'est notre Maîtresse.

CRISPIN.

Eh ! c'est le diable.

DORINE.

Sans elle je t'allois mettre dans la Cave.

MIROBOLAN *refrappant.*

Qu'on m'ouvre donc, Dorine ?

DORINE.

Je suis perdue.

CRISPIN.

C'est fait de moi.

DORINE.

Crispin il me vient un expédient admirable ; mets-toi étendu sur cette table qui est au fonds de la Salle , je dirai que tu es ce Pendu qu'on vient d'apporter.

CRISPIN.

Mais.....

DORINE.

Mais ne raisonne point , fais ce que je te dis.  
*Crispin se met sur la table en façon de corps mort,*  
*& Dorine ouvre.*

MIROBOLAN *passant vite.*

Tu me fais bien attendre. J'ai oublié quelque chose là haut , qu'il faut que j'aille chercher promptement.

*Dorine ouvre à Feliente.*

FELIANTE.

D'où vient que tu te fais tant appeller ?

DORINE.

J'étois occupée à recevoir ce Corps , & je ne vous ai entendue que cette fois.

MIROBOLAN *repassant.*

Ma femme que faites-vous ici ?

FELIANTE.

Je viens voir si Dorine a ajusté ce lieu comme il faut.

COMIQUE FACETIEUX. 137  
MIROBOLAN.

Voyez , voyez.

FELIANTE.

Dorine , prends le soin de bien accommoder tout ceci : pour moi je m'en vais au plutôt , car je n'aime point avoir de tels objets , cela cause toujours des pensées funestes.

DORINE.

Allez , allez , Madame , je ferai tout ce qui sera nécessaire ; eh bien Crispin mon invention n'a-t'elle pas réussi ?

*Elle ferme les portes ,*

CRISPIN. *sautant légèrement de la table en bas.*

Fort bien , & nous en sommes quittes à fort bon marché , mais je sors au plutôt , pour éviter un nouvel embarras , peut-être que si je demeurois davantage.....

MIROBOLAN *revenant.*

Dorine , Dorine , ouvre-moi.

DORINE.

Ah ! remets-toi promptement en la même posture , c'est encore notre Monsieur.

CRISPIN *sautant sur la Table.*

Le diable l'emporte.

*Dorine ouvre.*MIROBOLAN *entrant*

Je pense que je suis aujourd'hui imbriague ; j'oublie la moitié des choses dont j'ai besoin : certaines pillules que j'ai promises... mais que vois-je là Dorine ?

DORINE.

C'est ce Corps qu'on vient d'apporter, il étoit déjà ici quand vous êtes venu.

MIROBOLAN.

Fort bien : mais d'où vient qu'il a encore ses habits ?

DORINE.

Ils ont dit qu'on auroit soin de les rendre.

MIROBOLAN *le tâte.*

On n'y manquera pas : je suis d'avis, tandis qu'il est encore tout chaud d'en commencer la dissection. Va-t'en me querir mes bistouris qui sont là haut dans mon Cabinet.

DORINE.

Mais , Monsieur , vous n'avez rien de préparé , cela fera un trop grand embarras , & d'ailleurs vos Malades attendent après vous.

MIROBOLAN.

Pour attendre deux ou trois heures il n'y a pas grand mal.

DORINE.

Mais s'il en vient à mourir quelqu'un cependant.

MIROBOLAN.

Ce ne fera pas ma faute ; car s'il doit mourir dans si peu de tems , ma visite ne lui serviroit pas de grand chose.

DORINE.

Mais un remède à propos....

MIROBOLAN.

Va seulement , & m'apporte un paquet de cordes & des clous que tu trouveras proche les bistouris ; pendant qu'il a ce reste de chaleur , je trouverai plus facilement les veines lactées & les réservoirs qui conduisent le chyle au cœur par la sanguification.

*Dans le tems que Mirobolan parle ainsi , & qu'il n'a pas les yeux sur Crispin , celui-ci leve la tete & témoigne sa peur par des grimaces , ce qui fait un jeu de Théâtre fort plaisant.*

DORINE.

Mais, Monsieur , vous m'allez ôter la liberté d'approprier ce lieu , comme je le voudrois ; attendez à demain comme vous l'avez dit.

MIROBOLAN.

Va donc où j'irai moi-même ?

## DORINE.

J'y vais puisque vous le voulez.

MIROBOLAN *regardant Crispin*

Il n'a pas mauvaise mine , mais il a pourtant quelque chose de fâcheux dans le visage. Oui , ou toutes les règles de la Métoposcopie & de la Phisionomie sont fausses , ou il devoit être pendu. ( *il le déboutonne* ) Ah quel plaisir je vais prendre à faire sur son corps une incision cruciale & à lui ouvrir le ventre depuis le cartilage Xiphoidé jusqu'à l'os Pubis. Le cœur lui bat encore. Le cœur lui bat encore ! \*. Ah ! s'il y avoit ici de mes Confrères particulièrement de ceux qui sont dans l'erreur , je leur ferois bien voir par son Sístole & Diástole le mouvement de la circulation du sang.

DORINE *revenant.*

Je ne sçaurois trouver tous vos affûteaux , & d'ailleurs Madame m'a dit de vous avertir qu'on vous étoit venu demander avec grand empressement de chez Monsieur le Baron.

\* *Il dit ces paroles, tourné vers les Spectateurs, dans ce moment Crispin regarde de tous côtés, levant un peu la tête & témoignant une grande agitation.*



MIROBOLAN *s'en allant.*

Il faut donc remettre la partie à demain ;  
Dorine , fais-donc porter ce Corps à la Cave.

DORINE *fermant la porte après lui,*  
Allez, je n'y manquerai pas.

CRISPIN *sautant à bas de la table.*

Et moi sans m'amuser à raisonner , je sors  
au plus vite.

DORINE.

Où veux-tu aller ?

CRISPIN.

Comment diable ! où je veux aller ; laisse  
moi sortir. Quoi ! tu vas froidement querir les  
bistouris , & tous ces brimborions pour me tailler  
en pièces , & tu veux que je demeure ;

DORINE.

Apprends que quand je suis sortie pour aller  
chercher les ferremens , ç'a été dans la pensée  
de les cacher de sorte qu'il ne pût pas les trou-  
ver , & c'est ce que je n'ai pas manqué de faire.

CRISPIN.

Aussi je m'étonnois , moi qui dois être ton  
mari , que tu eusses le courage de me voir cou-  
per si barbarement.

142 COMIQUE FACETIEUX  
DORINE.

Je n'avois garde d'y consentir, mais attends moi ici, je vais tâcher de donner cette Lettre & d'en avoir la réponse.

CRISPIN.

Je ne veux point attendre en ce lieu.

DORINE.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Le mot de bistouri me fait trembler ; je vais vous attendre dans la rue, là je ne craindrai point Messieurs les bistouris ; pour moi il me semble par la peur que j'ai eue que cette Salle en est toute remplie.

*Comme il veut sortir on frappe à la porte.*

Ah ! voici bien encore le diable, d'abord qu'on ouvrira la porte, je m'en fuis.

DORINE.

Garde t'en bien, tu gâteroies tout, remets-toi promptement.

CRISPIN.

Je n'en ferai rien, quoiqu'il puisse arriver, s'il avoit quelques bistouris dans sa poche.....

DORINE.

Ecoute, je te vais querir là haut une robe de Médecin, tu diras qu'ayant sçu qu'il devoit faire

une dissection , tu venois pour lui rendre visite ;  
quant au Pendu , je dirai que je l'ai fait mettre  
à la cave.

*On heurte encore.*

CRISPIN.

Oh j'aime encore mieux faire le Médecin  
que le Pendu : parbleu attends si tu veux que  
je sois habillé ; il faut payer d'effronterie , du  
moins sous cet habit , je ne courrai point de  
risque d'être taillé en pieces ou d'être battu ;  
quand je paroitrai ignorant , il y a bien d'autres  
Médecins qui le font aussi bien que moi.

DORINE *revenant.*

Mets promptement ; que j'ouvre.

CRISPIN,

Me voilà fort bien.

*Il se passe deux Scènes dans lesquelles il vient  
des gens pour consulter Mirobolan, & qui pren-  
nent Crispin pour ce Médecin : il ordonne à  
tous des pillules. Après ces deux Scènes , Miro-  
bolan revient.*

MIROBOLAN *entrant.*

Dorine as-tu songé ? ....

DORINE.

Monfieur , je viens de faire porter ce corps à  
la Cave ; & voilà un de vos Confrères qui  
ayant appris que vous devez faire une dissec-

tion, est venu pour vous voir.

MIROBOLAN

*Après plusieurs révérences.*

Monsieur, quoique je n'aye pas l'honneur de vous connoître, vous y ferez toujours le bien reçu; mais ce ne sera que demain que je commencerai à travailler; si vous voulez me faire la grace de vous trouver à l'ouverture, vous entendrez un petit discours qui, je crois, ne sera pas fort commun.

CRISPIN.

Eh, Monsieur, je n'ai garde d'y manquer. La réputation de Monsieur Mirôbolan est une réputation qui.... dans les choses.... fait enfin.... que.... je n'y manquerai pas.

DORINE.

Monsieur, si vous voulez que j'accomode cette Salle, il faut me laisser en liberté.

MIROBOLAN.

Tout à l'heure. Monsieur je voudrois vous demander un petit mot d'avis touchant un malade que je traite.

CRISPIN.

Vous m'excuserez s'il vous plait, j'ai une affaire qui me presse beaucoup.

MIROBOLAN.

## MIROBOLAN.

J'aurai fait en peu de paroles. Vous sçavez que ce malade a eu la fièvre quarte , tierce & continue , enfin nous l'avons tiré de là , mais il lui reste une chose qui m'inquiete grandement pour lui ; car outre une grande insomnie qui le fatigue beaucoup , ce qu'il crache est extrêmement blanc , & c'est à mon sens un très-mauvais signe , parceque *à pituitâ albâ aqua inter cutem supervenit* , nous dit Hypocrate ; c'est comme vous sçavez ce que les Grecs appellent *Leucophegmata*. Si donc , selon Hipocrate cette pituite blanche est un signe évident que l'hydropisie doit survenir, que croiriez vous qu'il lui faudroit donner de plus souverain , pour empêcher que cet accident ne lui survint ?

## CRISPIN.

Vous n'avez pas besoin de conseils , vous êtes un homme qui..... oui.... car..... enfin je ne dis rien.

## MIROBOLAN.

Non , parlez moi franchement ; je serai fort aise de sçavoir votre sentiment là-dessus.

## CRISPIN.

Je n'ai garde , je sçai trop.....

G

MIROBOLAN.

Pour moi, j'agis sans façon, je ne suis pas de ces Messieurs qui ne cherissent que leurs opinions & qui plutôt que d'en démordre, aiment mieux laisser crever un malade. Parlez je vous écoute.

CRISPIN.

Monsieur, dans ces sortes de maladies, je ne sçai pas si.... quand... là - dessus.... on la....

MIROBOLAN.

Hon ?

CRISPIN.

Des pillules.

MIROBOLAN.

Lui donner des pillules, ce seroit ruiner les parties qui sont déjà fort altérées par le désordre qu'ont causé ces différentes maladies.

CRISPIN.

Oh je ne dis pas cela ; je dis... que des pillules que j' i prises ce matin m'obligent à vous quitter au plutôt.

MIROBOLAN.

Oh je ne veux pas vous contraindre. Docteur, conduisez Monsieur où il a besoin d'aller. Je suis votre serviteur.

*il sort.*

CRISPIN *se deshabillant.*

Je vais t'attendre sans raisonner davantage.

*Crispin Medecin de Haute-Roche.*

## CONTRADICTION.

*Esprit de contradiction. Image de ce caractere.*

ANGELIQUE.

Que souhaitez-vous de moi ma mere ?

Me. ORONTE *Esprit de Contradiction.*

Vous parlez encore ma fille.

ANGELIQUE.

Me voilà prête à vous écouter.

Me. ORONTE.

J'ai tous les sujets de me plaindre de vous ,  
car vous n'êtes qu'une dissimulée , mais je suis  
bonne , raisonnable ; & avant que de disposer  
de vous de maniere ou d'autre , je veux con-  
sulter votre inclination. Parlez-moi donc sin-  
cèrement une fois en votre vie ; voulez-vous  
être mariée ou non ?

ANGELIQUE.

Je vous ai dit , ma mere , que je ne dois pas  
avoir de volonté.

Me. ORONTE.

Vous en avez pourtant , avouez-le-moi , je  
G ij

148 C O N T R A D I C T I O N .

n'ai en vue que votre satisfaction : ouvrez-moi votre cœur, là, parlez naturellement ; vous imaginez-vous que le mariage puisse rendre une fille heureuse ?

A N G E L I Q U E .

Je vois quelques femmes qui se louent de leur état.

M<sup>e</sup>. O R O N T E .

Ah je commence à vous entendre.

A N G E L I Q U E .

Mais j'en vois beaucoup qui s'en plaignent.

M<sup>e</sup>. O R O N T E .

Je ne vous entens plus. Dites-moi un peu ; vous avez vu cette nouvelle mariée , qui va de porte en porte se faire applaudir du choix qu'elle a fait : écoutez-vous ses discours avec plaisir ?

A N G E L I Q U E .

Oui , vraiment ma mere.

M<sup>e</sup>. O R O N T E .

Vous souhaitez donc d'être mariée ?

A N G E L I Q U E .

Point du tout ; car cette femme vint hier affliger par ses plaintes la même assemblée qu'elle avoit fatiguée l'autre jour par l'éloge de son époux.



Me. O R O N T E.

C'est à dire que vous ne voulez point risquer de prendre un mari ?

A N G E L I Q U E.

Je ne dis pas cela , ma mere.

Me. O R O N T E.

Que dites-vous donc ? car enfin vous envisagez le mariage , ou comme un bien , ou comme un mal , ou vous le souhaitez , ou vous le craignez.

A N G E L I Q U E.

Je ne le souhaite , ni ne le crains , je n'ai fait là-dessus que de simples réflexions sur lesquelles je n'ai pris aucun parti , les raisons pour & contre me paroissent à peu près égales. C'est ce qui a suspendu mon choix jusqu'à présent.

Me. O R O N T E.

Oh cette suspension commence à m'impatienter , & vous avez trop d'esprit pour rester dans une situation si indolente.

A N G E L I Q U E.

C'est la situation où une fille doit être , afin que sa mere puisse la déterminer sans peine.

Me. O R O N T E.

Mais si je vous déterminois au mariage ?

## ANGELIQUE.

Mes raisons pour le mariage deviendroient les plus fortes ; car les raisons du devoir me feroient oublier toutes les raisons contraires.

Me. ORONTE.

Et si je vous déterminois à rester fille !

ANGELIQUE.

Pour lors les raisons contre le mariage me paroîtront les meilleures.

Me. ORONTE.

Quel discours ! quel travers d'esprit ! je n'y puis plus tenir. Quoi ! il sera dit que je n'aurai pas le plaisir de démêler votre inclination ?

ANGELIQUE.

Mon inclination est de suivre la vôtre.

Me. ORONTE.

Elle n'en démordera pas, non.

ANGELIQUE.

Je vous obéirai jusqu'à la mort.

Me. ORONTE.

Quelle obstination ! quel acharnement !

ANGELIQUE.

Ce n'est point par obstination.

Me. ORONTE.

Quoi, vous me contredirez sans cesse ?

## ANGELIQUE.

Vouloir tout ce que vous voulez est-ce vous contredire ?

M<sup>e</sup>. O R O N T E.

Oui, oui ; car je veux que vous ayez une volonté & vous n'en voulez point avoir.

ANGELIQUE.

Mais ma mere....

M<sup>e</sup>. O R O N T E.

Vous me poussez à bout : taisez-vous, on dira enfin que j'ai tort ! cependant c'est vous, oui, c'est votre esprit qu'on peut appeller vraiment un esprit de contradiction. Je ne puis plus vivre avec vous, une fille comme cela est un vrai fléau domestique, je veux m'en défaire absolument. Oui, Mademoiselle, je vous marierai dès aujourd'hui. Voila deux partis qui se présentent, Valere d'un coté, Mr. Thibaudois de l'autre, je ne vous ferai pas l'honneur, non, de vous donner le choix : vous épouserez celui des deux que je jugerai à propos. Je vais pourtant consulter encore votre pere ; si ses idées sont raisonnables j'y donnerai les mains, si elles ne le sont pas, hon !

*Sc. 3. de l'Esprit de Contradiction de Dufresny.*

## COQUETTE.

*Coquette. Vieille Coquette. Etre dans un âge où les attraits vont en décadence, & vouloir plaire ; tentative inutile. On doit se défier de son amour propre : il n'est que trop flatteur sur cet article, mais le miroir ne l'est point.*

## LA COMTESSE.

Vous avez donc, ma sœur congédié Valere,  
C'est bien fait : puisqu'enfin vous renoncez à lui.  
Je vais l'épouser moi.

## ANGELIQUE.

L'épouser ?

## LA COMTESSE.

Aujourd'hui.

## ANGELIQUE.

Ce joueur qu'à l'instant....

## LA COMTESSE.

Je sçaurai le réduire,

On sçait sur les maris ce que l'on a d'empire.

## ANGELIQUE.

Quoi vous voulez ma sœur, avec cet air si doux,  
Ce maintien réservé prendre un nouvel époux ?

## LA COMTESSE.

Et pourquoi non , ma sœur , fais-je donc un  
grand crime

De ralumer les feux d'un amour légitime ?

J'avois fait vœu de fuir tout autre engage-  
ment ,

Pour garder du défunt le souvenir charmant.

Je portois son portrait , & cette vive image ;

Me soulageoit un peu des chagrins du veuvage ,

Mais qu'est-ce qu'un portrait quand on aime  
bien fort ?

C'est un époux vivant qui console d'un mort.

NERINE.

Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela raquitte t'il d'une perte aussi dure ?

NERINE.

C'est irriter le mal au lieu de l'adoucir.

ANGELIQUE.

Connoisseuse en maris vous deviez mieux choisir.

Vous unir à Valere ?

LA COMTESSE.

Oui , ma sœur à lui-même.

ANGELIQUE.

Mais vous n'y pensez pas , croyez vous qu'il  
vous aime ?

S'il m'aime, lui s'il m'aime ! ah quel aveuglement !

On a certains attraits, un certain enjouement,  
Que personne ne peut me disputer je pense.

ANGELIQUE.

Après un si long-tems de pleine jouissance,  
Vos attraits sont à vous sans contestation,

LA COMTESSE.

Et je puis en user à ma discrétion.

ANGELIQUE.

Sans doute & je vois bien qu'il n'est pas impossible,

Que Valere pour vous ait eu le cœur sensible.  
L'or est d'un grand secours pour acheter un cœur,  
Ce métal en amour est un grand seducteur.

LA COMTESSE.

Envain vous m'insultez avec un tel langage,  
La modération fut toujours mon partage.

Mais ce n'est pas par l'or que brillent mes attraits,

Et jamais en aimant je ne fis de faux frais.

Mes sentimens, ma sœur, sont différens des vôtres,

Si je connois l'amour ce n'est que dans les autres.  
J'ai beau m'armer de fier, je vois de toutes parts,

Mille cœurs amoureux suivre mes étendarts.  
Un Conseiller de robe, un Seigneur de finance,  
Dorante, le Marquis briguent mon alliance.  
Mais si d'un nouveau nœud je veux bien me lier,  
Je prétens à Valere offrir un cœur entier.  
Je fais profession d'une vertu sévère,

## ANGELIQUE.

Qui peut vous assurer de l'amour de Valere ?

## LA COMTESSE.

Qui peut m'en assurer ? mon mérite, je crois.

## ANGELIQUE.

D'autres sur lui, ma sœur, auroient les mêmes  
droits.

## LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une estime stérile ;  
Un petit feu léger, vagabond, volatile.

Quand on veut inspirer une solide amour,  
Il faut avoir vécu, ma sœur, bien plus d'un jour.  
Avoir un certain poids, une beauté formée,  
Par l'usage du monde & des ans confirmée.  
Vous n'en êtes pas là.

## ANGELIQUE.

J'attendrai bien du tems.

## NERINE.

Madame est prévoyante, elle a pris les devans.

*Sc. 2. Act. 3. Joueur de Regnard.*

## MEME CARACTERE

d'une Coquette furannée.

## ANGELIQUE.

Pourquoi donc me faire venir ici ma tante , & qu'avez - vous à me dire , que vous ne vouliez pas que mon oncle entende ?

BELISE. *La coquette*

J'ai à vous dire que vous êtes une petite sotte ; une petite ridicule ; pleine d'une vanité insupportable.

## ANGELIQUE.

Eh bon Dieu , ma tante , qu'ai-je fait ? Vous voilà furieusement en colere.

BELISE.

Moi en colere ! en colere moi ! c'est une passion brutale que la colere , qui n'a jamais déplacé mon ame de son assiette , & vous expliquez mal un simple mouvement de zèle.

## ANGELIQUE.

Je vous demande pardon , mais je ne suis pas assez sçavante pour distinguer d'avec la colere , un zèle qui fait dire des injures.

BELISE.

Je vous dis des injures moi ! mais vraiment



je vous trouve bien impertinente de me dire à mon nez ces sottises-là. Suis-je capable de dire des injures ? vous êtes une extravagante à qui je dis poliment ses vérités.

## ANGELIQUE.

Quoique vous vous piquiez de politesse ; vous ne les dites pas civilement.

## BELISE.

Elle n'a pas le sens commun. Ecoutez ma petite nièce, je veux bien vous en avertir, quand Dorante vient ici, il n'est pas difficile de juger qu'il n'y vient que pour moi, & je viens pourtant de m'appercevoir que vous vous attribuez ses regards & ses visites.... cela est si sot à vous ma nièce !

## ANGELIQUE.

Eh pourquoi ma tante ne voulez-vous pas que je les prenne pour moi ? croyez-vous avoir droit de l'emporter parceque votre visage a été fait avant le mien ?

## BELISE.

Eh bien ne voilà t'il pas ma petite ridicule avec sa jeunesse ? Apprenez sotte que vous êtes, qu'il n'y a point d'homme raisonnable qui puisse s'attacher à une petite créature comme

vous, dont le cœur & l'esprit ne sont pas encore au monde.

## ANGELIQUE.

Oui ma tante ! oh je vous assure que je sçai bien qu'il faut être jeune pour plaire aux hommes.

## BELISE.

Oui à mille étourdis qui ne s'attachent qu'à l'apparence , au dehors à la superficie d'une femme ; mais appelez vous cela des hommes ?

## ANGELIQUE

Eh bien , Dorante , est peut-être de ces étourdis-là.

## BELISE.

Lui ! vous ne sçavez ce que vous dites ; je suis persuadé moi , qu'il n'a point d'yeux pour la jeunesse, & s'il vous arrive jamais d'attirer ses regards, je vous déshériterai.

## ANGELIQUE.

Vous avez beau me défendre de lui plaire , cela ne dépend pas de moi.

## BELISE.

Mais vraiment , vous ne lui plaisez point ; & sans aigreur , je veux bien vous désabuser. Il faut vous apprendre à vous connoître en

vraie passion. Ne remarquez - vous pas que quand les regards de Dorante rencontrent les miens , il baisse aussitôt la vûe , & prend un sérieux qui marque la naissance d'une passion violente , mais respectueuse ; au contraire , s'il lui arrive de jeter les yeux sur vous , par hazard ou par politesse , il reprend dans le moment même cet air enjoué & badin , marque infail-  
libre de la tranquillité du cœur.

## ANGELIQUE.

Eh bien ma tante , vous avez beau , j'expli-  
que cela tout autrement.

## BELISE.

C'est que vous n'avez pas d'esprit , ma pauvre  
enfant , & voilà justement ce qui fait que Do-  
rante ne vous aime point ; car enfin c'est l'esprit  
qui attache un homme ; c'est de mon esprit  
qu'il est amoureux.

## ANGELIQUE.

Et moi , ma tante , je ne comprends pas qu'un  
homme puisse aimer une femme rien que pour  
son esprit.

## BELISE.

Eh pourquoi donc ? pour sa jeunesse , pour sa  
beauté ! & fi fi fi ; la plaisante chose qu'une pas-  
sion qui dépend de l'arrangement d'un visage &

du quantième de l'âge ! la jeunesse ! la beauté !  
fi vous dis-je.

ANGELIQUE.

Oui , vous dites que vous méprisez la beauté ; mais cependant....

BELISE.

Eh bien cependant !

ANGELIQUE.

Vous mettez du rouge & des mouches.

BELISE.

Oui , par propreté , par bienfiance , mais mes agrémens tirent peu de secours de ces bagatelles. Si Dorante étoit capable d'aimer une personne pour ses yeux , pour sa bouche , pour un teint vermeil , je le haïrois à la mort.

ANGELIQUE.

Et moi je vous le céderois de bon cœur , s'il étoit comme vous le dites là , car l'amour....

BELISE.

L'amour ! Vous voulez vous mêler de raisonner : A l'école petite sotte , à l'école , il faut étudier trente ans l'amour , avant que d'en parler. A l'école , à l'école....

*Sc. 7. Act. I. Du négligent de Dufresny.*

## CARACTERE APROCHANT

*Bonne Leçon à une femme d'un âge avancé  
qui prétend se faire aimer de quelqu'un ,  
& l'engager à l'épouser.*

NERINE. *suivante.*

Madame, d'où vous vient un tel excès de joye?

M. ARGANTE.

Tu le sçauras, Dorante.... il faut que je le voye,  
J'acheverai bientôt ce que j'ai commencé.

NERINE.

Quoi donc !

M. ARGANTE.

Par un regard qu'hier il m'a lancé,  
J'ai vû qu'il me trouvoit encor assez aimable

NERINE.

Ei donc, vous vous moquez !

M. ARGANTE.

Rien n'est plus véritable ;

J'ai de l'expérience.

NERINE.

Oh je n'en doute point.

M. ARGANTE

Et je ne prends jamais le change sur ce point.

Ça Nerine après tout, est-ce que je me flatte ?  
N'ai-je pas des attraits ?

NERINE,

Ils sont de vieille datte ;  
Que voulez-vous enfin , je ne sçai point flatter ,  
Et je ne suis point fille à vouloir vous gâter ,  
Chaque chose a son tems. Il faut vous mettre  
en tête ,  
Que jamais à votre âge on n'a fait de con-  
quête ,

Que cette gloire est dûe à des charmes naissans,  
Et non à des appas agés de cinquante ans,  
Envain vous disputez contre le Baptistaire,  
Par vos ajustemens, par le désir de plaire,  
Par le mélange adroit des plus vives couleurs,  
Par un ris attrayant, par de tendres langueurs,  
Et par tout ce qui peut avec le plus d'adresse,  
Pour conserver les cœurs, imiter la jeunesse.  
L'âge est un ennemi qui nous trahit toujours,  
Jamais nous ne plaçons qu'au Printems de nos  
jours,

C'est alors que sied l'art de la minaudière,  
Sur l'arrière saison, l'art de la pruderie  
Convient, & si le cœur se laisse encor blesser,  
On peut aimer sous cap, mais il faut financer.

M. ARGANTE.

Moi financier, Nerine!

NERINE.

Oui , la seule ressource,  
A votre âge est d'avoir des appas dans sa bourse.

Me. ARGANTE.

Soit je financerai , Mais légitimement ,  
Je ne veux me lier que par le Sacrement.

NERINE.

Avec Dorante ?

Me. ARGANTE.

Oui.

NERINE.

Mais vous seriez sa Mère !

Me. ARGENTE.

Vous êtes une sotte.

NERINE.

Et là , point de colère !

On ne nous entend point.

Me. ARGENTE.

Nerine , je prétends  
Etre comme j'étois à l'âge de vingt ans.

NERINE.

Voilà , je vous l'avoue , une belle vieilleffe.

Me. ARGANTE.

Non , non , crois moi , je suis encor dans ma  
jeunesse.

NERINE.

A vos discours , Madame , on le croira fort bien ,

Mais à votre visage ; hom , l'on n'en croi-  
ra rien ;

Et d'ailleurs vous avez deux filles très nubiles.

Me. ARGANTE.

Ah ! c'est mon désespoir , &....

NERINE.

Plaintes inutiles ;

Mais toujours , retenez cette belle sentence ,

Toute vieille qui prend un mari de vingt ans ,

N'en peut rien obtenir qu'à beaux deniers  
comptans ;

Avide des plaisirs que le fripon ménage ,

Pour lui plaire , elle met tout son bien au pil-  
lage ;

Le drôle fait sa bourse & vend cher ses faveurs ;

Tant qu'il a ruiné la vieille & les mineurs.

Sc. 6. ACT. II. De l'Irrésolu de Destouche

## PORTRAIT

*De certaines Coquettes surannées. Quoi-  
que ce Portrait soit fait selon le stile d'un  
Petit maître mordant , il y a des traits  
parfaitement frappés , & qui ne sont  
point simplement en idée.*

LISETTE

Mais , Madame Florise...

Comment la trouvez-vous ?



Ridicule odieuse....

L'air commun , qu'elle croit avoir noble pour-  
tant ,

Ne pouvant se guérir de se croire un enfant :

Tant de prétentions , tant de petites graces ,

Que je mets , vû leur datte au nombre des  
grimaces ,

Tout cela dans le fonds m'ennuyc'horriblement,

Une femme qui fuit le monde en enrageant,

Parce qu'on n'en veut plus , & se croit Phi-  
losophe ,

Qui veut être méchante , & n'en a pas l'étoffe,

Courant après l'esprit , ou plutôt se parant ,

De l'esprit ; répété qu'elle attrape en courant ;

Jouant le sentiment : il faudroit pour lui plaire ,

Tous les menus propos de la vieille Cythere ,

Ou sans cesse essuyer des Scènes de dépit ,

Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit ;

Un amour propre affreux , quoique rien ne sou-  
tienne....

Au fonds je ne vois pas ce qui la rend si vaine ;

Quoiqu'elle garde encore des airs sur la vertu ,

De grands mots sur le cœur, Qui n'a-t'elle pas eu?

*Sc. 9. Act. 4 du Méchant de Gresset.*

## COQUETTE

*Extravagante dans ses propos. Elle parle à une jeune personne fort aimable qui alloit épouser un Président & que cette folle Coquette regardoit comme une de ses conquêtes. Elle éclate en reproches & veut s'opposer à ce mariage.*

L'envie de plaire lorsqu'on est sur le retour & qu'on ne plaît plus, est capable de faire tenir des propos ridicules & même indécens : on oublie alors jusqu'aux bienséances de son sexe, on plaît dans un sens, parce qu'on sert de risée à bien des gens.

Me. CROUPILLAC.

Je voudrois bien, Madame, ah! je voudrois, Vous enlaidir, vous oter vos attraits.  
Je pleure, hélas! vous voyant si jolie.

L I S E.

Consolez-vous, Madame.

Me. CROUPILLAC.

Oh non, ma mie.

Je ne sçaurois, je vois que vous aurez,  
Tous les maris que vous demanderez :

J'en avois un , du moins en espérance ,  
Un seul hélas ! c'est bien peu , quand j'y pense .  
Et j'avois eu grand peine à le trouver ;  
Vous me l'otez , vous allez m'en priver .  
Il est un tems ; ah ! que ce tems vient vite ,  
Où l'on perd tout , quand un amant nous quitte ,  
Où l'on est seule , & certe il n'est pas bien ,  
D'enlever tout à qui n'a presque rien .

L I S E .

Excusez-moi , si je suis interdite ,  
De vos discours & de votre visite .  
Quel accident afflige vos esprits ?  
Qui perdez-vous & que vous ai-je pris ?

Me. CROUPILLAC .

Ma chere enfant , il est force bégueules ,  
Au teint ridé , qui pensent qu'elles seules  
Avec du fard & quelques fausses dents ,  
Fixent l'amour , les plaisirs & le tems .  
Pour mon malheur hélas ! je suis plus sage ,  
Je vois trop bien que tout passe & j'enrage ,

L I S E .

J'en suis fachée & tout est ainsi fait ,  
Mais je ne puis vous rajeunir .

Me. CROUPILLAC .

Si fait .

J'espere encore & ce seroit peut être

Me rajeunir , que me rendre mon Traître.

L I S E.

Mais de quel traître ici me parlez-vous ?

Me. CROUPILLAC.

D'un Président , d'un ingrat , d'un époux ,  
Que je poursuis , pour qui je perds haleine ,  
Et sûrement qui n'en vaut pas la peine.

L I S E.

Eh bien Madame ?

Me. CROUPILLAC.

Eh bien dans mon printems ,

Je ne parlois jamais aux Présidens ,  
Je haïssois leur personne & leur stile ,  
Mais avec l'age , on est moins difficile.

L I S E.

Enfin Madame.

Me. CROUPILLAC.

Enfin il faut sçavoir ,

Que vous m'avez réduite au désespoir.

L I S E.

Mais en quoi donc ?

Me. CROUPILLAC.

Je vis dans Angoulême ,  
Veuve , & pouvant disposer de moi-même.  
Dans Angoulême en ce tems Fierenfat ,  
Etudioit , apprentif Magistrat ,

Il me lorgnoit , il se mit dans la tête ,  
Pour ma personne un amour malhonnête ,  
Bien malhonnête , hélas ! bien outrageant ,  
Car il faisoit l'amour à mon argent.  
Je fis écrire au bon homme de pere ,  
On s'entremet , on poussa bien l'affaire ,  
Car en mon nom souvent on lui parla ,  
Il répondit qu'il verroit tout cela.  
Vous voyez bien que la chose étoit sûre.

L I S E.

Oh oui.

Me. CROUPILLA.C.

Pour moi j'étois prête à conclure.

Mais ce *sordide cœur* sachant que votre bien ,  
Est tout compté plus ample que le mien ,  
Méprise enfin ma fortune & mes larmes ,  
De votre dot il convoite les charmes.  
Entre vos bras il est ce soir admis ,  
Mais pensez vous , qu'il vous soit bien permis  
D'aller ainsi courant de frere en frere ,  
Vous emparer d'une famille entiere ?  
Pour moi déjà par protestation ,  
J'arrête ici la célébration.

J'y mangerai mon château , mon doüaire ;  
Et le Procès sera fait de maniere ,  
Que vous , son frere & les enfans que j'ai ,

H

Nous ferons morts avant qu'il soit jugé ;

L I S E.

Cessez, Madame , avec un œil d'envie,  
De regarder mon état & ma vie.

On nous pourroit aisément accorder,  
Pour un mari je ne veux point plaider.

Me. CROUPILLAC.

Est-il possible !

L I S E.

Oui, je vous l'abandonne.

Je vois très peu d'attraits  
Dans l'hyménée & nul dans les procès.

*Sc. 3. Act. 2. de l'enfant prod. de Volt.*

COQUETTE.

*Folle Coquette , ou petite maitresse. Une femme du grand monde , dont la vie est une dissipation continuelle & qui ne respire que de passer d'un plaisir à un autre , tient un langage que les personnes sensées & vertueuses n'oseroient tenir.*

LA MARQUISE.

Voyons ta liste Jasmin , voyons ta liste ,  
où dois-je aller en sortant d'ici ? combien ai-je de parties faites pour aujourd'hui ?

JASMIN.

Madame la Comtesse vous attend à cinq heures.

LA MARQUISE.

J'irai.

JASMIN.

Il y a concert au marais à cinq heures aussi.

LA MARQUISE.

J'irai, j'irai.

JASMIN.

Mais, Madame, vous ne pouvez pas aller par tout, tout-à-la fois.

LA MARQUISE.

Je serai aujourd'hui de toutes les parties de plaisir, je me sens d'une joye, d'une gayeté.... (*appercevant Angelique, elle prend tout à coup un air affligé*) ah! Mademoiselle, je ne vous voiois pas là; je suis bien affligée d'une nouvelle qui m'est revenue. On dit que feu votre oncle ne vous a rien laissé en mourant, la triste mort que cette mort là?

ANGELIQUE.

Madame.

LA MARQUISE.

Pour vous en consoler aisément, imaginez-vous que vous êtes de mon humeur, j'ai l'art de me réjouir de ce qui afflige les autres, par exemple, un mari est plus qu'un oncle, je me

H ij

suis pourtant consolée d'être veuve, il n'y a que maniere d'envisager les choses, le veuvage est un sujet de tristesse quand on y voit un mari perdu, voyez-y la liberté trouvée, sujet de joye.

## A N G E L I Q U E.

J'allois prendre congé de vous, Madame, je pars aujourd'hui.

## L A M A R Q U I S E.

Pourquoi donc nous quitter ? je voulois faire amitié avec vous, votre physionomie m'a réveillé l'idée de feuë votre mere que j'estimois fort, car elle étoit toute de mon humeur, n'aimant qu'à se réjouir, ne prenant part aux chagrins de personne, pas même aux siens propres : la bonne femme que c'étoit ! elle n'avoit point de tête, point de conduite ; car elle a mangé tout son bien & le vôtre ; avec cela, elle ne laissoit pas d'avoir une espèce d'économie. Elle sçavoit ménager le tems pour les plaisirs, elle les arrangeoit si justes & si serrez qu'elle ne laissoit pas un moment de vuide pour les occupations chagrinantes, pas un moment pour ses affaires ni pour son mari.

## A N G E L I Q U E.

Vous alliez sortir, Madame.



## LA MARQUISE.

Oui, j'allois me défenuier en Ville, pendant que Mr. Ariste terminera une affaire importante que j'ai, c'est que je marie mon fils. Où est donc Valere? ah le voici, regardez-le un peu, Mademoiselle! a t'on jamais été si triste un jour de noces, quand il seroit au lendemain? Qu'est-ce donc mon fils, pourquoi ce chagrin? Est ce parce que la mariée sera laide?

V A L E R E.

Dès quelle vous convient, elle doit me convenir, mais, Madame, vous ne m'aviez averti qu'hier de ce mariage, vous voulez le terminer aujourd'hui cela est un peu précipité.

LA MARQUISE.

Je le marie comme je me suis mariée moi-même, Monsieur, en trois jours j'aimai, je me mariaï & je me repentis.

V A L E R E.

On se repent souvent quand on n'a pas la liberté du choix.

LA MARQUISE.

Je te la laisse mon fils, je te laisse la liberté du choix; tu peux choisir ou d'épouser aujourd'hui ou d'être deshérité.

H i i j

Pour en venir en ces extrémités vous m'aimez trop.

LA MARQUISE.

D'accord, mais je m'aime beaucoup aussi, & cette affaire me débarrasse d'un fils unique, sans qu'il m'en coûte rien, Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Apparemment, Madame, cet établissement est fort avantageux ?

LA MARQUISE.

C'est une occasion admirable, imaginez-vous qu'on ne me demande rien de mon vivant, à la vérité mon fils sera riche si je meurs quelque jour.

VALERE.

Je ne refuse point de vous obéir, Madame, mais. . .

LA MARQUISE.

Retranchons ce mais. . . tu connois mon humeur, & tout en riant je mettrois mon bien à fond perdu : j'ai besoin d'un gros revenu pour vivre, les plaisirs sont si chers à Paris, je n'en sçais qu'un à bon marché. C'est de médire, du tiers & du quart ; ce plaisir là ne coûte rien.

*Sc. 7. Act. 1. du faux honnête homme de Dufrenoy.*

LA MÈME *revenant sur la Scène.*

Ah! Monsieur Ariste, je n'en puis plus, quelle fatigue! la tête me fend, je suis à demi-morte, je viens de quitter le pere & la mere de celle que mon fils épouse; ce pere & cette mere, les plus ennuyeux de tous les peres & meres, m'ont enfermée dans un cabinet pour m'affommer d'un détail de Contrats, d'Articles, de Douaires, de préciputs: je m'échape comme une furieuse, je fors du cabinet, je donne dans une embuscade de Notaires, d'Avocats, qui me demandent la bourse. Allez vite disputer mon bien contre ces Arabes.

ARISTE.

Vous me prenez dans un moment facheux; je ne puis plus avoir nulles liaisons avec vous; il faut nous séparer, en un mot j'épouse la veuve de mon ami.

LA MARQUISE.

Vous l'épousez?

ARISTE.

Oui, Madame, je viens de lui offrir cinq cens mille livres qu'on m'a pour ainsi dire restituées par un testament.

LA MARQUISE.

Qu'ai-je entendu, Monsieur, j'en suis restée

H ilij

muette , & c'est la première fois de ma vie que la parole m'a manqué : Vous voulez épouser la veuve ? Quoi tous les témoignages d'estime & de confiance que je vous ai donnés , ne vous ont pas fait comprendre que je ne puis plus me passer de vous ? où trouverai-je un homme assez habile pour assurer le repos de ma vie en se chargeant de l'embarras de mes affaires ? &c.

Sc. 9. Act. 1. *ibid.*

## COUR.

*Portrait que la Comédie fait de la Cour.*

La Cour est en tout temps  
Une terre inconnue à tous ses Habitans,  
Après un long séjour , après un long usage ,  
On s'y retrouve encor à son apprentissage :  
On y marche toujours sur des pièges nouveaux ;  
On y vit entouré d'un Peuple de rivaux ,  
Ou d'amis dangereux ; heureux qui les devine !  
On n'y peut s'élever que sur quelque ruine ,  
On n'y peut profiter que des fautes d'autrui.  
Tel au gré de ses vœux s'y maintient aujourd'hui ,  
Qui demain ne pourra faire tête à l'orage ,  
Et l'on finit souvent par y faire naufrage.

Sc. I. Act. II. *Ecole des Amis de la Chaussée*

## MEME SUJET.

Un Paysan instruit par la seule nature voit la Cour avec des yeux d'un Philosophe , & hors de tout préjugé. Il l'apprécie conformément à ses idées , & ce qu'il y a de singulier , c'est qu'à travers un esprit grossier , il porte souvent un jugement conforme à la vérité.

THALER *en habit de Cour par-dessus son habit de Paysan.*

Oh Dame , voyez-vous tout franc , je n'aime pas ,

Qu'on se rie à mon nez , & qu'on suive mes pas ;  
Si quelqu'un vient encor se gauffer davantage ,  
Je lui fangle d'abord mon point par le visage

STRASBON.

D'où te vient , mon enfant , l'humeur où te voilà ?

THALER.

Morgué , je ne sçai pas quelle graine c'est là ;  
Ils font un Regiment de diverses figures ,  
Jaune , gris , vert , enfin de toutes les peintures ;  
Qui sont tous après moi comme des possédés ,  
Par fangué le premier.....

H v

C'est qu'ils sont enchantés  
De voir un Gentilhomme avec si bonne mine,  
Un port si gracieux, une taille si fine.

THALER.

Me voilà !

STRABON.

Je te vois.

THALER.

Je n'ai pas méchant air,  
N'est-ce pas ?

STRABON.

Je me donne au grand diable d'enfer,  
Si Seigneur à la Cour dans ses airs de con-  
quête,  
Est mieux paré que toi des pieds jusqu'à la tête.

THALER.

Je suis sans vanité bien tourné quand je veux,  
Et j'ai quand il me plait, tout autant d'esprit  
qu'eux.

Qui fait le bel oiseau, c'est dit-on le plumage.  
Notre fille est de même en fort bon équipage.  
Allons faut dire vrai, je suis content du Roi,  
Morguienne, il en agit rondement avec moi,  
Ils m'ont bien fait dîner, c'est un plaisir ex-  
trême,

D'avoir grand appétit , & l'estomac de même ,  
Lorsqu'on peut tous deux les contenter , s'en-  
tend.

J'ai mangé comme quatre , & j'ai trinqué  
d'autant.

S T R A B O N.

Tu te trouves donc bien en cette hôtellerie ?

T H A L E R.

J'y serois volontiers tout le tems de ma vie ,  
L'état où je me vois me fait émerveiller ,  
M'est avis que je rêve & crains de m'éveiller.

S T R A B O N.

Malgré tes beaux habits , ton air gauche & fau-  
vage ,

Tient encore à mes yeux quelque peu du Vil-  
lage ;

Plante-toi sur tes pieds , te voilà comme un sot ;  
L'on auroit plus d'honneur d'habiller un fagot  
Des airs développés , allons , fais-toi de Fête ,  
Remue un peu les bras , balance-toi la tête ,  
De la vivacité ; danse , prends du Tabac ,  
Ne tend pas tant le dos , renforce l'estomac.  
*Il lui donne un coup dans le dos & un dans  
l'estomac.*

T H A L E R.

Oh, morgué bellement , comme vous êtes rude !  
H vj

J'ai l'estomac demis.

STRABON.

Ce n'est-là qu'un prélude.

THALER.

Acheve donc tout seul.

## M E M E S U J E T.

THALER.

Je suis trop en chagrin , je vais lui dire, moi ;  
Arrive que pourra : n'importe je le vois ,  
Je m'en vais palsangué: lui débrider ma chance ;  
Sire excusez l'affront de notre importunance ,

A G E L A S.

Qu'avez-vous donc ?

THALER.

J'avons , mais c'est trop de faveur ;  
Sire , mettez dessus.

A G E L A S.

Parlez :

THALER,

C'est votre honneur.

A G E L A S.

Poursuivez , quel sujet ?

THALER.

Je ne veux point poursuivre



Si vous n'êtes couvert , je savons un peu  
vivre,

A G E L A S.

Je suis en cet état pour ma commodité.

T H A L E R.

Ah! vous pouvez vous mettre à votre liberté ,  
Et je ne sommes pas dignes de contredire ,  
Ici j'ons plus d'honneur que je ne saurois dire ;  
Je sons nourris , vêtus , mieux qu'à nous n'appartient ,

Mais on nous fait un tour qui tout franc ne vaut  
rien,

C'est pis qu'un bois , vos gens n'ont point de  
conscience ,

J'ai dans mon autre habit laissé par oubliance..

Avec tout mon esprit , morgué je suis un sot.

A G E L A S.

Quoi donc !

T H A L E R.

Ils m'avont fait bien payer mon-écot.

A G E L A S.

Qui ?

T H A L E R.

Vos valets de chambre, ah ! la maudite  
engeance !

En me deshabillant en toute diligence,

L'un un pied , l'autre un bras , ils ont eu bien-  
tôt fait ;

Ils m'ont pris un bijou , morgué dans mon  
gouffet ,

Il est de votre honneur de les faire tous pendre.

A G E L A R.

Ne vous allarmez point, je vous le ferai rendre ;

Je veux que l'on le trouve , & je vous en  
réponds.

T H A L E S.

Tous ces honnêtes gens d'ici sont des fripons ;

Je sçai pourtant fort bien , que ce n'est pas  
vous , Sire ;

Je vous crois honnête homme , & je sçai bien  
qu'en dire ,

Mais tout chacun ici ne vous ressemble pas.

A G E L A S.

Que l'on aille avec lui le chercher de ce pas ,

Et qu'ici les plaisirs , les jeux , la bonne chère

Suivent ces étrangers qu'Agelas confidère.

*Scène II. Act. V. De Démocrite de Régnaud.*

M E M E C A R A C T E R E.

T H A L E R.

Pallangué je commence à me mettre en souci ;

Mon bijou ne vient point. Voyez - vous , ces  
gens-ci ,

Vous promettent assez , mais ils vous tenont  
guere.

STRABON.

Quoi ?

THALER.

Vous ne sçavez pas ce qu'on me vient de faire ?

STRABON.

Non.

THALER.

Vous avez grand tort.

STRABON.

Soit , mais je n'en sçai rien.

THALES.

Vous avez vû tantôt ce brasselet !

STRABON.

Eh bien :

THALER.

Bon ? ne me l'ont-ils pas déjà pris ?

STRABON.

Comment diable !

THALER.

Ils m'ont mis sur le corps cet habit honorable ,

Disant que l'autre étoit trop ignominieux ;

Je me suis vû si brave , & j'étois si joyeux ,

Que je n'ai pas songé de fouiller dans ma poche.  
Ils l'ayont fait.

STRABON.

Le tour est digne de reproche ;  
Ta mémoire t'a là joué d'un vilain trait.

THALER.

On est si partroublé , qu'on ne sçait ce qu'on  
fait ,

Mais le Roi m'a promis de me le faire rendre ;  
Pour cela tout exprès je viens ici l'attendre ,  
Après quoi je dirons serviteur à la Cour.

STRABON.

Le serpent sous les fleurs se cache en ce séjour ;  
J'y viens d'en trouver un ; mais qui peut-y dé-  
plaître ?

T'a-t'on fait quelque pièce encor ?

THALER.

Tout au contraire ;

C'est à qui me fera tout le plus d'amiquié ,  
L'un me baille un soufflet , & l'autre un coup  
de pied ,

L'autre une croquignole , enfin chacun s'em-  
presse

Tout du mieux qu'il le peut à me faire caresse ;  
On me fait plus d'honneur que je ne vau-  
cent fois ,

J'ai vû manger le Roi , tout comme je te vois ,  
Et tout de bout en bout.

STRABON.

Tu l'as vû ?

THALER.

Face - à - face,

Comme ces gros Monsieur , je tenois là ma  
place ,

Et flapendant j'avois du chagrin dans le cœur.

STRABON.

Du chagrin , & pourquoi ?

THALER.

Morgué , j'ons de l'honneur ;

Et l'on dit qu'Agelas en veut à notre fille.

STRABON.

Voyez le grand malheur !

THALES.

Morgué dans la famille ;

J'ons toujours été droit , hors notre femme dà

Qui faisoit jaser d'elle un peu par ci par là.

STRABON.

Te voilà bien malade , elle tient de sa mere ,

Prétends - tu réformer cet usage ordinaire ?

THALER.

Ce seroit un affront.

STRABON.

Je suis en même cas ;  
 Et l'on ne m'entend point faire tant de frâcas ;  
 C'est tant mieux , animal , si le sort favorable ,  
 Veut élever ta fille en un rang honorable.

THALER.

Tant mieux ; qui dit cela ?

STRABON.

C'est moi qui te le dis.

THALER.

Les uns disent tant mieux , & les autres tant pis.  
 Dame , accordez-vous donc.

STRABON.

Crois moi, n'en fais que rire.

THALER.

Si j'avois mon joyau , je les laisserois dire.....

*Sc. 5. Act. 5.*

AGELAS *après qu'on a reconnu que*  
*Criseïs étoit une Princesse.*

Vous, dont je tiens cette aimable personne ,  
 Demandez, je ne puis trop vous récompenser.

THALER.

Faites moi Maltôtier toujours pour commencer.

*De Democrite de Regnard*

## DISTRAIT.

**SON PORTRAIT.** *Divers exemples de ses distractions. Le défaut d'être habituellement distrait, quoiqu'il ne vienne pas du cœur, n'en est pas moins notable dans la société. On s'expose à manquer à bien des gens à qui on doit des égards; on offense sans y penser, & on nuit souvent à ses propres affaires.*

## CARLIN.

C'est un homme étonnant & rare en son espèce,

Il rêve fort à rien, il s'égare sans cesse,

Il cherche, il trouve, il brouille, il regarde  
sans voir,

Quand on lui parle blanc, souvent il répond noir,

Il vous dit non pour oui, pour oui non, il appelle,

Une femme, Monsieur, & moi Mademoiselle,

Prend souvent l'un pour l'autre, il va sans savoir où.

On dit qu'il est distrait, mais moi je le tiens fou.

D'ailleurs fort honnête homme, à ses devoirs austère,

Exact & bon ami, généreux, doux, sincère,

Aimant , comme j'ai dit sa maîtresse en heros ;  
 Il est , & sage & fou , voilà l'homme en deux  
 mots.....

Sortant d'une maison l'autre jour par bévûe ,  
 Pour son Carrosse il prit celui qui dans la vûe ;  
 Se trouva le premier. Le Cocher touche & croit  
 Qu'il mène son vrai maître à son logis tout droit  
 Léandre arrive , il monte , il va , rien ne l'arrête ,  
 Il entre en une chambre où la toilette est prête ,  
 Où la Dame du lieu qui ne s'endormoit pas ,  
 Attendoit son époux , couchée entre deux draps ;  
 Il croit être en sa chambre , & d'un air de  
 franchise ,

Assez diligemment il se met en chemise ,  
 Prend la robe de chambre & le bonnet de nuit ,  
 Et bientôt il alloit se mettre dans le lit ,  
 Lorsque l'époux arrive , il tempère , il s'emporte ,  
 Le veut faire sortir , mais non pas par la porte ,  
 Quand mon Maître étonné se sauva de ce lieu ,  
 Tout en robe de chambre , ainsi qu'il plût à Dieu.

**LEANDRE.** *Sortant de la rêverie où il a  
 été pendant que le Chevalier , espèce de petit  
 maître , chantoit une Chanson , & prend Cla-  
 rice sa maîtresse par le bras , croyant parler  
 au Chevalier.*

Vos intérêts en tout m'ont toujours été chers ;  
 J'étois fort serviteur de Monsieur votre père ,



Et je veux vous servir de la bonne maniere,  
Je suis comme l'on fait assez bien près du Roi;  
Je veux vous faire avoir un Régiment.

CLARICE.

A moi ?

LEANDRE.

A vous-même.

LE CHEVALIER à *Carlin*.

Ton maître au moins n'est pas trop sage.

CARLIN.

D'accord, il vous ressemble en cela dayantage.

LEANDRE à *Clarice*,

Vous avez du service, un nom, de la valeur ;

Il faut vous distinguer dans un poste d'honneur,

CLARICE.

Mais regardez-moi bien.

LEANDRE.

Ah ! je vous fais excuse,

Madame , & maintenant je vois que je m'abuse ,

J'ai cru qu'au Chevalier...

LE CHEVALIER

Ma sœur ! un Régiment

CARLIN.

Ce seroit de milice un nouveau supplement.

LE CHEVALIER à *Léandre*.

Je crois bien que vos vœux tendent au mariage ?

Ma sœur en vaut la peine , elle est belle , &  
elle est sage.

LEANDRE.

Ah Monsieur ! point du tout.

LE CHEVALIER.

Comment donc point du tout ?

Cette grace , cet air.....

LEANDRE.

Il n'est point de mon goût.

LE CHEVALIER

Cependant vous l'aimez.

LEANDRE.

Oui , j'aime la Musique ,

Mais si vous voulez bien qu'en ami je m'explique ,

Votre air n'a point ce tour tendre , agreable ,  
aisé ,

Et le chant entre nous m'en paroît trop usé.

LE CHEVALIER.

Et qui vous parle ici de vers & de Musique ,

Cet Amant-là , ma sœur , est tout-à-fait co-  
mique ,

LEANDRE.

Vous chantiez à l'instant , & ne parliez-vous pas  
De votre air ?

LE CHEVALIER.

Non vraiment.

LEANDRE.

J'ai donc tort en ce cas.

LE CHEVALIER.

Je vous entretenois ici de votre flâme,

Et voulois pour ma sœur faire expliquer votre  
ame,

Sçavoir si vous l'aimez.

LEANDRE.

Si je l'aime, grands Dieux!

Ne m'interrogez point, &amp; regardez ses yeux....

*Sc. 6. Act. 4.*

LE CHEVALIER.

Quand mon pere mourut, il nous laissa pour  
vivre,

Ses dettes à payer &amp; sa maniere à suivre,

C'est comme vous voyez, peu de bien que cela.

LEANDRE.

Et n'avez-vous jamais eu que ce père-là?

*Le Chevalier rit.*

Que cette sœur, Monsieur, j'ai voulu dire.

CARLIN.

L'erreur est pardonnable, il ne faut point tant  
rire,

LE CHEVALIER

Je sçai votre naissance &amp; votre probité,

Et je suis fort content de vous par ce côté ,  
 Vous n'avez qu'un défaut qui par-tout vous dé-  
 cèle ,

Dans le fonds cependant c'est une bagatelle ,  
 Mais je serois content de vous en voir défait ,  
 Vous êtes accusé d'être un peu trop distrait ,  
 Et tout le monde dit que cette léthargie ,  
 Fait insulte au bon sens & vise à la folie.

LEANDRE,

Chacun ne peut pas être aussi sage que vous ,  
 Tous les hommes , Monsieur , sont différem-  
 ment fous ,

Chacun à sa folie , & j'ai grace à vous rendre ;  
 De ne trouver en moi qu'un défaut à reprendre.

LE CHEVALIER.

Ce que je vous en dis n'est que par amitié.....

LEANDRE *dans sa rêverie.*

J'ai Carlin en secret un ordre à te prescrire ,  
 Ecoute.... je ne sçai ce que je voulois dire ,  
 Va chez mon Horloger & reviens au plutôt ,  
 Prends de ce tabac. Non tu n'iras que tantôt.

CARLIN.

Le beau secret ma foi !

LEANDRE *au Chevalier.*

Souffrez ici sans peine ,  
 Qu'à votre appartement Madame je vous me ne.

LE

## LE CHEVALIER.

Vous êtes trop honnête , il n'en est pas besoin :

LEANDRE *s'appercevant qu'il parle au Chev.*

Vous ne vous trompez pas , c'est un aute elle-même ,

Mais si jamais , Monsieur vous êtes son époux ,

Dans vos distractions défiez-vous de vous ,

Une femme suffit , tenez-vous à la vôtre ,

N'allez - pas par méprise en conter à quelqu'autre ,

Ma sœur n'est pas ingrate & sans égard aux frais ,

Elle vous le rendroit avec les intérêts.

Adieu , Monsieur je suis tout à votre service.

*Sc. 7. Act. 2.*

MEME SUJET *de la Sc. 2. Act 3.*

LEANDRE.

D'où viens-tu ? parle donc , repond moi ,

Je ne te vois jamais quand j'ai besoin de toi.

CARLIN.

J'exécute votre ordre avec zèle ou je meure ,

Vous avez oublié que depuis un quart d'heure ,

De dix commissions il vous plait me charger ,

J'ai vû le Rapporteur , le Taille ur , l'Hor-  
loger ,

Et voilà votre montre enfin raccommodée ,  
Elle sonne à présent.

LEANDRE *prenant la montre.*

Il me l'a bien ga r d é e

C A R L I N.

Vous m'avez commandé de même d'acheter  
De bon Tabac d'Espagne , en voilà pour  
gouter.

LEANDRE *prend le papier où est le Tabac.*

Voyons

C A R L I N.

C'est du meilleur qu'on puisse jamais prendre ;  
Dont on fraude les droits en revenant de Flandre.

LEANDRE *jettant la montre , croyant  
jetter le Tabac.*

Quel horrible Tabac ! tu veux m'empoisonner.

C A R L I N.

La Montre ! ah voilà bien pour la faire sonner !  
Quelle distraction , Monsieur , est donc la  
vôtre ?

LEANDRE.

Oh je n'y pensois pas , j'ai jetté l'un pour l'autre

C A R L I N.

Ne nous voilà pas mal , la montre cette fois

Va revoir l'Horloger tout au moins pour  
fix mois.

## E F F R O N T E'

*Caractere représenté par un homme , lequel après s'être donné pour un Officier qui a servi dans les armées , est obligé de soutenir ce personnage devant un Officier véritable. Il est bon d'avertir que Crispin avoit déjà fait auprès de Victorine le personnage d'un homme de lettres , d'un sçavant : au fond , c'est ici un valet qui se trouve engagé dans ce mauvais pas ; son embarras , & la maniere dont il s'en tire est fort facétieuse. Il y a des cas qu'un effronté ne prévoit pas & où il risque d'être puni de son effronterie.*

V I C T O R I N E à Crispin.

Mon époux est ici depuis hier au soir,  
Hélas ! & le cruel me défend de vous voir.  
Voyez des gens d'épée & n'en voyez point  
d'autres ,

Le véritable esprit est proprement le nôtre  
M'a t'il dit , & songez que cela vaut bien mieux,  
Que le Grec des pédans , qui me blessent les  
yeux....

*A Crispin , après qu'il s'est habillé en homme d'épée.*

Sous cet habit guerrier vous êtes fait à peindre ;  
Vous n'aurez maintenant plus de sujet de crain-  
dre.

Si nous sommes encore troublez par mon époux,  
Je vous ferai passer pour.... mais il vient à nous.

CRISPIN.

Tant pis.

VICTORINE.

Bon jour , Madame , ah ! quel hom-  
me est-ce là ?

VICTORINE.

C'est un Officier.

VICTORIN.

Un ? ....

VICTORINE.

Un Officier d'armée ;

Ce mot seul de plaisir rend votre ame charmée,

VICTORIN.

Moniteur ; votre yisite est un honneur pour moi ,

Que je ne puis.....

CRISPIN.

Moniteur , vous vous moquez , je croi ;  
J'ai pris la liberté de venir voir Madame.

VICTORIN.

Moniteur , je vous conjure , accotitumez ma fem-  
me ,



A ne point voir ici que des gens du métier,  
Comme vous j'ai l'honneur, Monsieur, d'être  
Officier.

Et j'ai servi vingt ans, ou sur mer, ou sur terre;

CRISPIN.

C'est fort bien fait à vous. Vive les gens de guerre.

VICTORIN.

Oui, morbleu vive : au moins vous me ferez  
plaisir,

De nous donner souvent vos momens de loisir.  
Peut-être en vous voyant, Madame Victorine,  
Prendra quelque dégoût pour les gens de doc-  
trine,

Pour ces pédans siefez, qui sans cesse chez moi...

VICTORINE.

Eh ! Monsieur.

VICTORIN.

Ce ne sont que des fots par ma foi,

N'est-il pas vrai, Monsieur ?

CRISPIN.

Eh.....

... VICTORINE.

Monsieur est trop sage.

Pour ravalier ainsi les gens de haut étage.

Il sçait trop le respect qu'exigent les beaux arts ;  
Et que mon Apollon ne doit rien à son Mars.

CRISPIN.

Ah ! Madame, mon Mars.

VICTORIN.

En quelle heureuse armée  
Avez-vous travaillé pour votre renommée ?  
Aurois je eu le bonheur de servir avec vous ?

CRISPIN.

Ce seroit un honneur, qui m'eût été fort doux ;  
Mais..... où servîtes-vous la dernière campagne ?

Je verrai bien.

VICTORIN.

Monfieur, j'étois en Allemagne.

CRISPIN.

Oh nous ne pouvions pas nous rencontrer ainsi,  
J'étois en Catalogne, où je vis Dieu merci,  
Des choses.... par ma foi la campagne fut rude.

VICTORIN.

Vous prîtes Puycerda.

CRISPIN.

Ce ne fut qu'un Prélude.

Ah ! mille beaux exploits qu'ensuite....

VICTORIN.

Mais pourtant,

Ce siege fut vanté comme un siege important.  
Et vous m'obligerez si vous prenez la peine,

De me faire un détail de l'histoire certaine.  
On me l'a fait vingt fois, mais si confusément  
Que je ne puis porter un juste jugement.

CRISPIN.

Après trois jours de siege & ne sachant que dire...  
Nous prîmes Puycerda... cela vous doit suffire.

VICTORIN.

Eh ! Monsieur, s'il vous plaît.

CRISPIN.

Je n'ai pas le loisir.

VICTORIN.

Un seul mot.

CRISPIN.

Il faut donc vous faire ce plaisir.  
De Puycerda, Monsieur, les murailles sont  
fortes,

Les habitans rusez avoient fermé les portes.

Dieu me damne, il y fut chamaillé comme il  
faut,

On commença d'abord par monter à l'assaut.

Et dès le lendemain on ouvrit la tranchée.

VICTORIN.

Comment. ....

CRISPIN.

De Catalans la plaine étoit jonchée;

Mais....

C R I S P I N.

Il faudroit ſçavoir l'aſſiette du pays ;  
Pour comprendre.... en un mot c'eſt ce que je  
vous diſ.

En haut ce ſont des prez... en bas ce ſont des  
vignes ,

Et c'eſt là juſtement que nous fîmes les lignes ;  
Le corps de la bataille avoit le devant....

M'entendez-vous ?

V I C T O R I N.

Non.

C R I S P I N.

Non ? il arrivoit ſouvent,....

Mais enfin pour pouſſer à bout notre entrepriſe ;

Nous rompîmes le pont & la Ville fut priſe.

Et la terre , & le fleuve , & leur flote , & le  
port ,

Sont des champs de carnage où triomphe la  
mort.

V I C T O R I N.

Eſt-ce de la façon qu'on aſſiege les Villes ?

Vous vous moquez.

C R I S P I N.

Il eſt des moyens plus faciles ;

On peut en Allemagne en user autrement,  
Mais croyez-moi, la guerre est un rude tour-  
ment?

Heureux qui peut ne voir ni siege, ni bataille;  
Maudit honneur!... mais quoi peut-on vivre  
en canaille,

Sans charge, sans emploi, toujours sur son fu-  
mier?

Non, ce n'est pas ainsi qu'on devient Officier,

VICTORIN.

Vous l'êtes cependant, mais par quel privilege,  
Car vous parlez si mal & d'armée & de siege.  
Que je doute....

CRISPIN.

La langue aux gens faits comme nous  
Est des membres du corps le moins adroit de tous.  
Et selon moi, Monsieur, il est plus difficile,  
De décrire un combat que de prendre une Ville.

VICTORIN.

Fort bien. (*bas*) Quel Officier! ah ma fille  
c'est vous?

Le pere de celui qui sera votre époux.  
Est peut être arrivé, je reviens dans une heure.

VICTORINE.

Helas! que j'ai souffert.

I y

Pas tant que moi , je meure.  
Car malgré le secours de tout mon bel esprit ,  
J'ai cru, loin du combat , mourir dans le recit ,  
&c.

*Théâtre de le Thuilerie. Crispin bel Esprit.*

## EQUITÉ.

*EXEMPLE d'une action admirable  
d'équité ; un Juge qui se fait justice à  
lui - même , donne une grande leçon  
à ceux de sa profession.*

## LE PRESIDENT.

On voudroit votre avis sur un cas singulier ,

## SAINVILLE.

Mon Pere , vous sçavez que jamais je ne flatte.

## LE PRESIDENT.

C'est par cette raison , l'affaire est délicate ,  
Les conseils les plus vrais sont ici les meilleurs ,  
Un Juge assez habille , honnête homme d'ail-  
leurs.....

Fut chargé d'un procès dont la décision  
Devoit à son rapport régler la destinée ,  
De gens de qualité qu'un heureux hymenée  
Venoit d'unir.

Laiſſons la nobleſſe du ſang,  
Aux yeux de l'équité tous ont le même rang ,  
Peſons les droits réels , la plus haute naiſſance ,  
Ne doit pas faire un grain de plus dans la ba-  
lance.

LE PRESIDENT

Oui, mais tout l'embarras eſt de bien rencontrer,  
Souvent le meilleur droit ne ſçait pas ſe mon-  
trer ;

Car vous n'ignorez pas qu'il n'eſt rien que n'em-  
ploye

Ce Monſtre ingénieux à pourſuivre ſa proie ,  
Dont le métier cruel , & cependant permis ,  
Eſt ſouvent de corrompre & d'égarer Themis.  
A ce fleau funeſte , à ce mal ſans remède ,  
Ajoutez par ſurcroît que la main qui nous  
aide ,

Peut ſe laiſſer ſurprendre ou gagner : en eſſet  
Ne ſçauroit-on nous faire un infidèle extrait ?

SAINVILLE.

Tout Juge qui ſ'en ſert à tort : c'eſt mon ſyſ-  
tème ,

Jamais il n'eſt trop bon pour voir tout par lui-  
même ,

Et ſ'il n'y donne pas tous ſes ſoins, tout ſon  
tems,

Cette épargne est un vol qu'il fait à ses Cliens,  
Pourquoi se charge-t'il des fortunes publiques ?

LE PRESIDENT.

Vous êtes bien rigide.

SAINVILLE.

Et des plus véridiques ;

Je vois d'ici ce Juge indigne de pardon ,  
Comme il le meritoit, dupé par un fripon.

LE PRESIDENT.

Vous l'avez dit ; un traître , un serpent domestique ,

Priva la vérité de sa preuve authentique ,  
Le titre disparut, le bon droit succomba ,  
L'erreur dicta l'Arrêt, & le malheur tomba  
Sur des infortunés trop pleins de confiance ,  
Et qui n'avoient d'ailleurs aucune expérience.

SAINVILLE.

Mais leur Juge étoit fait pour en sçavoir plus  
qu'eux ,

Peut-il se consoler de leur désastre affreux ,  
Et d'en avoir été la cause.

LE PRESIDENT.

Involontaire.

SAINVILLE.

Qu'importe, il a laissé trahir son ministère ,  
Il avoit un dépôt , à qui l'a-t'il remis ?



Si l'excuse avoit lieu, tout deviendrait permis.

## LE PRESIDENT.

Le tems & le hazard firent enfin connoître,  
Mais trop tard, les excès qu'avoit commis ce  
traître,

On scût la vérité : le titre n'étoit plus,  
Et le Juge accablé de regrets superflus,  
Fut réduit à verser des pleurs trop légitimes;  
Ensuite l'on apprit que l'une des victimes,  
Cherchant à réparer les rigueurs de leur sort,  
Sous un Ciel étranger avoit trouvé la mort,  
Que sa veuve, sans biens, pour élever leur  
fille,

Unique rejetton d'une illustre famille,  
L'avoit abandonnée aussi bien que son nom.

## SAINVILLE.

Eh bien s'il est ainsi, que me demande-t'on ?

## LE PRESIDENT.

Ce que doit faire un Juge en ce malheur ex-  
trême.

## SAINVILLE.

Tout homme qui consulte est peu sûr de lui-  
même,

Et que dire à celui qui ne se juge pas ?

## LE PRESIDENT.

Mais vous , qu'auriez-vous fait dans un semblable cas ?

Ce Juge le demande.

## SAINVILLE.

Il veut que je prononce ?

Qu'il tremble ! mais à quoi servira ma réponse ?

Quoiqu'il en soit enfin , j'aurois déjà rendu

A ces infortunés tout ce qu'ils ont perdu.

C'est à quoi je condamne un Juge qui s'abuse ,

Qu'il répare ses torts , s'il veut qu'on les excuse ,

L'ignorance & l'erreur sont des crimes pour lui.

## LE PRESIDENT.

On prononce aisément dans la Cause d'autrui ,

Celui dont je vous parle est peu riche.

## SAINVILLE.

Qu'importe ?

## LE PRESIDENT.

La restitution pourroit être si forte...

## SAINVILLE.

La somme n'y fait rien , l'exakte probité

Ne peut jamais avoir de terme limité.

## LE PRESIDENT.

Ainsi vous vous seriez exécuté vous-même ?

SAINVILLE.

Assurément.

LE PRESIDENT *souriant.*

Fort bien.

SAINVILLE.

Je vous paroïs extrême ;

Ma façon de penser contraire aux mœurs du  
tems ,

N'attirera sur moi que des ris insultans.

LE PRESIDENT.

Pardonnez moi , mon fils.

SAINVILLE.

Que dites-vous mon pere ?

LE PRESIDENT.

J'ai pensé comme vous , j'ai fait plus , & j'espère  
Que vous y donnerez l'aveu le plus flatteur ,  
Vous voyez le coupable & le réparateur.

SAINVILLE.

Vous ?

LE PRESIDENT.

Moi - même.

SAINVILLE.

Ah grands Dieux ! que ma source m'est chère !  
Que je suis enchanté de vous avoir pour pere !  
Pardonnez ces transports à mon cœur éperdu.

## LE PRESIDENT.

Si-tôt que je l'ai pû , j'ai fait ce que j'ai dû .  
Et je viens d'expier ma méprise funeste.

Il vous en coutera.

## SAINVILLE.

Votre vertu me reste ,  
Ah! qu'il m'est doux, de voir que je revis en vous,

*Sc. 5. Act 5. De la Gouvernante, de la Chaussée*

## ESPRIT A LA MODE.

*L'Esprit est aujourd'hui départi à bien des  
gens : les qualités qui acquièrent le titre  
d'homme d'esprit , sont renfermées dans  
un cercle fort étroit.*

## M. ARGANT.

Et qui diable aujourd'hui ne l'est pas ,  
Homme d'esprit. Rien n'est plus ordinaire ,  
C'est un titre bannal. On ne peut faire un pas  
Qu'on ne voye accorder ce nom imaginaire ,  
A tout venant , à gens qui ne sont bien souvent  
Que des cerveaux brulés , des têtes à l'évent ,  
Que les plus fats de tous les hommes.  
Ce qu'on prend pour Esprit dans le siècle où  
nous sommes ,  
N'est , ou je me trompe fort ,

Qu'une frivole effervescence.

Qu'un accès , une fièvre , un délire , un  
transport ,

Que l'on nomme autrement , faute de connois-  
sance ,

Proverbes , quolibets , folles allusions ,

Pointes , frivolités , plaisamment habillées.

Quelque superficie , & des expressions ,

Artistement entortillées ,

Joignez y le ton suffisant ;

Voilà les qualités de l'esprit d'aprént.

Pour moi mon avis est , dût-il paroître étrange ,

Que ces petits Messieurs qui sont si florissans ,

Faisoient un marché d'or , s'ils donnoient en  
échange ,

Tout ce qu'ils ont d'esprit pour un peu de  
bon sens ,

*Ecole des Meres. Act. 3. Sc. 3.*

## ESPRIT DANGEREUX.

OU SORTE DE FOURBE PLUS RAFFINE.

*Caractère de ces sortes de gens.*

Cet homme est dangereux , hier il me surprit ,

Voulant lier , dit-il , avec moi connoissance ,

210 ESPRIT DANGEREUX, &c.

Il exige d'abord entière confiance,  
Il me dit ses défauts & ceux qu'il trouve en moi,  
Mais il les adoucit, & dans l'instant je vois,  
Que par le même tour il me blâme & me loue,  
Qu'en blâmant avec art, habilement il joue  
Sous le jeu d'un Censeur celui d'un Com-  
plaisant.

Il n'est point flatteur, non, c'est un ton différent,  
Il paroît s'échaper par des traits veridiques,  
Mais chaque mot le mène à ses fins politiques:  
Quand il vous croit en garde il se decouvre  
un peu,

Pour vous faire avancer & se donner beau jeu,  
Profitant de l'amour qu'on a pour la franchise;  
Fait parade du vrai qu'il farde & qu'il déguise,  
Il sçait même piper sur la sincérité,  
Comme un fin Courtisan fait sur la probité,  
Il dit vrai trente fois pour pouvoir mentir une,  
Dans une occasion qui fasse sa fortune.  
Hypocrite en franchise est à peu près le mot,  
Pourquoi pas faux sincère, on dit bien faux  
dévot.

Sc. 2. Act. 1. Du Faux Sincère du Desfresny.

## BEAUX ESPRITS.

*Gens qui font les beaux Esprits & les plaisans dans les sociétés : leur caractère. Ils ont souvent le cœur mauvais & la langue mordante , n'ont point de vrais amis la plupart du tems , & sont méprisés des honnêtes gens. Caractère des bons Esprits.*

## VALERE.

Il est vrai , mais enfin Cleon est respecté ,  
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

## ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire ?

Du Rôle de plaisant connoissez la misère :

J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots ,

De ces hommes charmans qui n'étoient que  
des fots ;

Malgré tous les efforts de leur petite envie ,

Une froide épigramme , une bouffonnerie ,

A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien ,

Et malgré les Plaisans, le bien est toujours bien ,

J'ai vû d'autres Méchans d'un grave caractère ,

Gens laconiques , froids , à qui rien ne peut  
plaire :

Examinez-les bien , un ton sententieux ,

Cache leur nullité sous un air dédaigneux....  
 Que dans ses procédés l'homme est inconsequent !  
 On recherche un Esprit, dont on hait le talent,  
 On applaudit aux traits du méchant qu'on  
 abhorre ,

Et loin de le proscrire , on l'encourage en-  
 core ,

Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais tour ,  
 Tous ces gens dont il est l'oracle ou le  
 bouffon ,

Craignent pour eux le sort des absens qu'il  
 leur livre ,

Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre :  
 On le voit une fois , il peut être applaudi ;  
 Mais quelqu'un voudroit il en faire son ami ?

V A L E R E .

On le craint , c'est beaucoup.

A R I S T E .

Mérite pitoyable !

Pour les esprits sensés , est-il donc redoutable ?  
 C'est ordinairement à des foibles rivaux ,  
 Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos ,  
 Quel honneur trouvez-vous à poursuivre à con-  
 fondre ,

A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre ,  
 Ce triomphe honteux de la méchanceté ,



Réunit la bassesse & l'inhumanité,  
 Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avan-  
 tage,  
 N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hon-  
 mage,  
 De voiler, d'énhardir la foiblesse d'autrui,  
 Et d'en être à la fois & l'amour & l'appui ?

V A L E R E.

Vous m'avouerez du moins que sa vie est heu-  
 reuse....  
 Dans des cercles divers, il passe, il se pro-  
 mene,  
 Sans gêne, sans lien, je l'ai vû quelque fois,  
 A des soupers divins retenus pour un mois,

A R I S T E.

Vous le croyez heureux ; quelle ame mépri-  
 sable !  
 Si c'est-là son bonheur, c'est être misérable.  
 Etranger au milieu de la société,  
 Et par-tout fugitif, & par-tout réjetté.  
 Vous connoîtrez bientôt par votre expérience,  
 Que le bonheur du cœur est dans la confiance,  
 Un commerce de suite avec les mêmes gens,  
 L'union des plaisirs, des goûts, des sentimens,  
 Une société peu nombreuse & qui s'aime,

Où vous pensez tout haut , où vous êtes vous-même ,

Sans lendemain , sans crainte , & sans malignité  
 Dans le sein de la paix & de la sûreté ;  
 Voilà le seul bonheur honorable & paisible ,  
 D'un esprit raisonnable & d'un cœur né sensible.

Ami du bien , de l'ordre , de l'humanité ,  
 Le véritable esprit marche avec la bonté.  
 Le méchant , sans amis , suspect & dangereux ,  
 Est un homme pros crit , & ne peut être heureux ;

Où le voit-on reçu ? chez ces cœurs haïssables ,  
 Ce Peuple d'hommes faux , de femmes , d'Aggréables ,

Sans principes , sans mœurs : Esprits bas & jaloux ,

Qui se rendent justice en se méprisant tous.

*Sc. 4. Act. 4. Du Méchant de Greffet.*

## F E M M E S.

*Leur vertu est la plus sûre garde de leur honneur.*

### L I S E T E *suivante.*

En effet tous ces soins sont des choses infames ;  
 Sommes nous chez les Turcs pour renfermer  
 les femmes ?

Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu ,  
Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de  
Dieu.

Notre honneur est , Monsieur , bien sujet à  
foiblesse ,  
S'il faut qu'il ait besoin qu'on le garde sans  
cesse ,

Pensez-vous après tout , que ces précautions  
Servent de quelque obstacle à nos intentions ?  
Et quand nous nous mettons quelque chose à la  
tête ,

Que l'homme le plus fin ne soit pas une bête ;  
Toutes ces gardes-là sont visions de foux ,  
Le plus sûr est ma foi de se fier en nous ,  
Qui nous gêne se met en un péril extrême ,  
Et toujours notre honneur veut se garder lui-  
même.

C'est nous inspirer presque un désir de pécher ;  
Que montrer tant de soins de nous en empêcher ;  
Et si par un mari je me voyois contrainte ,  
J'aurois fort grande pente à confirmer sa crainte.

SGANARELLE.

Voilà , beau Précepteur ! votre éducation ,  
Et vous souffrez cela sans nulle émotion.

ARISTE.

Mon frère , son discours ne doit que faire rire ;

Elle a quelque raison en ce qu'elle veut dire ;  
 Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté.  
 On le retient fort mal par tant d'austérité,  
 Et les soins défilans , les verroux & les grilles  
 Ne font pas la vertu des femmes ni des filles.  
 C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,  
 Non la sévérité que nous leur faisons voir :  
 C'est une étrange chose à vous parler sans  
 feinte ,

Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte.  
 Envain sur tous ses pas , nous prétendons re-  
 gner ,

Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner,  
 Et je ne tiendrois moi , quelque soin qu'on se  
 donne ,

Mon honneur guère sûr aux mains d'une per-  
 sonne ,

A qui dans les désirs qui pourroient l'assaillir ,  
 Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

SGANARELLE.

Chanson que tout cela.

ARISTE.

Soit , mais je tiens sans cesse ;  
 Qu'il nous faut en riant instruire la Jeu-  
 nesse ,

Reprendre

Reprendre ses défauts avec grande douceur ,  
Et du nom de vertu ne lui point faire peur....

*Mol. Ecole des Maris.*

### M E M E V E R I T E'

*Prouvée par la conduite d'un homme âgé ,  
& naturellement jaloux , qui veut se ma-  
rier.*

### A L B E R T.

J'ai fait dans mon Château toute la nuit la  
ronde ,

Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.

Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts ,

J'ai voulu même encore m'assurer des dehors.

Grace au Ciel tout va bien , une terreur secrète ,

En dépit de mes soins rend mon ame inquiète.

Je vis hier roder un certain curieux ,

Qui de loin ce me semble examinoit ces lieux.

Depuis plus de six mois ma lâche complai-  
sance ,

Met à chaque moment en défaut ma prudence.

Et pour laisser Agathe à l'aise respirer ,

Je n'ai , par bonté d'ame , encor rien fait murer :

Ce n'est point par douceur qu'on rend sages les  
filles ,

Je veux de haut en bas faire attacher des grilles.

Et que de bons barreaux larges comme la main,  
 Puissent servir d'obstacle à tout effort humain.  
 Mais, entens, quelque bruit, & dans le crépus-  
 cule

J'entrevois quelque objet qui marche & qui re-  
 cule.

Approchons. Qui va là ? personne ne répond,  
 Ce silence affecté ne me dit rien de bon.

L I S E T T E.

Je tremble.

A L B E R T.

C'est Lisette, Agathe est avec elle.

A G A T H E.

Est-ce donc vous, Monsieur, qui faites senti-  
 nelle ?

A L B E R T.

Oui, oui, c'est moi, c'est moi, mais à l'heure  
 qu'il est,

Que venez-vous chercher en ce lieu s'il vous  
 plaît.

A G A T H E.

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,  
 Lisette & moi, Monsieur, nous avons fait partie  
 D'être devant le jour sous ces arbres épais,  
 Pour voir naître l'aurore, & respirer le frais.

F E M M E S.

219

L I S E T T E.

Oui.

A L B E R T.

Respirer le frais & voir l'aurore naître,  
Tout cela se pouvoit faire à votre fenêtre.  
Ici pour me trahir vous êtes de complot.

L I S E T T E.

Que ce seroit bien fait !

A L B E R T.

Que dis-tu ?

L I S E T T E.

A L B E R T. Pas le mot.

Des filles sans intrigues & qui sont retenues,  
Sont à l'heure qu'il est dans leur lit étendues:  
Dorment tranquillement & ne vont point si-tôt,  
Prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

L I S E T T E.

Et comment voulez-vous s'il vous plait qu'on  
repose ,

Chez nous toute la nuit , on n'entend autre  
chose

Qu'aller , venir , monter , fermer , descendre ,  
ouvrir ,

Crier , tousser , cracher , éternuer , courir.

Lorsque par grand hasard , quelque fois je sommeille ,

K ij

Un bruit affreux de clés en sursaut me réveille.  
 Je veux me rendormir, mais point, un Juif errant,  
 Qui fait du mal d'autrui son plaisir le plus grand.  
 Un Lutin que l'Enfer a vomî sur la terre,  
 Pour faire aux gens dormans une éternelle guerre.  
 Commence son vacarme & nous lutine tous.

A L B E R T.

Et quel est ce Lutin & ce Juif errant ?

L I S E T T E.

Vous.

A L B E R T.

Taisez-vous, s'il vous plaît : pour punir son au-  
 dace ,

Il faut que de chez moi sur le champ je la  
 chasse.

Qu'on sorte de ce pas.

L I S E T T E *pleurant.*

Juste Ciel, quel arrêt, Monsieur !

A L B E R T.

Non, dénichons au plutôt s'il vous plaît.

L I S E T T E *riant.*

Ah par moi, Monsieur, vous nous la donnez  
 bonne,

De croire qu'en quittant votre triste personne ;  
 Le moindre déplaisir puisse saisir mon cœur.  
 Un écolier qui sort d'avec son précepteur,



Une fille long-tems au célibat liée,  
 Qui quitte ses parens, pour être mariée,  
 Un esclave qui sort des mains des mécréans,  
 Un vieux forçat qui rompt sa chaîne après trente  
     ans,

Un héritier qui voit un oncle rendre l'ame,  
 Un époux quand il suit le convoi de sa femme,  
 N'ont pas le demi quart tant de plaisir que j'ai ;  
 En recevant de vous ce bienheureux congé.

A L B E R T.

De sortir de chez moi tu peux être ravie.

L I S E T T E.

C'est le plus grand plaisir, que j'aurai de ma vie.

A L B E R T.

Oui, puisqu'il est ainsi, je change de désir,  
 Et je ne prétend pas de donner ce plaisir.  
 Tu resteras ici pour faire pénitence.

*Fof. amoureux. Act. 1. Sc. 2.*

## C R I T I Q U E

*Au sujet des femmes qu'on tient en Captivité.*

*Erafte entre comme un homme qui se promène  
 & salue Albert.*

A L B E R T.

Souhaitez-vous, Monsieur, quelque chose de  
 moi ?

K iij

*Erasse continuant à saluer.*

A quoi servent , Monsieur ces façons que vous faites ,

Parlez donc , je suis las de toutes ces courbettes.

E R A S T E.

Etranger dans ces lieux & ravi de vous voir ,  
Vous rendant mes respects , je remplis mon devoir.

Assez près de chez vous ma chaise s'est rompue ,  
Lorsqu'à la réparer ici l'on s'évertue.

Attiré par l'aspect & le frais de ces lieux ,  
Je viens y respirer un air délicieux.

A L B E R T.

Vous vous trompez , Monsieur , l'air qu'ici l'on respire ,

Est tout à fait mal sain , je dois même vous dire ,  
Que vous ferez fort mal d'y demeurer long-tems.  
Et qu'il est dangereux & mortel aux passans.

A G A T H E.

Hélas ! rien n'est plus vrai depuis que j'y respire ,  
De languir nuit & jour dans un cruel martyre.

E R A S T E.

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté ,  
Et cet air si fleuri , vous manquiez de santé.

A L B E R T.

Quelle se porte bien , ou quelle soit malade ,

Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ERASTE.

Cet objet que le Ciel a pris soin de parer,  
Cette vûe où mon œil se plaît à s'égarer,  
Enchante mes regards, & jamais la nature ;  
N'étalla ses attraits avec tant de parure.

Mon cœur est amoureux de ce qu'on voit ici.

ALBERT.

Oui, le pays est beau, chacun en parle ainsi,  
Mais vous emploiriez mieux la fin de la jour-  
née,

Votre chaise à présent doit être accomodée.  
Partez, vous devriez être à présent bien loin.

ERASTE.

Je pars dans le moment ; dites-moi je vous prie ;

ALBERT.

Puisque de babiller vous avez tant d'envie,

Je vais vous écouter avec attention,

*A Agathe & Lisette.*

Rentrez, rentrez.

LISETTE.

Monsieur.

ALBERT.

Eh rentrez, vous dit-on.

ERASTE.

Je me retirerai plutôt que d'être cause

K iij

Que Madame pour moi souffre la moindre chose ;

A L B E R T.

Allons vite , rentrons.

L I S E T T E.

Oui , oui , je rentrerai.

Mais devant ces Messieurs tout haut je vous dirai.

Que le Ciel enverra quelque honnête personne.

Pour faire enfin cesser les chagrins qu'on nous  
donne ,

Depuis plus de six mois , dans ce cloître nou-  
veau ,

Nous n'avons apperçu que l'ombre d'un chapeau.

A tout homme en ce lieu , l'entrée est interdite ,

Tout dans cette maison est sujet à visite.

Nous croions quelquefois que le monde a pris  
fin ,

Rien n'entre ici s'il n'est du genre féminin.

Jugez si quelque fille en ce lieu peut se plaire.

A L B E R T *lui mettant la main sur  
la bouche & la faisant rentrer.*

Ah ! je t'arracherai ta langue de vipère. . . .

Ça de quoi s'agit-il ? parlez , vous voilà maître.

Mais surtout soyez bref.

E R A S T E.

Je suis fâché vraiment ;

Que pour moi votre fille ait un tel traitement.

Qu'est-ce à dire ma fille ?

ERASTE.

Est-ce donc votre femme ?

ALBERT.

Cela fera bientôt.

ERASTE.

J'en suis ravi dans l'âme!

Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau dessein ,

Et vous faites fort bien de lui tenir la main.

Tous les maris devroient faire ce que vous faites ;

## Les femmes d'aujourd'hui sont toutes si coquettes\*

ALBERT.

J'empêcherai parbleu, que celle que je prens;

Ne fuive la maniere & le train de ce tems.

CRISPIN.

Ah que vous ferez bien! je suis si fou des femmes;

Et je suis si ravi quand quelques bonnes ames,

Se servent de main mise un peu de tems en tems.

ALBERT.

Ce garçon là me plaît & parle de bon sens.

ERASTE.

Pour moi je ne vois rien de si digne de blâme.

Qu'un homme qui s'endort sur la  
me ,                      foi d'une

me ,                      foi d'une

Qui sans être jamais de soupçon combattu

Compte tranquillement sur sa frêle vertu.

Croit qu'on fit pour lui seul une femme fidelle.

Il faut faire soi-même en tout tems sentinelle,

Suivre par tout ses pas , l'enfermer s'il le faut,

Quand elle veut gronder , crier encor plus haut.

Et malgré tous les soins dont l'amour nous occu-  
pe ,

Le plus fin , tel qu'il soit , en est toujours la dupe.

A L B E R T.

Nous sommes un peu Grecs sur ces matieres là ,

Qui pourra m'atraper bien habile fera.

Chaque jour là-dedans j'invente quelque adresse ,

Pour mieux déconcerter leur ruse & leur finesse.

Ma foi , vous aurez beau , Messieurs leurs par-  
tifans ,

Debonnaires maris , doucereux courtisans ,

Abbés blonds & musqués , qui cherchez par la  
Ville ,

Des femmes dont l'époux soit d'un accès facile.

Publier que je suis un brutal , un Jaloux ,

Dans le fond de mon cœur je me rirai de vous.

E R A S T E.

Quand vous seriez jaloux , devez-vous vous  
deffendre ,

Pour avoir plus qu'un autre un cœur sensible &  
rendre ?

Sans être un peu Jaloux on ne peut être amant ,  
Bien des gens cependant raisonnent autrement.  
Un Jaloux , disent-ils , qui sans cesse querelle ;  
Est plutôt le tyran que l'amant d'une belle.  
Sans relâche agité de fureur & d'ennui ,  
Il ne met son plaisir que dans le mal d'autrui.  
Insupportable à tous , odieux à lui-même ,  
Chacun à le tromper met son plaisir extrême...  
Mais pour moi je soutiens un parti tout contraire,  
Et dis qu'un galant homme & qui fait tant  
d'aimer ,  
Par de jaloux transports peut se voir animé.

A L B E R T.

Certes vous me charmez , Monsieur , par votre  
esprit ,  
Je voudrois pour beaucoup que cela fut écrit ;  
Pour le montrer aux sots qui blâment ma ma-  
nière.

C R I S P I N.

Entrons chez vous , Monsieur , là pour vous  
satisfaire.

Je vous écrirai tout sans qu'il vous coute rien.

A L B E R T.

Je vous suis obligé , je m'en souviendrai bien.  
Vous n'avez pas je crois autre chose à me dire  
Voilà votre chemin , adieu , je me retire.

*Sc. 3. Act. 2. Des folies. Amour... de Regnard.*

K vj

## MEME SUJET.

*Les précautions que prennent les hommes pour empêcher l'infidélité de leurs femmes sont souvent inutiles.*

Dans cette Scene c'est un homme Jaloux qui a formé le dessein d'épouser une jeune personne qu'il a fait élever hors de tout commerce du monde pour être plus sûr de sa sagesse : dans ce moment , il vient d'apprendre que pendant son absence un jeune homme a fait plusieurs visites à cette personne.

ARNOLPHE.

Oh je ne suis pas homme à gober le morceau,  
Et laisser un champ libre aux vœux d'un Dä-  
moiseau.

J'en veux rompre le cours, & sans tarder ap-  
prendre ,

Jusqu'où l'intelligence entre eux a pu s'étendre.

J'y prens pour mon honneur un notable intérêt,

Je la regarde en femme , aux termes qu'elle  
en est....

*Il fait venir devant lui Alain & Georgette  
ses domestiques.*



Venez ça tous deux , paix , venez-là , venez dis-je.

G E O R G E T E .

Ah ! vous me faites peur & tous mon sang se fige.

A R N O L P H E .

C'est donc ainsi qu'absent vous m'avez obéi ,  
Et tous deux de concert , vous m'avez donc trahi ?

G E O R G E T E .

Eh ne me mangez pas , Monsieur , je vous conjure.

A L A I N *à part.*

Quelque chien enragé l'a mordu , je m'assure.

A R N O L P H E .

Ouf , je ne puis parler , tant je suis prévenu ,  
Je suffoque & voudrais pouvoir me mettre nud .  
Vous avez donc souffert , ô canaille maudite ,  
Qu'un homme soit venu.... tu veux prendre la fuite.

Il faut que sur le champ.... si tu bouges.... je veux

Que vous me disiez.... euh... Oui je veux que tous deux ,

Quiconque remura , par la mort , je l'assomme .  
Comme est ce que chez moi s'est introduit cet homme ?

Eh , parlez , dépêchez , vite , promptement , tôt ?  
Sans réserver , veut-on dire ?

ALAIN ET GEORGETE.

Ah ! ah !

GEORGETE.

Le cœur me faut.

ALAIN.

Je meurs.

ARNOLPHE.

Je suis en eau , prenons un peu d'haleine ,  
Il faut que je m'évente & que je me promene.  
Aurois-je deviné quand je l'ai vu petit ,  
Qu'il croîtroit pour cela ? Ciel ! que mon cœur  
pâtit.

Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche ,

Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.

Tâchons à modérer notre ressentiment ,

Patience , mon cœur , doucement , doucement.

Que l'on m'attende ici....

GEORGETE.

Mon Dieu , qu'il est terrible !

Ses regards m'ont fait peur , mais une peur  
horrible.

Et jamais je ne vis un plus hideux Chrétien.

ALAIN.

Ce Monsieur l'a fâché , je te le disois bien ,

## GEORGETE.

Mais que diantre est-ce là qu'avec tant de rudesse ,

Il nous fait au logis garder notre Maîtresse ?

D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher ,

Et qu'il ne sçauroit voir personne en approcher ?

A L A I N.

C'est que cette action le met en jalousie ,

GEORGETE.

Mais d'où vient , qu'il est pris de cette fantaisie ,

A L A I N.

Cela vient.... cela vient de ce qu'il est jaloux.

GEORGETE.

Oui , mais pourquoi l'est-il , & pourquoi ce courroux ?

A L A I N.

C'est que la jalousie , entens-tu bien Georgete ,

Est une chose.... la.... qui fait qu'on s'inquiète...

Et qui chasse les gens d'autour d'une maison...

Jé m'en vais te bailler une comparaison....

GEORGETE.

Oui , mais pourquoi , chacun n'en fait-il pas de même ?

Et qu'il ne montre point une colere extrême.

Même nous en voyons qui paroissent joyeux ,

Lorsque les femmes sont avec les biaux Mons  
sieurs ?

A L A I N.

C'est que chacun n'a pas cette amitié goulue ;  
Qui n'en veut que pour soi.

G E O R G E T E.

Si je n'ai la berlue,  
Je le vois qui revient.

A L A I N.

Tes yeux sont bons , c'est lui.

G E O R G E T E.

Voi comme il est chagrin....

A L A I N.

C'est qu'il a de l'ennui.

*Autre leçon sur cette matiere.*

A R N O L P H E.

Est-il au monde un autre Ville aussi,  
Où l'on ait des maris si patiens qu'ici ?  
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui sert de  
gueres ,

L'autre en toute douceur laisse aller ses affaires,  
Et voyant arriver chez lui le Damoiseau ,  
Prend fort honêtement ses gans & son manteau ;  
L'une de son galant en adroite femelle ,  
Fait fausse confidence à son époux fidele  
Qui dort en sureté sur un pareil appas.

Et le plaint ce galant, des soins qu'il ne perd pas.  
Enfin ce sont par tout des sujets de Satyre,  
Et comme spectateur ne puis-je pas en rire?  
Puis-je pas de nos fots....

## CHRISALDE.

Oui, mais qui rit d'autrui ;  
Doit craindre qu'en revanche l'on rie aussi de lui.  
Comme sur les maris accusez de souffrance ,  
De tout tems votre langue à daubé d'importance,  
Qu'on vous a vû contre eux un diable déchaîné,  
Vous devez marcher droit, pour n'être point  
berné.

Et s'il faut que sur vous on vit la moindre prise ,  
Gare , qu'aux carefours on ne vous timpanise.

## ARNOLPHE.

Mon Dieu, notre ami, ne vous tourmentez  
point,

Bien hupé qui pourra m'attraper sur ce point.  
Je sçais les tours rusés & les subriles trames,  
Dont pour nous attraper sçavent user les fem-  
mes.

Et comme on est dupé par leurs dexteritez ,  
Contre cet accident j'ai pris mes suretez ,  
Et celle que j'épouse a toute l'innocence ,  
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

## CHRISALDE.

Et que prétendez-vous qu'une sotte en un mot,

## ARNOLPHE.

Epouser une sotte, est pour n'être point sot,  
 Je crois en bon Chrétien votre moitié fort sage,  
 Mais une femme habile est un mauvais présage;  
 Et je sçai ce qu'il coute à de certaines gens,  
 Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.  
 Moi, j'irai me charger d'une spirituelle,  
 Qui ne parleroit rien, que cercle que ruelle,  
 Qui de Prose & de Vers feroit de doux écrits;  
 Et que visiteroient Marquis & beaux Esprits,  
 Tandis que sous le nom de mari de Madame,  
 Je serois comme un saint que pas un ne reclame?  
 Non, non, je ne veux point d'un esprit qui  
 soit haut,

Et femme qui compose, en sçait plus qu'il ne  
 faut,

Je prétens que la mienne en clartez peu sublime,  
 Même ne sçache pas ce que c'est qu'une rime....  
 Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,  
 De sçavoir prier Dieu, m'aimer, coudre & filer.

## CHRISALDE.

Une femme stupide est donc votre marote?

## ARNOLPHE.

Tant que j'aimerois mieux une laide bien sotte,

Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit.

CRISALDE.

L'Esprit & la beauté. . .

ARNOLPHE.

L'honnêteté suffit :

CHRISALDE.

Mais comment voulez-vous , après tout qu'une  
bête ,

Puisse jamais sçavoir ce que c'est qu'être hon-  
nête ?

Outre qu'il est assez ennuyeux que je crois ,  
D'avoir toute sa vie une bête avec soi.

Pensez-vous le bien prendre , & que sur votre  
idée ,

La sûreté d'un front puisse être bien fondée ?

Une femme d'esprit peut trahir son devoir ,

Mais il faut pour le moins qu'elle ose le vouloir.

Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire ,

Sans en avoir l'envie & sans penser le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument , à ce discours profond ,

Ce que Pantagruel à Panurge répond ,

Pressez moi de me joindre à femme autre que  
fotte.

Prêchez , patrocinez jusqu'à la Pentecôte ,

Vous serez ébahi quand vous serez au bout ,

Que vous ne m'aurez rien persuadé de tout.

CHRISALDE.

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a sa méthode ;

En femme comme en tout je veux suivre ma  
mode.

Je me vois riche assez , pour pouvoir que je  
croi ,

Choisir une moitié qui tienne tout de moi.

Et de qui la soumise & pleine dépendance ,

N'ait à me reprocher aucun bien ni naissance ;

Un air doux & posé parmi d'autres enfans ,

M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans.

Sa mere se trouvant de pauvreté pressée ,

De la lui demander il me vint la pensée.

Et la bonne paysanne aprenant mon désir ,

A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.

Dans un petit Couvent loin de toute pratique ;

Je la fis élever selon ma Politique.

C'est à dire , ordonnant quels soins on emploie-  
roit ,

Pour la rendre Idiote autant qu'il se pourroit.

Dieu merci , le succès a suivi mon attente ,

Et grande je l'ai vue à tel point innocente.

Que j'ai béni le Ciel d'avoir trouvé mon fait :



Pour me faire une femme au gré de mon souhait,  
Je l'ai donc retirée, & comme ma demeure,  
A cent sorte de monde est ouverte à tout heure,  
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,

Dans cette autre maison, où nul ne me vient voir,  
Et pour ne point gâter sa bonté naturelle,  
Je n'y tiens que des gens tous aussi simples  
qu'elle.

Vous me direz pourquoi cette narration ?  
C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.  
Vous pourriez s'il le faut dans une conférence,  
Juger de sa personne & de son innocence.

CHRISALDE.

Pour cet article là, ce que vous m'avez dit,  
Ne peut.....

ARNOLPHE.

La vérité passe encore mon récit;  
Dans ses simplicités à tout coups je l'admire,  
Et par fois elle en dit dont je pâme de rire....  
Enfin je suis instruit de tous les accidens,  
Qui fait dans le malheur tomber les plus prudens.  
Des disgrâces d'autrui profitant dans mon ame,  
J'ai cherché les moyens voulant prendre une  
femme,

De pouvoir garantir mon front de tous affronts;

Et le tirer de pair d'avec les autres fronts....

Et plutôt que subir une telle aventure....

CHRISALDE.

Mon Dieu , ne jurez point de peur d'être parjure ,

Si le sort l'a réglé vos soins sont superflus ,

ARNOLPHE.

Moi j'aurois cet affront ?

CHRISALDE.

Vous voilà bien malade.

Mille gens ont ce sort , sans vous faire bravade ,

Qui de mine & de cœur , de biens & de maison ,

Ne feroient avec vous nulle comparaison.

ARNOLPHE.

Et moi je n'en voudrois avec eux faire aucune.

Mais cette raillerie en un mot m'importune.

CHRISALDE.

Mais comme c'est le sort qui nous donne une  
femme ,

Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dez ,

Ou s'il ne vous vient pas ce que vous demandez.

Il faut jouer d'adresse & d'une ame réduite ,

Corriger le hazard par sa borne conduite.

ARNOLPHE.

C'est-à-dire , dormir , & manger toujours bien.

Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRISALDE.

Mais pour se bien conduire en ces difficultez ,

Il y faut comme en tout fuir les extrémités.  
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires,  
Qui tirant vanité de ces fortes d'affaires,  
De leurs femmes toujours vont citans les galans.  
En font partout l'éloge & prônent leurs talens,  
Témoignent avec eux d'étroites sympathies,  
Sont de tous leurs Cadeaux, de toutes leurs parties,  
Et font qu'avec raison les gens sont étonnez,  
De voir leur hardiesse, à montrer là leur nez.  
Ce procédé sans doute, est tout à fait blâmable,  
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.

Si je n'approuve pas ces amis des galans,  
Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulans,  
Dont l'imprudent chagrin qui tempête & qui  
gronde ;  
Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le  
monde.

Et qui par cet éclat semblent ne pas vouloir,  
Q'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.  
Entre ces deux partis il en est un honnête,  
Où dans l'occasion l'homme prudent s'arrête ;  
Et quand on le sçait prendre, on n'a point à  
rougir,

Du pis dont une femme avec nous puisse agir.

*Sc. 8. Act. 4. Ecole des Femmes.*

## F E M M E S.

*Propos des femmes : Les passions sont souvent les mêmes dans l'un & dans l'autre sexe , mais elles parlent un langage différent. Un homme à la mode veut de l'éclat jusques dans ses amours. La vanité fait toujours prendre le pire des partis.*

D O L I G N I  *fils.*

Ce qui doit maintenant m'embarrasser le plus ;  
Ce sont mes feux , dis-moi , comment sont-ils reçûs ?

Mariane ayant mis en toi sa confiance.

R O S E T T E  *suivante.*

Que concluez-vous de cela ?

D O L I G N I.

Si j'ai plû , tu le sçais.

R O S E T T E.

Mauvaise conséquence !

Nous ne vous faisons point ces confidences-là.  
Voyez donc !

D O L I G N I.

Eh que diantre avez-vous à vous dire ?  
Si l'amour & les cœurs soumis à votre empire ;  
De tous vos entretiens ne sont pas le sujet.

R O S E T T E.

## ROSETTE.

Oh ce n'est pas comme vous autres ;  
Vous avez vos propos , & nous avons les  
nôtres.

## DOLIGNI.

Sur quoi roulent-ils donc , & quel en est  
l'objet ?

## ROSETTE.

Une mode , une étoffe , une robe nouvelle ;  
Des gazes , des pompons , des fleurs , une den-  
telle ,  
Sont d'abord des sujets qui ne tarissent point ,  
Quand on est en gayté , quelquefois on y joint  
Des historiottes de fille.  
Des contes de Couvent ; en fin que scai-je moi ?  
On parle , on cause , on jase , on caquette , on  
babille ,  
Et l'on rit bien souvent sans trop savoir pour-  
quoi.

## DOLIGNI.

Non jamais on n'a vû de fille si discrète.

## ROSETTE.

Je sers d'exception.

## DOLIGNI.

Sois un peu moins secrète à  
L

Le Marquis par hazard n'est-il point mon rival ?

R O S E T T E

Il fait profession d'être un galand banal ,  
Il peut s'être avisé d'employer auprès d'elle ,  
Ses talens séducteurs , Mariane est si belle !

D O L I G N I.

Et pour une jeune personne ,  
L'hommage du Marquis est bien éblouissant ;  
Plaise à l'amour que je m'abuse !

R O S E T T E.

Il est vrai qu'on nous accuse  
D'apporter toutes en naissant ,  
Ce malheureux levain de la coquetterie ;  
Et ce gout effrené pour la galanterie ,  
Nous pourrions à bon titre en dire autant de  
vous ;

Mais sans recriminer , croyez que parmi nous  
Il est encor des cœurs dignes d'un honnête  
homme ,

D'ailleurs en vains soupçons votre esprit se  
consomme ,

Le Marquis choisit mieux.

D O L I G N I.

Eh peut-il mieux choisir ?

R O S E T T E.

Mariane est sans doute extrêmement aimable ;

La bonté de son cœur la rend inestimable :

C'est un trésor : heureux qui pourra s'en saisir !

Mais enfin par vous seul en silence adorée ,

Mariane est presque ignorée ;

On ne la connoit point à la Ville , à la Cour ,

Et les gens du bel air ne rendent point les  
armes ,

Si la célébrité n'est jointe avec les charmes ,

Chez eux la gloire a pris la place de l'amour ,

Tel est ce cher Marquis d'impression nouvelle ,

Un des plus grands travers qui troublent sa cer-  
velle ,

C'est qu'aucune beauté ne sçauroit le tenter ,

Qu'autant qu'elle est de mode & qu'il voit au-  
tour d'elle

La cour la plus brillante : il aime à supplanter ,

Plus le concours est grand , plus il la trouve  
belle.

*Act. Sc. 3. De l'Ecole des Meres de la Chaussée.*



## F E M M E S.

## P O R T R A I T D E S F E M M E S S U R L E R E T O U R ;

*Les passions des Femmes , ou leurs goûts se  
diversifient selon les âges. C'est ici une  
jeune femme qui parle à une autre d'un  
âge plus avancé. Cette dernière avoit voulu  
lui faire la leçon.*

Une femme , il est vrai , aime un peu trop à  
plaire ,

C'est dans nos jeunes ans la foiblesse ordinaire ;  
Dans l'arrière saison on ne fait qu'en changer ,  
Du monde qui nous quitte, on cherche à se venger,  
Du plaisir qui nous fuit , des défauts qu'on re-  
grette ,

Auxquels on voudroit bien être encore sujette ;  
Alors par désespoir & par nécessité ,  
On se masque , l'on prend un air d'autorité ,  
On se croit vertueuse en voulant le paroître ;  
Tandis qu'au fond du cœur on néglige de l'être,  
Qu'on se fait au contraire un plaisir inhumain  
De nourrir son orgueil aux dépens du prochain,  
L'esprit de charité paroît une foiblesse ,  
Et la mauvaise humeur prend le nom de sagesse ;  
Ainsi chaque âge apporte un travers différent.



On échange un défaut contre une autre plus grand :

Une prude n'a jamais bien pensé d'autrui....

D'ailleurs ,

C'est assez qu'une histoire attaque notre honneur ,

Elle passe aussitôt pour être véritable ,

Tout ce qui peut nous nuire ou nous perdre est croyable ;

On n'examine rien , & la credulité

Va toujours contre nous jusqu'à l'absurdité.

*Sc. 2. Act. 2. Fausse Antipathie de la Chaussée*

## F E M M E S

qui font les Sçavantes & les Philosophes.

*D E S Femmes qui font parade de science & affectent un Esprit Philosophe, passent ordinairement pour pédantes, parce qu'elles le sont effectivement , & se donnent un ridicule.*

## A R M A N D E.

Quoi le beau nom de fille est un titre , ma sœur ,

Dont vous voulez quitter la charmante douceur ;

Et de vous marier vous osez faire la fête ?

Ce vulgaire dessein peut vous monter en tête

HENRIETTE.

Oui ma sœur.

A R M A N D E.

Ah ! ce oui se peut-il supporter ?  
Et sans un mal de cœur sçauroit-on l'écouter ?

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige ?  
Ma sœur.....

A R M A N D E.

Eh mon Dieu ! si

HENRIETTE.

Comment ?

A R M A N D E.

Ah ! si vous dis je  
Ne concevez point ce que , dès qu'on l'entend ,  
Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant.....

HENRIETTE.

Les suites de ce mot quand je les envisage ,  
Me font voir un mari , des enfans , un ménage ,  
Et je ne vois rien là , si j'en puis raisonner ,  
Qui blesse la pensée & me fasse trembler.

A R M A N D E.

De tels attachemens , ô Ciel font pour vous  
plaître !

## HENRIETTE.

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire ?  
Que d'attacher à soi par le titre d'époux ,  
Un homme qui vous aime & soit aimé de vous ,  
Et de cette union de tendresse suivie ,  
Se faire les douceurs d'une innocente vie ;  
Ce nœud bien assorti n'a-t'il pas des appas ?

## ARMANDE.

Mon Dieu , que votre Esprit est d'un étage bas !  
Que vous jouez au monde un petit personnage ,  
De vous claquemurer aux choses du ménage ,  
Et de n'entrevoir point des plaisirs plus touchans ,  
Qu'un Idole d'époux & de marmots d'ensâns !  
Laissez aux gens grossiers , aux personnes vul-  
gaires ,  
Les bas amusemens de ces sortes d'affaires.  
A de plus hauts objets élevez vos desirs ,  
Songez à prendre un goût de plus nobles  
plaisirs ,  
Et traitant de mépris les sens & la matiere ,  
A l'Esprit comme nous , donnez-vous toute en-  
tiere ;  
Et vous rendez sensible aux charmantes dou-  
ceurs ,  
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs ;  
Loin d'être aux loix d'un homme en esclave as-  
servie ,

Mariez-vous , ma sœur à la Philosophie....  
Ce sont là les beaux feux , les doux attachemens ,

Qui doivent de la vie occuper les momens ;  
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles ;  
Me paroissent aux yeux des pauvretés horribles.

PHILAMINTE *mère d'Henriette.*  
Aucun esprit en vous ne s'est fait encore voir ,  
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.  
C'est prendre un soin pour moi qui n'est pas nécessaire ,  
Les doctes entretiens ne sont point mon affaire ,  
J'aime à vivre aisément , & dans tout ce qu'on dit ,  
Il faut trop se peiner pour avoir de l'esprit ;  
C'est une ambition que je n'ai point en tête ;  
Je me trouve fort bien , ma mere , d'être bête ,  
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos ,  
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE.  
Oui , mais je suis blessée , & ce n'est pas mon compte ,  
De souffrir dans mon sang une pareille honte ;

La beauté du visage est un frêle ornement ;  
 Une fleur passagère , un éclat d'un moment ;  
 Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme ;  
 Mais celle de l'esprit est inhérente & ferme....  
 Et la pensée enfin où mes yeux ont souscrit ,  
 C'est d'attacher à vous un homme \* plein d'esprit.

*Sc. 1. Act. Des Femmes sçavantes & de la Sc. 4. Act. 3.*

### *De la Scène I. de l'Acte III.*

#### PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en Vers, mais j'ai lieu d'espérer  
 Que je pourrai bientôt vous montrer en amie ;  
 Huit Chapitres du plan de notre Academie...  
 Car enfin je me sens un étrange dépit  
 Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit ;  
 Et je veux nous venger toutes tant que nous  
     sommes ,  
 De cette indigne classe où nous rangent les hom-  
     mes ,

De borner nos talens à des futilités ,  
 Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

#### ARMANDE.

C'est faire à notre sexe une trop grande offense ;  
 De n'étendre l'effort de notre intelligence ,

\* Lui faire épouser M. Trissotin, un franc pédant.

Qu'à juger d'une juppe & de l'air d'un manteau,  
Ou des beautés d'un point ou d'un brocard  
nouveau.

BELISE.

Il faut se relever de cet honteux partage,  
Et mettre hautement notre esprit hors de page.

ARMANDE.

Epicure me plaît & ses dogmes sont forts.

BELISE.

Je m'accommode assez pour moi des petits  
corps,

Mais le vuide à souffrir me semble difficile ;  
Et je goute bien mieux la matiere subtile.

TRISSOTIN.

Descartes pour l'aimant donne fort dans mon sen<sup>s</sup>.

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi, ses Mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte ;  
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés,  
Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

## P H I L A M I N T E.

Pour moi , sans me flatter , j'en ai déjà fait  
une ,

Et j'ai vû clairement des hommes dans la Lune.

## B E L I S E.

Je n'ai point encore vû d'homme comme je  
crois ,

Mais j'ai vû des Clochers tout comme je vous vois.

## A R M A N D E.

Nous approfondirons ainsi que la Physique ,  
Grammaire , Histoire , vers , morale , politique ;  
Pour la langue , on verra dans peu nos Régle-  
mens ,

Et nous y prétendons faire des remûmens.

## P H I L A M I N T E.

Mais le plus beau projet de notre Academie ,  
Une entreprise noble & dont je suis ravie ,  
Un dessein plein de gloire & qui sera vanté ,  
Chez tous les beaux esprits de la postérité ,  
C'est le retranchement de ces sillabes sales ,  
Qui dans les plus beaux mots produisent des  
scandales.

## T R I S S O T I N.

Voilà certainement d'admirables projets.

## B E L I S E.

Vous verrez nos Statuts quand ils seront tous  
faits.

## TRISSOTIN.

Ils ne sçauroient manquer d'être tous beaux  
& sages.

## ARMANDE.

Nous ferons par nos loix les Juges des Ou-  
vrages :

Par nos loix , Prose & Vers tout nous sera  
sôûmis ,

Nul n'aura de l'esprit, hors nous & nos amis.  
Nous chercherons par-tout à trouver à redire ,  
Et ne verrons que nous qui sachions bien écrire.

*De la Scene III.*

TRISSOTIN *dans le tems  
que Vadius entre.*

Voici l'homme qui meurt du désir de vous voir ;  
En vous le produisant , je ne crains point le  
blâme ,

D'avoir admis chez vous un profane , Madame ;  
Il peut tenir son coin parmi les beaux esprits.

## PHILAMINTE.

La main qui le présente en dit assez le prix.

## TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence ,  
Et sçait du Grec, Madame, autant qu'homme de  
France.



## PHILAMINTE.

Du Grec ? ô Ciel ! du Grec ! Il sçait du Grec ;  
ma sœur ?

BELISE.

Ah ! ma niece du Grec. !

ARMANDE.

Du grec ! quelle douceur &

PHILAMINTE.

Quoi , Monsieur , sçait du Grec ? ah ! per-  
mettez de grace ,

Que pour l'amour du Grec , Monsieur , on  
vous embrasse.

*Il les embrasse toutes , jusqu'à Henriette qui le  
refuse.*

HENRIETTE.

Excusez moi , Monsieur, je n'entens pas le Grec.

PHILAMINTE.

J'ai pour les Livres Grecs , un merveilleux  
respect. !

V A D I U S.

Je crains d'être fâcheux par l'ardeur qui m'en-  
gage ,

A vous rendre aujourd'hui , Madame , mon  
hommage ,

Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

## PHILAMINTE.

Monsieur, avec du Grec on ne peut gâter rien.

## TRISSOTIN.

Au reste, il fait merveille en Vers ainsi qu'en  
Prose,

Et pourroit, s'il vouloit vous montrer quelque  
chose.

## VADIUS.

Le défaut des Auteurs dans leurs productions,

C'est d'en tyranniser les conversations,

D'être au Palais, aux Cours, aux ruelles, aux  
tables,

De leurs Vers fatigans, Lecteurs infatigables.

Pour moi je ne vois rien de plus sot à mon sens,

Qu'un Auteur qui par-tout va gueuser de  
l'encens.

Qui des premiers venus saisissant les oreilles,

En fait le plus souvent les martyrs de ses vieilles.

*Fem. scäv. Sc. 3. Act. 3.*

PHILAMINTE à un Notaire qui vient  
pour dresser un Contrat.

Vous ne sçauriez changer votre stile sauvage

Et nous faire un Contrat qui soit en beau lan-  
gage?

## LE NOTAIRE.

Notre stile est très-bon, & je serois un sot

Madame, de vouloir y changer un mot.

BELISE.

Ah quelle barbarie au milieu de la France

Mais au moins en faveur, Monsieur, de la  
science ;

Veillez au lieu d'écus, de livres & de francs ;

Nous exprimer la dot en mines & talens,

Et dater par les mots d'Ides & de Kalendes.

LE NOTAIRE.

Moi, si j'allois, Madame, accorder vos des  
mandes,

Je me ferois siffler par tous mes compagnons.

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons ;

*On apporte à Philaminte une Lettre qui lui apprend qu'elle a perdu un procès. Cette Lettre finit en ces termes : Le peu de soin que vous avez eu de votre procès vous coûte quarante mille écus, & c'est à payer cette somme avec les dépens que vous êtes condamnée par Arrêt de la Cour ; sur quoi Philaminte dit :*

Condamnée ! ah ce mot est choquant, &  
n'est fait

Que pour les Criminels.

ARISTE.

Il a tort en effet ;

Et vous vous êtes là justement récriée,

Il devoit avoir mis que vous êtes priée.

Par Arrêt de la Cour de payer au plutôt  
Quarante mille écus & les dépens qu'il faut.

*Fem. fav. Sc. 3. Act. 5. & Sc. dernière.*

## FEMMES.

**UN** amour légitime ne doit inspirer que  
des sentimens vertueux. C'est une opinion  
fausse que de regarder la science dans  
les femmes comme inutile & hors de place.  
Il y a un temperament à garder sur ce  
sujet. C'est une Demoiselle d'un esprit so-  
lide & cultivé par les sciences qui expri-  
me ici ses sentimens.

## ARTENICE.

Enfin me voilà seule & sans être distraite ;  
Je puis rêver ici. L'agréable retraite !  
Ah que deux cœurs unis par l'hymen & l'amour  
Gouteroient de plaisirs en ce charmant séjour  
J'en ferois mon bonheur, j'en ferois mes dé-  
lices.

La vertu, la raison en banniroient les vices  
Pour n'y faire regner que la tranquillité,  
L'amour, la complaisance & la fidélité.  
Le dégoût & l'ennui que d'autres pourroient  
craindre,

Dans nos amusemens ne pourroient nous atteindre.

Une joie innocente en feroit l'agrément ,

Ils seroient toujours vifs sans nul emportement :

A ces plaisirs exempts de troubles & d'allarmes

La variété même ajouteroit ses charmes ,

Car que n'invente point le désir vertueux ,

D'amuser ce qu'on aime & de le rendre heureux ?

D'où vient que je me fais cette agréable idée ,

Et quel secret motif en ce lieu ma guidée ?

C'est ici que Leandre exempt de passions ,

Vient souvent se livrer à ses réflexions :

C'est ici que son ame & s'éclaire & s'épure ,

Tantôt par le travail , tantôt par la lecture.

Que ne puis-je en ce lieu partager ses plaisirs !

Mais à quoi bon former d'inutiles désirs ?

Une autre est destinée au bonheur que j'envie ;

Et peut-être à troubler le repos de sa vie ,

Triste réflexion pour Leandre & pour moi !

N'y pensons plus. Quel est ce Livre que je voi ?

C'est Horace. Je crois qu'on ne peut me surprendre ,

Et je puis sans témoins & le lire & l'entendre.

*Elle prend le Livre qui est sur la Table , s'assied  
& après avoir lu bas un moment , elle dit...*

Que cette Ode est naïve & quelle tendre ardeur

Eclate dans ce vers interprete du cœur !

*Tecum vivere amem , tecum obeam libens.*

Oui , voilà le désir que ta vertu m'inspire  
Philosophe charmant. Je n'ose te le dire ,  
Mais aux muets témoins , je puis me découvrir.  
Artenice avec toi voudroit vivre & mourir.

*Tecum vivere amem , tecum obeam libens.*

Juste Ciel !

*Elle entend qu'on entre , se lève brusquement  
& jette le livre sur la Table.*

ARAMINTE *sa Mère.*

D'où vous vient cette frayeur extrême ?

ARTENICE.

Ah ! Madame est-ce vous ?

ARAMINTE.

Ma fille , c'est moi-même.

ARTENICE.

M'avez-vous entendu en arrivant ?

ARAMINTE.

Fort bien.

Vous lisiez du Latin.

ARTENICE.

Mon Dieu n'en dites rien

Vous me perdriez.

A R A M I N T E.

Vous ! & pourquoi donc , de grace ?

A R T E N I C E.

Pourquoi ? c'est qu'on sçauroit que je lisois  
Horace.

A R A M I N T E.

Puisque vous l'entendez.....

A R T E N I C E.

Eh oui , voilà le mal ;

On m'en feroit d'abord un crime capital ;

Car on veut nous forcer toutes tant que nous  
sommes ,

A n'étudier rien que l'art de plaire aux hom-  
mes ;

Que si nous étendons nos recherches plus loin ,

A nous tympaniser ils mettent tout leur soin ,

Voulant faire de nous d'insipides Poupées ,

De la minauderie à toute heure occupées ,

Et par là nous ravir , pour nous mieux abaisser ,

Les moyens qui pourroient nous apprendre à  
penser.

A reconnoître en nous des talens estimables ,

Qui pourroient à leurs yeux nous rendre res-  
pectables ,

Et nous faire prétendre à cette égalité ,

Qu'ils sçavent nous ôter de leur autorité.

*Sc. 1. Act. 2. Philosophe amoureux de Destouches.*

## FEMME SÇAVANTE.

*LA conduite qu'elle doit tenir pour ne pas se donner un ridicule. Doit suivre la mode comme les autres. Critique de la Pédanterie : un Sçavant de bon sens se conforme aux usages de son siècle. Ridicule de la singularité.*

## LA COMTESSE.

Une femme sçavante  
Doit cacher son sçavoir ouc'est une imprudente ;  
Si la pédanterie est un vice d'esprit ,  
Que la société de tout tems a proscrit ,  
Et si contre un Pédant tout le monde déclame ;  
Souffrira-t'on son air , ses tons dans une femme ?  
Je me le tiens pour dit , mon sexe est condamné ,  
A se borner aux riens pour lesquels il est né.  
Je sçai que s'il en sort il paroît ridicule ;  
Qu'il faut qu'une Sçavante en public dissimule ;  
Et s'impose la loi de n'y briller jamais ,  
Pour contraindre l'envie à la laisser en paix ;  
Se tenir au niveau des femmes ordinaires ,



Se prêter , se livrer à des sujets vulgaires ,  
S'affervir à la mode , en parler doctement ;  
Voilà ce qu'elle doit affecter poliment.  
Au lieu que son sçavoir la fait passer pour  
folle ,  
S'il ne se masque pas sous un dehors frivole.  
J'ai dit

SANSPAIR *homme extrêmement singulier.*

Votre discours avec sincérité ,

Me prouve votre amour pour la société.

LA COMTESSE.

A mon âge , Monsieur , faut-il que j'y re-  
nonçe ?

SANSPAIR.

Je vous en convaincray bientôt par ma réponse.

LA COMTESSE.

Nous allons voir ; j'écoute avec attention.

SANSPAIR.

Tout Esprit devient fort par l'érudition ;  
Une Femme qui joint le sçavoir à ses charmes ;  
Des discours du Public ne prend jamais d'a-  
larmes ;

Elle laisse en partage à de foibles esprits ,  
La mode & le bon air , objets de son mépris ;  
Loin de chercher à plaire , elle craint cette  
gloire ,

Son esprit sur son cœur emporte la victoire.  
 Aux foibles de son sexe elle sçait s'arracher ;  
 Et le mépris des fots ne sçauroit la toucher.

### LA COMTESSE.

Cette maxime là me paroît un peu fiere ,  
 Pour me persuader , elle est trop singuliere.  
 Et je hais , ( je vous parle avec sincerité )  
 Toute affectation de singularité.

### S A N S P A I R.

Vous voulez ressembler & vous êtes sçavante ?

### LA COMTESSE.

Si l'on n'est singuliere est-on donc ignorante ?  
 Erreur. Je vois souvent de sublimes esprits ,  
 Des sçavans dont le monde admire les écrits ;  
 Mais je ne leurs vois point affecter des manieres,  
 Qu'on puisse avec raison prendre pour singulieres.

Je trouve qu'aucontraire , ils font tous leurs efforts ,

Pour cacher leur sçavoir sous d'aimables dehors.  
 Et si chez les Anciens , de doctes Fanatiques.  
 Ont cru se distinguer sous les haillons Cyniques,  
 Les plus sages mortels ont toujours méprisé ,  
 Les écarts singuliers d'un orgueil déguisé.  
 Et Socrate & Platon , & les sages de Grèce ;

D'un doux extérieur ont orné la sagesse.  
On ne les a point vûs par singularité ,  
Rompre tous les liens de la société ,  
Affecter des façons qui n'ont point de sem-  
blables ,  
Et pour se distinguer , se rendre insupportables ?

## S A N S P A I R.

Je verrois de sang froid tant d'erreurs , tant  
d'abus ,

Je pourrois fréquenter des hommes corrompus ?

## L A C O M T E S S E.

Mais il faut qu'à son siècle un Sage s'accom-  
mode ,

Une sagesse outrée est toujours incommode ,  
Dégoute , irrite , offense au lieu de corriger ,  
De sa mauvaise humeur on cherche à se venger.  
Je vous mets au dessus de la plûpart des hommes ,  
Mais vivons , croyez moi pour le siècle où nous  
sommes ,

Tachons de nous sauver de la corruption ,  
Sans donner toutefois dans l'affectation.

Imiter dans ce tems la candeur du vieux âge ;  
Ses modes , ses façons ; c'est être outrément  
sage.

## S A N S P A I R.

Est-ce un crime à vos yeux d'oser se distinguer ?

Et pour paroître sage il faut extravaguer ?

LA COMTESSE.

Distinguons, s'il vous plaît, car je hais l'équivoque,

Un Sage fuit la mode & tout bas il s'en moque;  
Il déteste l'erreur, le vice, les abus,

Mais sans rompre en visière aux hommes corrompus,

Ce qu'on admire à tort lui paroît pitoyable,

Mais son goût ne doit pas le rendre insociable.

*Sc. 7. Act. 3. De l'Homme singulier de Desfontaines.*

FEMME A LA MODE.

*Portrait d'une femme qui se moque avec effronterie des justes rémontrances d'un mari trop facile. Bonne leçon pour ceux qui ne sont pas d'humeur de se laisser ainsi mener. On regarde comme la marque d'un libertinage peu équivoque certains traits d'impudence d'une Femme à l'égard d'un mari, tels que sont la raillerie insultante. Une complaisance outrée les conduit quelquefois à ces excès, Mais elles savent ordinairement à qui elles s'adressent.*

M. SIMON *le Mari.*

Ah vous voilà donc au logis, Madame;  
C'est une grande merveille !

ANGELIQUE.

F E M M E S.  
ANGELIQUE.

265

Oui : bon jour mon cher petit mari. Lisette dit que vous êtes de mauvaise humeur , & que vous voulez gronder. Est-il vrai ? J'ai un mal de tête épouvantable au moins, je vous en avertis.

M. SIMON.

Eh le moyen de vous bien porter ! vous devriez être morte depuis le tems que vous vivez comme vous faites ; ne rougissez-vous point de...

ANGELIQUE.

Ah mon fils ! vous m'ébranlez tout le cerveau ; adoucissez l'aigreur de votre ton , je vous prie , ou je renonce à vous écouter.

M. SIMON.

Comment Madame ? vous croyez....

ANGELIQUE.

Oh querellez donc de sens froid , je vous prie , Je vous promets de vous écouter de même.

M. SIMON.

Il faut que j'aye une belle patience.

ANGELIQUE.

Serez-vous long-tems dans vos remontrances , mon fils ?

M. SIMON.

Oui Madame, & très-long...

M

## ANGELIQUE.

Si vous vouliez quereller en abrégé, mon petit mari, je vous aurois bien de l'obligation.

M. SIMON.

En abrégé, Madame ? & le moyen de renfermer en peu de paroles tous les sujets de plaintes que vous me donnez tous les jours.

## ANGELIQUE.

Moi, je vous donne des sujets de plainte, mon fils ?

M. SIMON.

Ah que diantre, mon fils, mon petit mari, supprimons tous ces termes - là s'il vous plaît ; treve de douceur, je vous en prie.

## ANGELIQUE.

Comment donc, Monsieur, quelles manières sont les vôtres ? plus j'ai d'honnêteté pour vous, plus vous avez d'aigreur pour moi ; en vérité je n'y comprends rien ; & je suis fort scandalisée de votre procédé.

M. SIMON.

Eh Morbleu, je suis outré du vôtre moi.

## ANGELIQUE.

Ah que les maris sont incommodes avec leurs bizarreries perpétuelles, je voudrois bien savoir qui peut causer vos emportemens.

M. S I M O N.

Comment donc , mes emportemens ? je n'ai que trop de douceur de par tous les Diables.

A N G E L I Q U E.

Ah juste Ciel ! toujours dans la bouche des mots à effaroucher les personnes les moins timides.

M. S I M O N.

Morbleu !

A N G E L I Q U E.

Vous jurez , Monsieur , vous jurez , vous me faites trembler : Lisette hola quelqu'un ?

L I S E T T E.

Eh à qui diantre en avez vous donc ?

A N G E L I Q U E.

Demeurez auprès de moi Lisette , Monsieur est dans une fureur qui ne se conçoit pas.

L I S E T T E.

Seroit-il possible ?

M. S I M O N.

Ah la méchante femme , Lisette, la méchante femme !

A N G E L I Q U E.

Peut-on s'étonner que je n'aime pas à demeurer chez moi ? Ce sont vos violences & vos caprices qui m'en écartent.

M ij

M. SIMON.

Mes violences ?

L I S E T T E.

Eh bien moderez-vous un peu ; on verra ce que cela produira.

M. SIMON.

Tu crois ce qu'elle dit ? c'est un prétexte pour avoir raison d'être toujours dehors.

A N G E L I Q U E.

Oui fort bien , un prétexte ? En vérité , Monsieur , vous vous servez de termes bien offensans , & si ma famille sçavoit les duretés que vous avez pour moi.

M. SIMON.

Oh pour le coup je perds patience.

L I S E T T E.

Tenez , Monsieur , Madame est la femme de France la plus complaisante , laissez-la vivre à sa fantaisie , vous en ferez tout ce qu'il vous plaira.

M. SIMON.

Eh bien qu'elle fasse , pourvû qu'elle demeure chez elle.

L I S E T T E.

Mais vraiment cela est trop juste , Madame , Monsieur est le meilleur homme du monde , il



aime à vous voir , donnez-lui cette petite satisfaction le plus souvent qu'il vous sera possible.

## ANGELIQUE.

Helas ! de tout mon cœur. Je ne cherche point à le chagriner , qu'il soit toujours de bonne humeur , & je serai toujours au logis , & je tâcherai de trouver les moyens de me rendre ma prison suportable.

## L I S E T T E.

La pauvre petite femme ! sa prison ; vous devez être bien content , Monsieur.

## M. S I M O N.

Je ne m'attendois pas à la trouver si raisonnable.

## ANGELIQUE.

Le seul plaisir que je me propose , est de jouer & de recevoir compagnie.

## L I S E T T E.

Comme elle se borne.

## M. S I M O N.

Hé , va , va , tu n'auras pas le tems de t'ennuyer. Il faudra faire en sorte premierement qu'Araminte soit souvent avec toi. Nous aurons son mari quelquefois , ma niece la Greffiere qui fait des vers , ma cousine l'Avocate , son beaufrere qui est plaisant , sa sœur la Comtesse

seillere , mon oncle le Médecin , sa femme & ses enfans , nous nous divertirons à merveille.

ANGELIQUE.

Oh pour cela non , mon fils ; je vous prie ; hors Araminte , qui a les manieres de condition ; je ne veux voir que des femmes de qualité , s'il vous plait.

M. SIMON.

Eh bien oui , des femmes de robe.

ANGELIQUE.

Non Monsieur , des femmes d'épée. C'est mon foible que des femmes d'épée , je vous l'avoue.

L I S E T T E.

Madame a les inclinations tout - à - fait militaires.

M. SIMON.

Eh bien soit , des femmes d'épée, tout comme tu voudras.

ANGELIQUE.

Nous donnerons de petits concerts quelquefois.

M. SIMON.

Des concerts , ici , dans ma maison ?

ANGELIQUE.

Oui mon fils , comme vous voulez que j'y demeure toujours , il faut bien que je m'y divertisse.

Mais.....

ANGELIQUE.

Mais Monsieur , il me faut de la musique trois jours de la semaine seulement , trois autres l'après diné on jouera trois ou quatre parties, qui seront suivies d'un grand souper , de manière que nous n'aurons plus qu'un jour de reste , qui sera le jour de conversation. Nous lirons des Livres d'esprit ; nous débiterons des nouvelles , nous nous entretiendrons des modes , nous parlerons de nos amies : en un mot nous employerons tous les momens de cette journée à des choses purement spirituelles.

L I S E T T E.

Quel ordre , Monsieur ! elle veut vivre régulièrement comme vous voyez.

M. SIMON.

Quelle chienne de régularité !

ANGELIQUE.

Et comme cette vie aisée , douce , agréable pourroit attirer trop grand monde , pour n'être point accablée de visites importunes , il faudra que nous ayons un Portier , s'il vous plaît.

M. SIMON.

Miséricorde, un Portier chez moi ! chez un Notaire ?

M. iiij

F E M M E S.  
ANGELIQUE.

Oui , Monsieur , un Portier chez un Notaire , la grande merveille !

M. SIMON.

Lisette.....

L I S E T T E.

Ne l'obstinez point , Monsieur , elle prendroit un Suisse.

M. SIMON.

Mais Madame.....

ANGELIQUE.

Mais , Monsieur , je veux un Portier , sans cela marché nul , je sortirai , & tout à l'heure.

L I S E T T E.

Eh passez lui cette bagatelle : faut-il rompre un traité pour un malheureux Portier ?

M. SIMON.

Je me ferai moquer de moi , & d'ailleurs comment soutenir tant de dépense ?

L I S E T T E.

Allez , Monsieur , qu'il vous suffise que Madame joue , les Joueuses , ont de ressources inépuisables , & les Femmes à qui leurs maris ne donnent point d'argent , ne sont pas toujours celles qui en dépensent le moins.

## ANGELIQUE.

Allez , Monsieur , ne vous mêlez de rien que de me laisser faire. Adieu , mon fils , je vais me recueillir dans mon Cabinet , & songer à prendre toutes les mesures imaginables pour vous donner la satisfaction de demeurer au logis sans m'y ennuyer.

## F E M M E S.

*LES demandes en séparation ont quelque chose d'indécent de la part d'une femme , mais cette règle a ses exceptions.*

C'est une femme remplie de sentimens qui s'exprime ainsi :

Non je n'ai point assez d'audace ni de force ,  
Pour aller mandier un malheureux divorce ,  
Je n'imagine pas qu'une femme de bien  
Puisse jamais avoir recours à ce moyen ,  
Il faut un front d'airain pour donner ce scandale ,

Et je serois comprise en la Loi générale....

Sur l'espoir d'un succès toujours déshonorant ,

Je ne risquerai point d'être timpanisée.

Le plus grand des malheurs est d'être méprisée.

Eh quoi ! sur un prétexte absurde & mendié ,

M v

Aller de porte en porte , implorer la pitié ,  
 Y faire de sa vie , un journal équivoque ,  
 Que personne ne croit , & dont chacun se moque ,  
 Suborner des témoins , gagner des partisans ,  
 Remplir les tribunaux de ses cris indécens.  
 Y faire débiter des plaintes infidèles ,  
 Innonder le Public d'injurieux libelles ,  
 Ebruiter des malheurs qu'on pouvoit empêcher ,  
 Ou qu'au moins la raison devoit faire cacher.  
 Je ne puis seulement soutenir cette idée.

*Fausse Antiq. de la Chaussée. Sc. 4. Act. 3.*

## F E M M E S

*Une grande partie n'employent que la Co-  
 quetterie pour plaire. La raillerie que la  
 Comédie fait sur ce sujet peut servir  
 de leçon à bien des hommes.*

## C E L I M E N E.

Dis-moi , par où ma sœur emporte l'avantage ?  
 Quoi donc ! pour m'effacer a-t-elle tant d'appas ?

## N E R I N E.

Non , elle a l'air coquet & vous ne l'avez pas ,  
 La beauté bien souvent plaît moins que les ma-  
 nieres ,  
 Les belles autrefois étoient prudes & fieres ,

Et ne pouvoient charmer nos sévères ayeux ,  
 Qu'en affectant un air modeste & vertueux.  
 Mais dans ce siècle ci , c'est une autre méthode ;  
 Tout ce qui paroît libre est le plus à la mode.  
 Une belle à présent par des regards flatteurs ;  
 Tendres , insinuans , va relancer les cœurs ,  
 Et moins elle paroît digne d'être estimée ,  
 Et plus elle jouit du plaisir d'être aimée.  
 On veut se voir heureux , dès qu'on est engagé ;  
 Et l'on traite à présent l'amour en abrégé.  
 Si bien qu'une beauté qui fuit cette méthode ;  
 Est comme un bel habit qui n'est plus à la mode.

## C E L I M E N E.

Mais en ceci , tout ce qui me fait peur ,  
 C'est que le Chevalier n'a point touché mon  
 cœur.

## N E R I N E.

Quoi , vous avez encore la sottise à votre âge ;  
 De croire que l'amour doit faire un mariage ?  
 A quoi sert cet ardeur ? après quelques beaux-  
 jours ,

Le mariage éteint les plus vives amours.

Oui , on a le chagrin de sentir d'heure en heure ,  
 Que le feu diminue & que l'ennui demeure.

Un hymen par raison doit toujours se former ,  
 Et quand on est ensemble , on travaille à s'aimer.

*Sc. 2. Act. 5. De l'irrésoluit. de Desfontaines.*

M vj.

## LANGAGE DES FEMMES

## A LA MODE.

*Abus où elles donnent lorsque leurs maris sont trop susceptibles de jalousie. Fine critique des femmes qui portent au-delà des bornes l'indépendance qu'elles croient être en droit d'usurper, sous prétexte de ne vouloir pas vivre en esclaves.*

## L I S E T E.

Puis-je vous dire ici, que Monsieur votre époux,  
 Tout ouvert qu'il paroît n'est pas connu de vous.  
 Si-tôt que vous sortez, il s'allarme ; il s'agite,  
 Il gronde, il peste, il jure, il faut que je l'évite.  
 Ou que j'essuie alors cent mots injurieux.  
 Il me menaça hier de m'arracher les yeux,  
 Si je ne l'informois où vous étiez allée.  
 Il me traita de fourbe & de dissimulée ;  
 Et d'autres vilains noms que vous devinez bien,  
 Parce que j'affurai que je n'en sçavois rien.

M<sup>e</sup>. T R I S T A N.

Une femme d'honneur n'a jamais rien à craindre,  
 Lorsqu'un injuste époux me force à me contraindre.

J'ai le cœur ulcéré de ses soupçons jaloux,  
 Et me fais un plaisir de braver son courroux.



Je connois mes devoirs , je les suis à la lettre ,  
Mais ce qui m'est permis , j'ose me le permettre ,  
Et me le permettrai , malgré tout le fracas ,  
D'un mari défiant qui ne me connoit pas.  
Enfin je suis françoise , & je hais l'esclavage ,  
Ce n'est point malgré moi que je veux être sage :  
Je le suis par principe , un cœur ultramontain ,  
Outrage tout mon sexe , & ne se croit certain ,  
D'être exempt du malheur qu'il redoute sans  
      cesse ,

Qu'autant qu'il trouve l'art d'enchaîner la sagesse.  
Elle ne se soutient que par la liberté ,  
On la fait trébucher par la captivité.

## L I S E T T E.

Vous dites vrai , Madame , & vivent nos maximes  
Nos bons Parisiens les trouvent légitimes ;  
Ce sont d'honnêtes gens qui se font une loi ,  
De nous abandonner à notre bonne foi.  
Aussi de les tromper ferois-je conscience ,  
On ne gagne un bon cœur que par la confiance :  
Si-tôt qu'on s'en défie , on l'offense , on l'ai-  
      grit ,  
Et la plus sotte alors se trouve assez desprit ,  
Pour duper tôt ou tard l'homme le plus habile ;  
Qui nous met dans les fers pour se rendre tran-  
      quille.

Cherche à forcer le cœur & s'en fait détester  
Et le cœur revolté cherche à se contenter.

Mais enfin votre époux pourroit tout entreprendre , [ dire ,

Quelque nouvel accès pourroit fort bien lui prendre  
Pour se venger de vous s'il se croit offensé ,  
Et c'est peut être à quoi vous n'avez pas pensé ,

Me. T R I S T A N.

Tu te trompes Lisette , à tout heure j'y pense.  
Mais il m'aime & me craint , & l'esprit de vengeance ,

Qui souvent contre moi tache de l'exciter ,  
A ces deux passions ne sçauroient résister ,  
J'ai sçu sur son esprit prendre un si fort empire ,  
Qu'en face il n'a jamais osé me contredire.  
Je connois son génie , il veut être bravé ,  
Ou bientôt par lui-même on seroit captivé.  
De sa défunte femme on m'a conté l'histoire ,  
A lui complaire en tout elle mettoit sa gloire.  
Cette soumission loin de gagner son cœur ,  
Ne produisit en lui qu'un excès de rigueur.  
Elle n'y put tenir & justement outrée ,  
Par arrêt de la Cour elle fut séparée.  
Pour ne pas m'exposer à cette extrémité ,  
Je l'ai soumis d'abord à mon autorité.  
De son foible pour moi j'ai sçu prendre avantage ;

Et me suis soutenüe avec tant de courage ,  
Qu'au puissant ascendant que j'ai gagné sur lui ,  
Il n'ose ouvertement se soustraire aujourd'hui.  
Et j'ai le droit enfin de prétendre à l'empire ,  
Et de vivre à mon gré , quoi qu'il en puisse dire.

*Sc. du Vindicta if. Fragment de Comedie de Desfouché.*

## F E M M E.

*Petite Maîtresse à la mode. Idée de son jargon & de ses airs dédaigneux. Son Caractere insoutenable. Les Caracteres parfaitement dessinés , sont des leçons excellentes tant pour les femmes dont ils représentent le ridicule que pour les hommes qui les autorisent dans leurs minauderies & applaudissent à leurs traits médisans.*

GERONTE *Frere de Florise &  
qui la craint.*

Bon jour ma sœur.

F L O R I S E.

Ah Dieux ! parlez plus bas , mon frere , je vous prie.

GERONTE.

Eh pourquoi s'il vous plaît ?

F L O R I S E.

Je suis anéantie.

Je n'ai pas fermé l'œil & vous criez si fort.

GERONTE *bas à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE *bas à Geronte.*

Et vous, vous êtes mort.

Voilà donc ce courage?

FLORISE.

Allez sçavoir, Lisette.

Si l'on peut voir Cleon.... faut-il que je répète.

Je ne sçai ce que j'ai, tout m'excède aujourd'hui.

Aussi c'est vous.... hier....

GERONTE.

Quoi donc?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui.

Que vous m'avez causé sur ce beau mariage.

Dont je ne vois pas bien l'important avantage.

Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit.

Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GERONTE.

Mais ma sœur, ce parti....

FLORISE.

Finissons-là, de grace.

Allez vous m'en parler? je vous cede la place.

GERONTE.

Un moment, je ne veux....

## F L O R I S E.

Tenez j'ai de l'humeur.  
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.  
Vous sçavez que je n'ai de désirs que les vôtres ;  
Mais s'il faut quelque fois prendre l'avis des  
autres ,

Je crois que c'est sur-tout dans cette occasion :  
Eh bien ! sur cette affaire entretenez Cleon.  
C'est un ami sensé qui voit bien , qui vous  
aime ,

S'il approuve ce choix , j'y souscrirai moi-même.  
Mais je ne pense pas à parler sans détours ,  
Qu'il soit de votre avis comme il en est tou-  
jours.

D'ailleurs qui vous a fait hâter cette promesse ?  
Tout bien considéré je ne vois rien qui presse.  
Oh mais , me dites-vous , on nous chicanera ,  
Ce seront des procès ! eh bien on plaidera.  
Faut-il qu'un intérêt d'argent , une misère ,  
Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire ;  
Cessez de m'en parler , cela m'excède.

G E R O N T E.

Moi ?

Je ne dis rien , c'est vous.

F L O R I S E.

Belle alliance !

Eh quoi !....

F L O R I S E.

La mere de Valere est maussade , ennuyeuse ,  
Sans usage du monde , une femme odieuse.  
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils Oisons ?

G E R O N T E.

C'est une femme simple & sans prétentions ,  
Qui veillant sur ses biens....

F L O R I S E.

La belle emplette encore  
Que ce Valere ! un fat qui s'aime , qui s'adore.

G E R O N T E.

L'agrément de cet âge , en couvre les défauts.  
Eh qui donc n'est pas fat ? tout l'est jusques aux  
fots.

Mais le tems remédie aux torts de la jeunesse.

F L O R I S E.

Non , il peut rester fat ; n'en voit-on pas sans  
cesse ,

Qui jusqu'à quarante ans gardent l'air éventé ,  
Et sont les vétérans de la fatuité.

G E R O N T E.

Laiissons cela. Cleon fera donc notre arbitre ,  
Je veux vous demander sur un autre Chapitre  
Un peu de complaisance , & j'espere ma sœur....

## F L O R I S E.

Ah ! vous sçavez trop bien tous vos droits sur  
mon cœur.

## G E R O N T E.

Ariste doit ici.....

## F L O R I S E.

Votre Ariste m'affomme.

C'est je vous l'avourai le plus plat honnête  
homme.....

## G E R O N T E.

Ne vous voilà-t'il pas ? j'aime tous vos amis,  
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis.  
Et moi je n'en ai qu'un que j'aime pour mon  
compte ,

Et vous le déresez : oh cela me démonte.

Vous l'avez accablé , contredit , abruti ,

Croyez-vous qu'il soit sourd , & qu'il n'ait rien  
fenti.

Quoi qu'il n'ait rien marqué ? vous autres fortes  
têtes ,

Vous voilà ! vous prenez tous les gens pour des  
bêtes.

Et ne menageant rien.....

## F L O R I S E.

Eh ! mais , tant pis pour lui.

S'il s'en est offensé , c'est aussi trop d'ennui.

S'il faut à chaque mot , voir comme on peut  
te prendre.

Je dis ce qui me vient & l'on peut me le rendre.

Le ridicule est fait pour notre amusement....

*à Chloé sa fille qui entre & lui baise la main.*

Vous êtes aujourd'hui coiffée à faire horreur.

*Elle sort.*

C H L O É.

Quoi, suis-je donc si mal ?

L I S E T T E.

Bon c'est une douceur.

Qu'on vous dit en passant , par humeur , par  
envie ,

Le tout pour vous punir d'oser être jolie.

N'importe , là-dessus , allez votre chemin.

*Sc. 3. 4. &c. Act. 1. Du méchant de Greffier.*

## T A B L E A U

*Des petites divisions qui regnent entre  
les femmes quoique très proches. Elles  
deconcertent souvent la patience de ceux  
qui se piquent le plus d'être Philosophes:*

*Melite femme, d'Ariste & Celiante sa sœur se  
picotent. Ariste survient dans la dispute , & il  
arrive qu'en voulant les apaiser les deux fem-  
le querellent.*

C E L I A N T E à Melite.

Vous vous targuez beaucoup d'avoir assez d'ai-  
dresse ,



Pour mener un mari dont on plaint la foiblesse.

M E L I T E.

Je tâche de lui plaire, il reconnoit ce soin,  
C'est tout mon art, le vôtre iroit un peu plus  
loin.

C E L I A N T E.

Vous êtes, je l'avouë, une fine hypocrite,  
Vous ne l'avez charmé que par un faux mérite.

M E L I T E.

Le vôtre si solide, & par vous si vanté,  
A manqué sa conquête & s'en étoit flatté.

C E L I A N T E.

Qui moi! je l'ai manquée? ah quelle impertinence!  
Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préférence.

M E L I T E.

Vous êtes mon aînée, & vous ne l'eûtes pas.

C E L I A N T E.

C'est que cette conquête eut pour moi peu d'appas

M E L I T E.

Cependant mon bonheur vous rend un peu ja-  
louxe,

Vous m'aimiez comme sœur, vous haïssez l'é-  
pouse.....

C E L I A N T E.

D'un sot.

M E L I T E.

De votre part, rien ne doit m'étonner;

Mais ce dernier trait là ne se peut pardonner.  
 Vous sortirez d'ici si vous osez poursuivre.

CELIANTE.

Volontiers, avec vous, je ne sçaurois plus vivre.  
 Vous m'outrez, m'excedez, mais de tous vos  
 mépris,

Je me ferai raison, eussiez vous vingt maris,

ARISTE *arrive un livre à la main Celiante  
 le tire par le bras & lui fait tomber son livre.*

Ah ! Monsieur, vous voilà, je m'en vais vous  
 apprendre,

Des choses qui devront sans doute vous sur-  
 prendre.

*Elle crie haut.*

Votre femme....

ARISTE.

Eh mon Dieu, laissons ce titre là.

Nous sommes si souvent convenus de cela.

CELIANTE.

Ah treve, s'il vous plaît à la délicatesse,

MELITE.

Si pour moi d'un mari vous avez la tendresse,  
 Vous devez....,

ARISTE.

D'un mari, c'est fort bien commencé.  
 De grace que ce mot ne soit plus prononcé.  
 Mais de quoi s'agit-il ? sur quelque bagatelle,

Sans doute vous venez d'avoir une querelle ?

M E L I T E.

Bagatelle , Monsieur ?

C E L I A N T E.

Bagatelle est fort bon.

M E L I T E.

Ariste , puisqu'il faut vous nommer de ce nom ,

Vous sçaurez que ma sœur ....

C E L I A N T E.

Apprenez que Melite ?....

A R I S T E.

Oh ! vous avez raison toutes deux.

M E L I T E.

Il m'irrite.

Par son sang froid.

C E L I A N T E.

Raillez un peu plus à propos.

Il s'agit.....

A R I S T E.

Il s'agit que l'on vive en repos.

Je n'examine point le fond de la querelle ,

Un éclaircissement souvent la renouvelle.

Mais pour l'amour de moi , demandez-vous  
pardon.

C E L I A N T E.

Moi , qu'elle veut contraindre à quitter la maison ?

A R I S T E.

Avez-vous pu , Melite , avoir cette pensée ?

M E L I T E.

Pouvez-vous m'en blâmer lorsque j'y suis forcée ?

A R I S T E.

Et par qui ?

M E L I T E.

Par ma sœur , elle ose s'oublier.

Devant moi , jusqu'au point de vous injurier.

A R I S T E.

Si ce n'est que cela , remettez-vous , Mesdames.

Je ne m'offense point des injures des femmes.

M E L I T E.

Vous nous traitez , Monsieur , avec bien du mépris.

C E L I A N T E.

Les femmes valent bien , Messieurs , les beaux esprits.

M E L I T E.

Rien n'est digne de vous , s'il n'est pris dans un livre.

C E L I A N T E.

Fréquentez notre Sexe , & vous sçaurez mieux vivre.

A R I S T E.

Me voilà bien ! c'est moi , qu'on querelle à présent.

Quoi !

Quoi ! vous m'prenez donc pour un mauvais plaisant ?

Si je passe aisément les injures des femmes.

Je déclare que c'est par respect pour les Dames.

Ne vous regardez plus d'un œil si couroucé.

Et dites-moi comment l'affaire a commencé.

MELITE *après avoir un peu revé.*

Demandez-le à ma sœur.

CELIANTE.

Non , dites-le vous-même.

MELIANTE.

Je ne m'en souviens pas.

CELIANTE.

Ni moi.

ARISTE.

Bon , ce Problème

Ne m'embarasse plus , le fait est clair , je voi ,

Que vous vous querellez & ne sçavez pourquoi.

Ainsi donc je conclus en fort peu de paroles ,

Qu'il faut faire la paix , ou que vous êtes folles.

MELITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux.

CELIANTE.

La plus folle des deux est plus sage que vous.

N

FEMMES.  
CELIANTE.

Oh bien querellez donc , si cela peut vous plaire.

CELIANTE *gravement.*

Je querelle , Monsieur , quand je suis en colere.

Mais de sang froid , jamais.

A R I S T E.

Ma foy vous avez tort.

Car vos vivacités me divertissoient fort.

L'une & l'autre y mettoient tant d'esprit , tant de grace.

Allons ranimez-vous , êtes-vous déjà lasse ?

CELIANTE.

Divertissez Monsieur.

M E L I T E.

Le joli passe tems !

CELIANTE.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens ;  
Et nous ferons la paix.

M E L I T E.

J'en avois peu d'envie.

Mais je me racomode & pour toute ma vie.

CELIANTE.

Touchez-là.

M E L I T E.

Volontiers.

A R I S T E.

Ah ! c'est trop vous venger.

F E M M E S.  
CELIANTE.

291

Tant mieux.

ARISTE.

Embrassez-vous , pour me faire enrager.

CELIANTE.

Oui da , de tout mon cœur.

MELITE.

Moi de même.

ARISTE.

Courage.

Et moi pour vous montrer à quel point j'en enrager ,

Je vais dans mon transport vous baiser toutes deux.

CELIANTE.

Le traître !

MELITE.

Il nous trompoit.

ARISTE.

Oui , vous comblez mes vœux.

*Du Philosophe marié de Destouche.*

F E M M E S

*Riche veuve d'un Partisan qui se voit humiliée.*

*Me. PATIN entre avec beaucoup de précipitation & de désordre suivie de Lisette.*

L I S E T T E.

Qu'est-ce donc , Madame , qu'avez-vous ? Que

N ij

vous est-il arrivé ? Que vous a-t'on fait ?

Me. P A T I N.

Une avanie... ah ! j'étouffe. Une avanie...., je ne sçaurois parler. Un siege.

L I S E T T E *lui donnant un siege.*

Une avanie ? à vous, Madame, une avanie ? cela est-il possible ?

Me. P A T I N.

Cela n'est que trop vrai, ma pauvre Lisette, J'en mourrai. Quelle violence ! en pleine rue, on vient de me manquer de respect.

L I S E T T E.

Comment donc, Madame, manquer de respect à une Dame comme vous ? Madame Patin, la veuve d'un honnête partisan qui a gagné deux millions de bien au service du Roi. Et qui sont ces insolens-là, s'il vous plait ?

Me. P A T I N.

Une Marquise de je ne sçai comment, qui a eu l'audace de faire prendre le haut du pavé à son Carosse, & qui a fait reculer le mien de plus de vingt pas.

L I S E T T E.

Voilà une Marquise bien impertinente ! Quoi votre personne qui est toute de clinquant, votre



grand Carrosse doré qui roule pour la première fois, deux gros chevaux gris pommelés à longues queues, un Cocher à barbe retrouffée, six grands Laquais plus chamarrés de galons que les Estafiers d'un Ambassadeur, tout cela n'a point imprimé de respect à votre Marquise ?

Me. P A T I N.

Point du tout C'est du fond d'un vieux Carrosse trainé par deux chevaux étiques que cette gueuse de Marquise m'a fait insulter par des Laquais tout deguenillés.

L I S E T T E.

Ah! mort de ma vie; où étoit Lisette ? que je lui aurois bien dit son fait !

Me. P A T I N.

Je l'ai pris sur un ton proportionné à mon équipage, mais elle avec un *raisez-vous Bourgeoise*, m'a pensé faire tomber de mon haut.

L I S E T T E.

Bourgeoise ! Bourgeoise ! dans un Carrosse de velour cramoisi à six pieds, entouré d'une crepine d'or.

Me. P A T I N.

Je t'avoue qu'à cette injure affomante je n'ai pas eu la force de répondre, j'ai dit à mon cocher

N iij

de tourner & de m'amener ici à toute bride.

L I S E T T E.

Ah! vraiment, voilà un de nos laquais en bel équipage! vous moquez-vous Labrie? comment paroissez-vous devant Madame? quel désordre est-ce là? diroit-on que vous avez mis aujourd'hui un habit neuf?

L A B R I E.

Les autres sont plus chifonnés que moi, & je venois dire à Madame que la Fleur & Jasmin ont la tête cassée par les gens de cette Marquise, & qu'il n'a tenu qu'à moi de l'avoir aussi.

L I S È T T E.

Eh que ne disiez-vous à qui vous étiez.

L A B R I E.

Nous l'avons dit aussi.

Me. P A T I N.

Eh bien!

L A B R I E.

Eh bien, Madame, je crois que c'est à cause de cela qu'ils nous ont battus.

L I S E T T E.

Les lourdaux!

Me. P A T I N.

Va - t'en dehors, mon enfant?

## L I S E T T E.

Au moins , Madame , il faut prendre cette affaire-ci du bon côté. Ce n'est pas à votre personne qu'ils ont fait insulte , c'est à votre nom. Que ne vous dépêchez - vous d'en changer ?

Me. P A N T I N.

J'y suis bien résolue , & j'enrage contre ma destinée de ne m'avoir pas fait tout d'abord une femme de qualité.

## L I S E T T E.

Eh, vous n'avez pas tout-à-fait sujet de vous plaindre , & si vous n'êtes pas encore femme de qualité , vous êtes riche au moins ; & comme vous sçavez on achete facilement de la qualité avec de l'argent.

*Du Chevalier à la mode de Dancourt. Act. 1. Sc. 1.*

## F L A T T E U R.

*Son portrait. Flatteur jouant son rôle.  
Les hommes aiment à être flattés. Les méchans , les scelerats profitent de leur foiblesse au point quelquefois de se faire donner leur bien au préjudice des héritiers légitimes.*

PHILINTE *le Flatteur.*

Quel bonheur pour vous , Monsieur ! quelle fortune !

N iiiij

Après le long ennui d'une absence importune,  
 De vous revoir ici dans votre Appartement,  
 Et d'y pouvoir jouir de l'entretien charmant,  
 D'une fille aussi sage, aussi douce, aussi belle,  
 Aussi parfaite en tout que cette Demoiselle.

CHRISANTE.

Trop d'honneur.

PHILINTE.

Et Justine \* ? o quel air sérieux !  
 Regardez nous un peu, malepeste quels yeux !  
 Monsieur, voilà la fille, ou je me donne au  
 Diable,

La plus vive de France & la plus raisonnable.

CHRISANTE.

D'accord, mais en revanche elle a trop de  
 caquet,

Il faut la mettre avec cet autre Perroquet ;  
 Quand ils jassent ensemble, on entendroit à  
 peine

Sonner le carillon de la Samaritaine.

PHILINTE *riant*.

Ha, ha, ha, ha.

CHRISANTE.

Comment ?

\* *Suivante qui connoissoit le caractère de Philinte*

PHILINTE.

Ha ! ha !

CHRISANTE.

Plait-il ?

PHILINTE.

Ha ha !

Où diantre trouvez-vous ces comparaisons-là ?

CHRISANTE.

Le mot....

PHILINTE.

Laissez-moi rire un peu , je vous supplie.

CRISANTE.

Vous trouvez donc ...

PHILINTE.

Comment morbleu , cette faillie

Vaut mieux qu'un apophtegme &amp; vient très à propos.

AMBROISE *à part.*

Hom ! le bon enjolleur.

CHRISANTE.

Ce sont de petits mots

Qu'on trouve en son chemin... &amp; dont la métaphore

Me vient sans y songer..... comme la barbe.

PHILINTE *tirant sa Tablette.*

Encore ?

N y

Ah parbleu, celui-ci ne m'échappera pas.

CHRISANTE.

Vous écrivez cela ?

PHILINTE.

Sans doute.

AMBROISE.

Le Judas !

CHRISANTE.

Je ne sçai pas d'où vient, mais avec lui me  
semble,

J'ai plus d'esprit qu'avec tous les autres en-  
semble....

PHILINTE.

Oh ça, Mademoiselle ;

Parlons sans flatterie : avez-vous vu jamais,  
Un tein plus vif, un air plus reposé, plus frais  
Que celui que Monsieur montre sur son visage :  
Imagineroit-on qu'il a fait un voyage ?  
Et ne semble-t'il pas voir un jeune Seigneur,  
Qui sort tout parfumé des bains de son Bai-  
gneur.

CHRISANTE.

J'ai donc bonne couleur ?

PHILINTE.

Il faudroit vingt saignées.

Pour vous pâlir. Je crois, pour moi, que vos  
années,

Vont en retrogradant ; & plus vous avancez  
En âge, sur mon Dieu, plus vous rajeunissez.

CHRISANTE.

Il est vrai que je suis d'une pâte assez bonne,  
Et pourtant certains sots parlant à ma personne,  
S'en viennent tous les jours me traiter de  
vieillard.

PHILINTE *parlant d'Angelique &  
fille de Chrifante.*

Quand j'examine  
Cet admirable objet, il me souvient toujours,  
D'une sœur qui faisoit le bonheur de mes jours,  
Et de, qui la beauté passoit pour magnifique.

CHRISANTE.

Elle n'est pas mal faite au moins notre Angelique.

PHILINTE.

C'est votre vrai portrait, & depuis quelque  
tems,

Je l'ai fait remarquer à quantité de gens,  
C'est une ressemblance aussi juste, aussi rare...

AMBROISE *à part.*

Oüi, comme d'une étrille avec une guitarre.

CHRISANTE.

Eh!

Nvj

Je ne parle pas.

PHILINTE.

Une chose pour moi  
Que j'admire toujours, c'est ce je ne sçai quoi,  
Cet air de qualité, ce feu d'esprit qui brille;  
Qui distingue d'abord toute votre famille.  
J'ai peine à m'expliquer, mais on s'en ap-  
perçoit,  
Jusqu'aux moindres enfans, & vous touchez  
au doigt,  
Ce qu'ils seront un jour quand l'âge & votre  
exemple,  
Feront germer en eux une moisson plus ample;  
Et je fus hier au soir deux heures environ  
Avec votre Cadet notre petit Baron :  
Vous ne croiriez jamais les réponses jolies,  
Les petites raisons, les petites folies,  
Dont il nous entretient. Il faut voir par plaisir  
Ses Themes. Dieu me damne, on ne sçauroit  
choisir  
De ceux du Précepteur ou des siens.

CHRISANTE

C'est pour rire.

PHILINTE.

Non la peste m'étouffe, & ce n'est pas trop dire.



Mon Dieu l'aimable enfant ! je parle ingénument ,

Vous sçavez que je dis assez mon sentiment ;  
Je ne suis point flatteur.

AMBR OISE.

Oh non. Le bon Apôtre !

*De la Sc. 5. de l'Act. 1. Du Flatteur de Rousseau.*

## MEME CARACTERE.

*Réduit en Maxime.*

PHILINTE *seul avec Francisque son valet ;*

FRANCISQUE.

Voulez - vous que Chrisante ait le cerveau  
perclus ,

Au point de s'engendrer d'un Cadet tout  
au plus ,

Qui ne possède rien qu'un peu de bonne mine ,  
Et dont il ne connoit que la simple origine.

PHILINTE.

Pauvre Esprit , c'est par - là , ne le vois - tu  
pas bien ?

Que je puis à ses yeux me parer d'un grand bien ;  
Et faire à la faveur de quelques apparences ,

Pour des réalités passer des espérances ,

Mes vœux , mes soins , ma trompeuse ferveur ;

M'ont de cet homme-là sçu gagner la faveur ;  
Et je me vois en droit quand nous sommes ensemble ,

De lui persuader tout ce que bon me semble ,  
A quoi me serviroit le talent précieux ,  
Le don surnaturel que j'ai reçu des Cieux ,  
De tourner à profit la foiblesse des hommes ?

Tu le sçais mieux que moi , dans le siècle où  
nous sommes ,

L'amour de la louange & l'imbecile orgueil ,  
De leur foible raison sont l'ordinaire écueil ,  
Et j'ai mis le grand art où je suis passé maître ,  
A les tromper par-là , puisqu'ils le veulent  
être ,

Je sçais m'accommoder à leurs foibles divers ,  
Flatter leurs passions , encenser leurs travers  
Sur leurs seuls mouvemens je me règle à toute  
heure ,

Sont-ils joyeux , je ris. Sont-ils tristes , je  
pleure.

Et par-là sans risquer qu'un peu de bonne foi ,  
Je les mets hors d'état de se passer de moi.

J'assujétis leurs cœurs , j'asservis leur prudence ,  
Et les enchaîne aux fers de ma condescen-  
dance ,

C'est ainsi qu'un Esprit adroit & pénétrant ,

Sçait mettre en interêt la sottise d'un Grand.  
 Et cette unique porte aujourd'hui si commune ;  
 Sert d'entrée au palais de la bonne fortune.  
 Du métier que je fais , tu vois quel est le fruit ,  
 Et ce que ma souplesse au besoin me produit....  
 N'as-tu point remarqué la joye inexprimable ,  
 Que Chrifante sentoît quand nous étions à  
 table ?

De mes attentions à cultiver son goût ,  
 De mon empressement à lui servir de tout ?  
 Cette sérénité lorsque j'ouvrais la bouche ,  
 Et quand Damon parloit , cet air sombre &  
 farouche...

Je n'ai ni fonds , ni rente, il faut bien l'avouer ;  
 Mais mille sots en ont , & je les sçai louer ;  
 Voilà ma terre , on doit la cultiver soi-même ;  
 Mais le produit en est d'une abondance ex-  
 trême.

Et crois-moi , mon ami , la vanité des fous ,  
 Est le fond le plus sûr des Sages comme nous.

*Sc. 1. Act. 2. du Flatteur.*

## MEME CARACTERE

En exécution.

*Chrisante entêté de Philinte, se propose de lui donner sa fille. Adresse de ce Flatteur pour faire naître encore plus d'envie à Chrisante d'exécuter son dessein.*

CHRISANTE.

Ça parlons entre nous,

Dites , à quel objet vous déterminez-vous ?

Quel genre de fortune arrête votre envie ?

Car encor faut-il prendre un parti dans la vie ?

Et vous êtes au tems.....

PHILINTE.

Que ne vous dois-je point ?

D'entrer...

CHRISANTE.

Repondez-moi de grace sur ce point.

PHILINTE.

A vous parler sans fard , je sens que mes idées

Ne sont point là-dessus encor bien accordées.

Et je me trouve même en un état moyen ,

Qui ne me permet pas de me fixer à rien.

Je suis né Gentilhomme &amp; d'une race antique.

Avec un bien honnête , il est vrai , mais mo-  
dique .

Aux gens qu'un certain rang tient comme af-  
sujettis ,

Pour tenter la fortune , il n'est que deux partis ;  
Le service & la Cour. Le premier est stérile ,  
Quand les biens ne sont pas notre premier  
mobile ,

L'autre est , vous le sçavez , glissant & pé-  
rilleux ,

Pour un homme né franc , sincère & scru-  
puleux .

Le Ciel ne m'a point fait d'une étoffe assez  
fine ,

Pour faire un Courtisan , je n'en ai ni la mine ;  
Ni le jeu. Je ne sçai ni mentir ni rusèr ,  
Je fais profession de ne rien déguiser .

Que voulez-vous ? J'ai tort , mais je me rends  
justice ;

Et dans ce pays-là , n'eût-on que ce seul vice ?  
On ne chemine pas fort vite assurément .

Ainsi je me renferme à vivre privéement ,  
Trop heureux de n'avoir à répondre à per-  
sonne ,

Qu'à quelques vrais amis que le destin me  
donne .

C'est parler sûrement. Mais un parti plus doux ,  
Pourroit vous convenir. C'est l'hymen entre  
nous ;

N'avez - vous jamais eu là - dessus rien en tête ?

PHILINTE. *à part.*

Ah ah. (*haut.*) Non & tout franc voici ce qui  
m'arrête ,

Si j'entrois par l'hymen dans une autre maison ,  
Je voudrois que l'esprit de cette liaison  
Fût un esprit de paix , de confiance intime ,  
De cordialité , de tendresse & d'estime :  
Trouver dans un beau - pere , un ami non  
suspect ,

Avoir pour lui d'un fils l'amour & le respect ,  
Point de ces interêts , de ces basses vétilles ,  
Qui troublent aujourd'hui tant d'honnêtes fa-  
milles.

Voilà mon caractère. Or vous comprenez bien  
Que les tendres douceurs d'un si parfait lien ,  
Ne peuvent procéder pour le rendre durable ,  
Que d'un fonds d'amitié parfait , inaltérable :  
Cela s'en va sans dire , & moi j'ai ce malheur ,  
Je ne suis point de ceux qui prodiguent la leur.  
Pour vaine qu'elle soit , mon cœur en est avare

Je m'attache avec peine, & je vous le déclare ,

Je ne connois que vous tout naturellement ,  
Pour qui la sympathie & quelque Jugement ,  
Ait pû faire en mon cœur naître ce qui s'appelle

Véritable respect & véritable zèle.

CHRISANTE.

Ah ! le bon naturel ! & dites-moi , parlez ,  
Si quelque ami parfait comme vous le voulez ,  
Vouloit à l'amitié joindre un nœud de famille ,  
Et vous offroit pour femme ou sa nièce , ou sa fille ?

Que feriez-vous ?

PHILINTE.

Qui ? moi ! mais à vous dire vrai ,

Comme je n'en ai pas encore fait l'essai ,  
Je ne puis bonnement....

CHRISANTE.

Et non , non , je vous prie ,  
Dites toujours.

PHILINTE.

Et mais , parlant sans flatterie ,  
J'estime qu'on devroit se livrer à la foi  
D'un véritable ami.

F F A T T E U R.  
CHRISANTE.

Bon , & si c'étoit moi ,  
Qui d'un pareil dessein vous fîlle l'ouverture ?

PHILINTE.

Vous ?

CHRISANTE.

Oui.

PHILINTE.

Vous plaisantez je crois.

CHRISANTE.

Non je vous jure.

PHILINTE.

Vous voulez m'éprouver , avouez-le entre nous ?

CHRISANTE.

Non vous dis-je.

PHILINTE.

Comment vous pourriez , dites-vous ,  
Changer en ma faveur le dessein politique ,  
De marier Damon & l'aimable Angelique ?

CHRISANTE.

Sans doute.

PHILINTE.

Vous avez assez d'autorité ,  
Pour disposer son cœur à cette nouveauté.

CHRISANTE.

Qui m'en empêcheront ? ne suis-je pas le maître ?



## PHILINTE.

Il est vrai , mais Damon se fâcheroit peut-être ,  
Vous vous êtes encor , par de nouveaux ser-  
mens

Engagez.....

## CHRISANTE.

Bon, voilà de beaux engagements !

Je n'ai que malgré moi , conclu ce mariage ,  
Et sans en dire mot pour un hymen si doux ,  
J'avois depuis long-tems jetté les yeux sur vous ;

## PHILINTE.

Je n'ai rien tant à cœur que le bien de vous  
plaître ,

Et je vous ai toujours honoré comme un pere ;  
C'est au fils d'obéir.

CHRISANTE *plein de joye.*

Hai , hai , ça votre main !

Allons , embrassez-moi , mon gendre , dès  
demain.

Vous le ferez. Je vois par tout ce que j'observe ;  
Que vous me cherissiez sans fard & sans réserve.

*Sc. 2. Act. 2. Du Flatteur de Rousseau.*



## F O U R B E S.

*On en voit quelquefois de l'espece de ceux qui sont représentés dans la Scène suivante. Ces sortes de gens dupent facilement une mere idolâtre de son fils, & qui est fort sotte par elle-même. Caractère de certaines femmes d'un petit état, & qui n'ont rien vu.*

Lisette vêtue en Dame de qualité, & appuyée sur un Ecuyer, veut faire croire à M. Jérôme qu'elle est la femme de Clitandre, fils de ce même Jérôme, & que son Pere vouloit envoyer aux Indes.

## L I S E T T E

Mon Ecuyer, un siege & vite, le tems presse ;  
J'ai depuis quelques jours des marques de grosseffe,

Pour conserver ce fruit digne de mes amours,  
De cent précautions j'emprunte le secours,  
Ne fût-ce qu'à trois pas, je ne fors point qu'en chaise,

Et je me tiens debout rarement.

## M. J E R O M E.

A votré aise,

Madame.

L I S E T T E.

Sçavez-vous ce qui m'amene ici ?

M. J E R O M E.

Non , mais quand vous voudrez j'en puis être  
éclairci.

L I S E T T E.

C'est votre fils.

M. J E R O M E.

Mon fils qu'auroit-il fait , Madame ?

L I S E T T E.

Il a pris par la vûe une certaine Dame ,  
Qui méprisant pour lui les premiers de la Cour ,  
Se trouve éperdûment sensible à son amour ;  
Elle n'a pû tenir contre sa bonne mine....  
Ils sont mariés tous deux.

M. J E R O M E.

Quelque femme sans bien , ou de mauvaise vie  
A surpris le pendart & corrompu sa foi.

L I S E T T E.

N'en pensez point de mal , cette femme  
c'est moi.

M. J E R O M E.

Vous ?

L I S E T T E.

Moi : Comment ? il semble à vous voir faire  
Qu'une bru comme moi ne vous satisfait guere.  
Mad.

Mad. J E R O M E.

Cet hymen clandestin ne me dit rien de bon,  
J'ai toujours sagement élevé mon garçon,  
Et s'il est débauché, c'est vous.

L I S E T T E. à *M. Jérôme*

Faites-la taire,

Ou faites qu'elle parle autrement, mon beau-  
pere ?

M. J E R O M E.

Votre beau-pere ? Moi ! ce nom ne m'est  
point dû ,

Si jamais je le suis, je veux être pendu,  
Et je m'inscris en faux contre ce nom infâme ;  
Allez , ce n'est point là l'action d'une Dame .  
Abuser méchamment de la fragilité  
D'un enfant qui n'est pas encore en puberté ,  
Le prendre en mariage au deçu de son pere ,  
C'est un rapt qui mérite un supplice exem-  
plaire.

L I S E T T E.

Quoi ! votre bouche aussi s'accorde avec sa voix ?  
Et que trouvez-vous donc qui vous blesse en  
ce choix ?

On retire son fils des bras de la roture ,  
On parfume sa race , & Monsieur en murmure.

O

Mr. J E R O M E.

Allez , tous vos discours n'ont pour moi point  
de poids ;

Non, vous ne valez rien, &....

CRISPIN *vêtu en Ecuyer.*

Doucement, Bourgeois ,

Doucement ; recevez l'honneur qu'on vous veut  
faire ?

Avec plus de respect , avec moins de colere,

Autrement....

L I S E T T E.

Est-ce ainsi qu'on répond à mes vœux ?

Femme aveugle , indigne homme , allez vi-  
lains crasseux ;

Allez : je ferai voir, plaidans sur le Chapitre ,  
Que je suis votre bru , comme il faut à bon  
titre.

Mr. J E R O M E.

Allez vilaine , avant que de l'être jamais ,  
Je verrai consumer tout mon bien en procès.

Mad. J E R O M E

Allez infame , avant qu'un Juge l'autorise ,  
Nous mangerons plutôt jusqu'à notre chemise.

CRISPIN.

Ma foi , si jusques-là bonnes gens vous plaidez ,  
Nous vous verrons manger.... suffit vous m'en-  
tendez.

## L I S E T T E.

Mon Ecuyer, allons chez mon homme d'affaire  
Consulter avec lui ce que nous devons faire.

*Le Parisien de Champmélé.*

## M E M E S U J E T.

*Frontin Valet de Clitandre, pour tirer de  
l'argent de Madame Jerome, lui veut  
persuader de le mettre dans le metier  
de la guerre.*

Cette Scène est du nombre des facétieuses.

Mad. J E R O M E.

En quel gouffre de maux plongez-vous votre  
pere ?

Votre vergogne ingrat déshonore....

C L I T A N D R E.

Ma mere

Cessez de vous fâcher, & pour me rendre  
heureux,

Depuis long - tems la guerre ayant fait tous -  
mes vœux,

Faites qu'à mes desirs mon pere soit sensible,  
Je sens pour le commerce un mépris invincible,  
Mais ne m'en blâmez point, c'est la fierté d'un  
sang,

O ij

Que, 'ai puisé , ma mere , en votre illustre  
flanc.

Mad. J E R O M E

• Quelle envie est cela ? c'est aimer la misère ,  
Que de vouloir aller à la guerre.

F R O N T I N.

Au contraire ,  
Aujourd'hui la fortune avare au genre humain ,  
Pour faire des heureux , n'offre que ce chemin ;  
D'abord il faut qu'il soit tout au moins Ca-  
pitaine ,

Sans cela....

Mad. J E R O M E,

Capitaine ? est-ce pas une graine  
De gens qui portent tous des habits chamarrez ,  
Et dessus le poitrail certains colliers dorez ?

F R O N T I N.

Justement , ce sont eux. Que vous serez ravie !  
Quand Monsieur votre fils avec sa Compagnie ,  
Une pique à la main passant devant chez vous ,  
Viendra courtoisement pour vous saluer tous ,  
Vous le verrez avec une mine heroïque ,  
Devant vous faire & ziste & zeste avec sa pique ,  
Les Tambours entonner un patapatapon ,  
Et les Soldats ta ta de leurs mousquets.



Non, non ;

Quel'on ne fasse point tintimarrer leurs armes ,  
Outre que le Quartier en feroit en alarmes ;  
Cela pourroit casser nos vitres.

FRONTIN.

Point du tout ;

Les Soldats prendront soin d'en abaïsser le bout ,  
Mais , Madame , admirez son bonheur , je  
vous prie ,

Avec que de l'argent dans notre Infanterie ,  
Il sera Colonel : poursuivant son destin ,  
Le voilà Brigadier en moins d'un tour de main :  
Un peu de tems après , courant de bande en  
bande ,

En Maréchal de Camp , je le vois qui com-  
mande.

Qu'est-ce encore ? quel honneur au sien peut être  
égal ,

Que vois-je ? le voilà Lieutenant Général ,  
La fortune répand pour comble d'abondance ,  
Sur son dos un bâton de Maréchal de France.

*Il se jette aux genoux de Clitandre.*

Que de biens ! que d'honneurs ! au rang où je  
vous vois ,

N'allez pas m'oublier , Monsieur, songez à moi.

O iij

Mad. JEROME.

Faites votre devoir, mon fils, mort de ma vie  
Récompensez vos Gens, c'est moi qui vous  
en prie.

FRONTIN.

Il le fera, Madame, admirez son bonheur,  
Et comme un peu de tems le rendra grand  
Seigneur,  
Car de ce que je dis, la preuve est manifeste;  
Il a fait son devoir, allons faites le reste.

Mad. JEROME.

Comment donc ?

FRONTIN.

Il lui faut acheter un Emploi  
De Capitaine, & faire un effort.

Mad. JEROME.

Moi ?

FRONTIN.

Vous.

Mad. JEROME.

Moi ?

Jamais sur ce point-là je ne vaincrai son père.

FRONTIN.

Eh bien à son défaut vous êtes bonne mere,  
Et je ne vous crois pas sans quelque argent caché.

Mad. JEROME.

J'en amasse où ma main n'a point encore  
touché,

Mais c'est pour le trousseau de sa sœur.

FRONTIN.

Eh! Madame;

Cessez sur ce projet d'embarrasser votre ame;

Mon Maître, qui fera notre fortune à tous,

Lui trouvera sans peine un Seigneur pour Epoux.

*Du Parisis de Champmélé.*

FRANÇOIS.

MARIS FRANÇOIS.

*Exalter comme un avantage inestimable  
la complaisance outrée de certains Maris,  
c'est les tourner eux-mêmes en ridicule,  
& faire voir que dans certaines Nations  
ils sont les martyrs des usages établis.*

FINET E Suivante.

*Elle parle à une Dame Angloise.*

Quoi, Madame, vous pourrez vous résoudre à épouser un homme de votre Nation, après ce que vous avez souffert avec votre premier mari? Avez-vous si-tôt oublié la triste vie, que vous avez menée pendant deux ans que vous

avez vécu ensemble ? toujours sombre , toujours brusque , il ne vous a jamais dit une douceur ; se levant le matin de mauvaise humeur pour rentrer le soir yvre , vous laissant seule toute la journée , ou réduite à la passer tristement avec d'autres femmes aussi malheureuses que vous , à faire des nœuds , à tourner votre rouët pour tout amusement , & à jouer de l'éventail pour toute conversation.

E L I A N T E.

Que veux-tu que je fasse ?

F I N E T E.

Que vous ayez le courage de vous rendre heureuse & que vous épousiez un homme de mon pays , un François. Considérez, Madame , que c'est la meilleure pâte de maris qu'il y ait au monde ; qu'ils doivent servir de modele aux autres Nations , & qu'un François a cent fois plus de politesse & de complaisance pour sa femme qu'un Anglois n'en a pour sa Maîtresse. Une belle Dame , comme vous , seroit adorée de son mari en France , il ne croiroit pas pouvoir faire un meilleur usage de son bien , que de l'employer à se ruiner pour vous. Il n'auroit pas de plus grand plaisir que de vous voir brillante & parée , attirer tous les regards assu-

jétir tous les cœurs ; le premier appartement , le meilleur Carrosse , & les plus beaux Laquais feroient pour Madame. Vous verriez sans cesse une foule d'adorateurs empressés à vous plaire , ingénieux à vous amuser , 'étudier vos goûts , prévenir vos discours , s'épuiser en fêtes galantes vous promener de plaisirs en plaisirs , sans que votre époux y trouvât à redire , de peur d'être sifflé de toutes les honnêtes gens.

*Sc. 5. Act. 1. du François à Londres de Boissÿ.*

## F R A N Ç O I S.

LEÇONS D'UN PETIT MAÎTRE  
François , à un Anglois.

*La compagnie de certaines gens qui sont à la mode est une véritable école de fatuité. Les bons esprits profitent de leurs leçons pour éviter toute singularité , mais les fots les prennent à la lettre , ils tâchent de devenir les singes de ceux qu'ils regardent comme leurs Maîtres.*

## MILORD HOUZEY.

Enseignez moi , de grace , comment vous faites pour être si aimable , c'est un je ne sçai

quoi qui nous manque , que je ne puis exprimer :

LE MARQUIS.

Et qu'il ne vous sera pas difficile d'attraper : vos discours , vos façons vous distinguent déjà de vos Compatriotes , vous savez vivre , vous sentez votre bien , & vous avez l'air François.

MILORD HOUZEY.

J'ai l'air François ; ah ! Monsieur , vous ne pouvez me rien dire dont je sois plus flatté : c'est de tous les airs celui que j'ambitionne le plus.

LE MARQUIS.

Vous avez du goût , Milord , vous irez loin ; vous avez de la figure , vous avez des graces. Ce seroit un meurtre de les enfouir , il faut les développer ; la nature commence un joli homme , mais c'est l'art qui l'acheve.

MILORD HOUZEY.

Et en quoi consiste précisément cet art ?

LE MARQUIS.

En des riens qui échapent & qu'il faut saisir , en de bagatelles qui font les agrémens. Un coup de tête , un air d'épaule , un geste , un souris , un regard , une expression , une inflexion de voix , la façon de s'asseoir , de se lever , de tenir son chapeau , de prendre du

Tabac , de se moucher , de cracher. Par exemple , permettez-moi de vous dire que vous mettez votre chapeau en garçon Marchand. Regardez-moi. C'est ainsi qu'on le porte à la Cour de France. Oui , comme cela.

### MILORD HOUZEY.

Je ne l'oublierai pas ; j'aime les airs , les manières , les façons.

### LE MARQUIS.

Doutement , Monsieur , ne confondons point les uns avec les autres , les airs sont distingués des manières , & les manières des façons. On a des manières , & on fait des façons , on se donne des airs. Un homme du monde , par exemple , a des manières par égard pour les autres ; est-il dans un cercle ? il est toujours attentif à ne rien faire , à ne rien dire que d'obligeant : il prête poliment l'oreille à l'un , répond gracieusement à l'autre ; applaudit celui-ci d'un souris , fait agréablement une inclination à celui-là , dit une douceur à la mere , & regarde tendrement la fille.

### MILORD HOUZEY.

J'entens cela , expliquez - moi ce que c'est que de faire des façons.

## LE MARQUIS,

Un Provincial fait des façons par une politesse mal entendue , par une ignorance des usages , & faute de connoître la Cour & la Ville. Complimenteur éternel , il vous assommara de sa civilité maussade. Il vous estropiera pour vous témoigner combien il vous estime & fera aux coups de poing avec vous ; pour vous obliger à prendre le haut du pavé , ou vous jettera tout au travers d'une porte pour vous faire passer le premier. On nomme cela être poliment brutal , ou brutalement poli. Ainsi souvenez-vous des façons pour n'en jamais faire.

## MILORD HOUZEY.

Et les airs ?

## LE MARQUIS.

Un joli homme se donne des airs par complaisance pour lui-même , pour apprendre aux autres le cas qu'il fait de sa personne , pour les avertir qu'il a du mérite , qu'il en est tout pénétré ; & qu'on y fasse attention. Est-il à la promenade ? Il marche fierement , la tête haute , une main dans la ceinture , l'autre derrière le dos comme pour dire à ceux qui sont autour de lui ; rangez-vous Messieurs , regardez-moi passer.



N'ai-je pas bon air , suis-je pas fait au tour ? Et vous Mesdames les friponnes qui me parcourez des yeux , je vois que vous me trouvez à votre gré. Entre-t'il quelque part ? Il se précipite dans un fauteuil une jambe sur l'autre , tappe du pied , marmotte un petit air , joue d'une main avec son jabot , & se caresse le menton de l'autre , il semble qu'il s'en conte à à lui-même.

## M I L O R D H O U Z E Y.

Voilà une instruction dont je ferai mon profit.

## L E M A R Q U I S.

Tout ce que je vous dis-là paroît fat à bien des gens , mais cela est nécessaire : il faut s'afficher soi-même ; il faut se donner pout ce qu'on vaut , il faut avoir le courage de dire tout haut , qu'on a de l'esprit , du cœur de la naissance , de la figure. Le monde ne vous estime, qu'autant que vous vous prisez vous-même , & de toutes les mauvaises qualités qu'un homme peut avoir, je n'en connois pas de pire que la modestie ; elle étouffe le vrai merite, elle l'enterre tout vivant. C'est l'effronterie qui le met au jour , qui le fait briller.

MILORD HOUZEY.

Oh grace au Ciel j'en suis fourni.

LE MARQUIS.

Mais avec cela , il faut avoir reçu de la nature les graces en partage , sans quoi les autres qualités deviennent inutiles. De la liberté , du goût , de l'enjouement , du badinage , de la légèreté dans tout ce que vous faites ; choquez plutôt les bienféances que de manquer d'agrément. L'agrément est avant tout ; il fait tout passer , & s'il falloit opter , j'aimerois cent fois mieux une impertinence avec grace, qu'une politesse avec platitude ; des traits , de la vivacité , du joli , du brillant dans ce que vous dites. Ne vous embarrassez pas du bon sens , pourvu que vous sachiez voir de l'esprit.

MILORD HOUZEY.

Mais parmi nous , nous entendons par l'esprit le bon sens.

LE MARQUIS.

Non , Monsieur , je ne suis pas si sot de confondre l'esprit avec le bon sens. Le bon sens n'est autre chose que ce sens commun qui court les rues , & qui est de tous les pays. Mais l'esprit ne vient qu'en France. C'est pour ainsi dire , son Terroir , & nous en fournissons à tous les

autres Peuples de l'Europe , Il consiste à dire de jolies choses sur des riens , à donner un tour brillant à la moindre bagatelle ; un air de nouveauté aux choses les plus communes. L'esprit ne fait que voltiger sur les matieres , il n'en prend que la fleur ; c'est lui qui fait un homme aimable , vif , léger , enjoué , amusant , les délices des sociétés , un beau parleur , un railleur agréable & pour tout dire , un François. Le bon sens au contraire s'appesantit sur les matieres en croyant les approfondir , il traite tout méthodiquement , ennuyeusement. C'est lui qui fait un homme lourd , pesant mélancolique , taciturne , ennuyeux , le fleau des Compagnies , un rêve creux , en un mot. . . .

MILORD C R A F F.

Un Anglois n'est-ce pas ?

LE M A R Q U I S.

Par politesse je ne voulois pas trancher le mot , mais vous avez mis le doigt dessus.

MILORD C R A F F.

C'est-à dire , selon votre langage , qu'un Anglois est un homme de bon sens , qui n'a pas d'esprit.

LE M A R Q U I S.

Fort bien.

Et qu'un François est un homme d'esprit,  
qui n'a pas le sens commun.

LE MARQUIS.

A merveille.

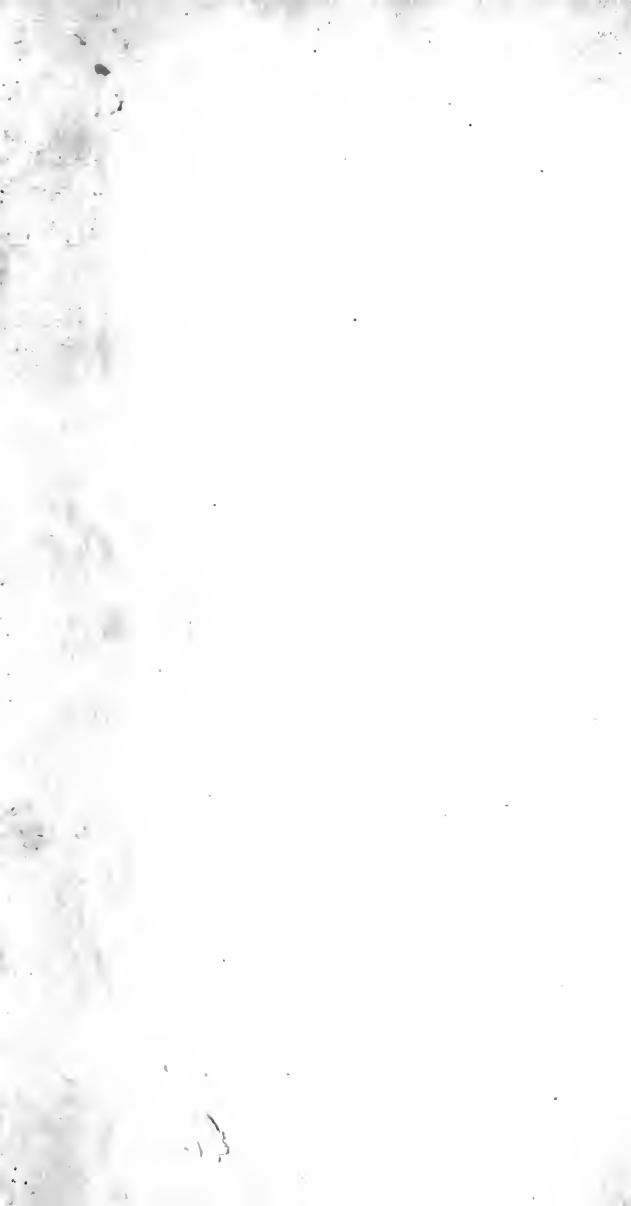
MILORD CRAFF.

Toute la nation françoise vous doit un remerciement pour une si belle définition.

*Des Sc 14. 15. & 16. Du François à Londres de Boissy.*

*Fin du premier Tome.*







Cy



